40e Année. N° 9.

MAY 29 1933

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

1er MAI 1933

		Pages.
ce Sixte de Bourbon.	*Le Comte de Chambord en Italie* . . .	5
e de Chambord. .	*Voyage à Rome en 1839*	12
Nemirowsky. . .	*Un Déjeuner en Septembre*	38
Durtain	*Croquis d'Argentine*.	56
rt de Traz	*Daniel Halévy*.	76
ges Roux	*Inquiétudes Yougo-Slaves*	96
é Langeron	*A la recherche d'une Politique de l'Air* (fin).	115
re Dupuy	*La Vie intellectuelle au Canada français*.	129
c Chadourne. . . .	*Absence*. — IV	148
nçois Porché. . . .	*Le Théâtre*	200
lbert-Petit	*L'Histoire*	214
dimir d'Ormesson .	*L'Antisémitisme en Allemagne*	228

Copyright 1933 *Revue de Paris*.

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS ***publiera prochainement***

Le Barreau sous le Second Empire

par PIERRE DE LA GORCE

de l'Académie française

L'Invitation à la Valse

par ROSAMOND LEHMANN

L'Homme qui ne savait pas dire non

par PIERRE MILLE

Documents nouveaux sur Rousseau et Voltaire

par ALBERT SCHINZ

Un Peintre sous la Révolution

(SOUVENIRS D'HENNEQUIN DE LYON)

Gerhart Hauptmann

par MAURICE MURET

De Paris à Brazzaville

par ROLAND DE MOUSTIER

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

QUARANTIÈME ANNÉE

TOME TROISIÈME

Mai-Juin 1933

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 114

1933

t
à
a
c
p
s
n
l'
h
i

d
t
n
r
s

d
i
n

C
P

Monsieur
Blavion

LE COMTE DE CHAMBORD EN ITALIE

Mon grand-oncle, le comte de Chambord, quand il voyageait, tenait un journal. Le premier en date est celui de son voyage à Rome et à Naples pendant l'hiver 1839 à 1840. Il avait alors dix-neuf ans. Son éducation classique terminée, le duc d'Angoulême s'était préoccupé de remplacer les précepteurs par des gentilshommes français dignes d'entourer et de conseiller l'héritier de sa race. Il fit appel au duc de Lévis, qui malgré la différence d'âge, devint bientôt le confident intime, l'ami sûr et cher du prince. Jusqu'à sa mort, Henri V connut bien des dévouements passionnés; il n'en fut pas de plus intelligent et de plus compréhensif.

Aux côtés et sous les ordres du duc se trouvaient le comte de Montbel, jadis maire de Toulouse et ministre de l'Instruction publique du roi Charles X, et le colonel comte de Locmaria, qui avait fait les guerres de l'Empire, commandé un régiment sous la Restauration, et quitté l'armée en 1830 comme sous-directeur du personnel au Ministère de la Guerre[1].

Dès son arrivée à la Cour exilée, le duc de Lévis obtint du duc d'Angoulême l'autorisation d'organiser des voyages qui instruiraient et distrairaient le duc de Bordeaux, et lui donneraient l'occasion de se faire connaître de l'Europe. Avant

1. Le comte de Locmaria a publié un livre : *Souvenirs de voyage du Comte de Chambord en Italie, en Allemagne et dans les États d'Autriche, de 1839 à 1843*, Paris, Delloye, 1846.

1er Mai 1933.

tout, il fallait le sortir de l'atmosphère étouffante et endeuillée de Goritz.

Il est difficile en effet d'imaginer jeunesse plus mélancolique et renfermée que celle que venait de vivre le jeune prince. Chateaubriand a raconté la vie à Prague; d'autres ont décrit les séjours à Goritz. Réfugiés en terre étrangère, ils étaient trois rois, Charles X, Louis XIX et Henri V, qui, comme leurs illustres devanciers venus d'Orient, cheminaient dans la nuit, les yeux fixés sur une étoile. L'enfant du miracle s'effaçait derrière l'aïeul vénérable et l'oncle taciturne.

A la mort de son père, le duc d'Angoulême avait tout naturellement pris la place de chef de famille et de tuteur de son neveu. Il remplaçait la duchesse de Berry que Charles X avait invitée à vivre auprès de son second mari, le comte Lucchesi Palli. Seule, restait avec l'enfant sa sœur, l'admirable et délicieuse « Mademoiselle », unique sourire de femme dans la vie de Henri V, et sa plus chaude affection. A elle il disait tout, ses espoirs, ses déceptions, ses méfiances, car il était naturellement enclin à la prudence. Pourtant il était fait pour plaire, et savait plaire. Beau cavalier avant le malheureux accident qui le rendit boiteux, svelte, blond, le mot heureux, avec une grâce royale et simple, le charme de sa mère et la dignité souriante de l'aïeul. La France fut sa seule et grande passion. Il la cherchait partout; c'est pour elle qu'il voulait s'instruire en toutes choses. Tout ce qui lui rappelait sa patrie l'émouvait profondément.

Chaque page de son journal en porte témoignage : sur le bateau, entre Gênes et Livourne, il aperçoit les montagnes de la Corse et il écrit : « Mes yeux restèrent longtemps attachés sur ces rives françaises que je n'avais pu voir depuis si longtemps, et une foule de pensées de tristesse et d'espérance vinrent assiéger mon esprit. » Et quelques jours plus tard, à Naples, devant le palais que le Roi son oncle a mis à sa disposition, il voit rangée « une compagnie de grenadiers dans l'uniforme de notre garde. Je ne puis dire l'effet que m'ont produit ces bonnets à poil et ces uniformes, compagnons de mon enfance et que je chérissais tant ».

Les dévouements qui l'entouraient étaient très propres à exalter ses sentiments. Ils lui faisaient oublier les défections

et l'hostilité de ceux qui, ralliés à la monarchie de Juillet, s'ingéniaient avec un zèle nouveau à l'ignorer ou à le combattre.

A Rome, il recevait avec la même bonne grâce les hommages de la vieille noblesse française, des Montmorency, du duc de Rohan, du noble et fidèle comte de la Ferronnays, et ceux des commerçants et ouvriers venus de Marseille pour se mettre à sa disposition.

En 1839, un premier voyage qui dura deux mois conduisit Henri V en Croatie, Transylvanie et Hongrie[1]. L'été le revit au château de Kirchberg, offert par le duc de Blacas à la famille royale; puis il revint à Goritz. C'est là que, le 3 octobre 1839, il prit congé du duc et de la duchesse d'Angoulême, et partit dans le plus grand secret pour Rome.

Mais toutes les voies ne conduisent pas à Rome pour l'héritier des fleurs de lys. Le prince de Metternich gouvernait alors, et rudement, l'Autriche, au nom de l'empereur Ferdinand Ier, égrotant et affaibli. Il détestait les Bourbons, et l'avait prouvé avec éclat lors du Congrès de Vienne. Qu'il s'agît de Louis XVIII, des rois d'Espagne, des Deux-Siciles ou de l'ancienne reine d'Étrurie, tous trouvèrent en lui un adversaire tenace et implacable. Richelieu avait voulu l'abaissement de la Maison d'Autriche, mais ce n'était que pour rompre le cercle des Habsbourg de Vienne, de Madrid et des Pays-Bas qui enserraient la France de trois côtés. Metternich, lui, avait vu deux fois les armées françaises entrer à Vienne. Cruels souvenirs! Il en voulait à la France, mais encore plus aux Bourbons qui, craignait-il, viendraient un jour, comme Louis XIV, disputer à la couronne impériale l'hégémonie en Europe. En dépit de son attachement aux principes monarchiques et autocratiques, le chancelier autrichien aurait soutenu en France n'importe quel gouvernement, pourvu que ce ne fût pas celui des Bourbons. De même en Italie, maître de presque la moitié de la péninsule avec le royaume lombardo-vénitien, Modane et la Toscane, il combattait les deux branches régnantes de la Maison de France à Naples et à Parme, objets de son hostilité jalouse.

1. C'est alors qu'il prit et porta pour la première fois le titre de comte de Chambord.

L'Empereur et les archiducs d'Autriche s'étaient montrés accueillants et courtois pour Charles X et sa famille; mais, dans l'esprit du chancelier omnipotent, cette courtoisie ne devait s'étendre qu'au Roi exilé et à son fils le duc d'Angoulême. Quant au jeune duc de Bordeaux, il convenait de le surveiller et de le tenir en laisse, car vers lui se portaient tous les espoirs des légitimistes français. C'est encore à Chateaubriand qu'il faut demander le récit des journées de Prague, lorsque Henri V atteignit sa majorité. « Madame, avait-il écrit dans une apostrophe célèbre à la duchesse de Berry, votre fils est mon roi! » A sa suite, les royalistes français étaient accourus en Bohême pour acclamer Henri V. Ils s'y heurtèrent à la police du chancelier impérial; c'est à peine s'ils purent entrevoir le jeune Prince; toute manifestation était sévèrement interdite, même à l'intérieur du palais du Hrasdchin. Et puisque Metternich ne pouvait faire de lui un colonel de fantassins blancs, assimilé aux archiducs comme le duc de Reichstadt, il résolut de le cacher aux yeux de la France et de l'Europe, de le garder avec honneur, comme on eût dit deux siècles plus tôt.

Qu'il voyageât à l'intérieur des frontières de l'empire austro-hongrois, rien ne s'y opposait; au contraire, il fallait éblouir et attirer le « prétendant », et l'on mit tout en œuvre en Autriche, en Hongrie, sur les confins orientaux de la Monarchie et dans les plaines lombardes pour frapper sa jeune imagination en lui faisant voir la puissance et la grandeur de Sa Majesté l'Empereur et Roi.

Mais hors de l'Autriche, pas de salut. Et lorsque le duc de Lévis demanda des passeports pour Rome et Naples, le chancelier fit la sourde oreille. Les refuser, il ne le pouvait décemment; il se contenta de ne point répondre. Le comte de Chambord passa outre et partit. Aussi ne sera-t-on pas surpris de trouver sous sa plume, au moment de quitter le territoire impérial, cette phrase cinglante : « J'avoue que lorsque je fus sorti de cette grande prison où l'on semblait vouloir me retenir, j'éprouvai un sentiment de satisfaction indicible. »

Le voyage à Rome avait été soigneusement préparé, puisqu'il devait servir à l'instruction du Prince. Le récit porte parfois

des traces trop visibles de ces études préliminaires. Les monuments, les églises, les musées sont énumérés, décrits, mesurés, jusque dans les moindres détails; chaque pas rappelle un fait historique. On croirait lire un guide. Ces précisions, ces énumérations, très naturelles chez un jeune homme studieux qui veut tout voir et tout retenir, alourdissent le récit, bien inutilement pour nous qui cherchons l'âme de l'auteur, et qui nous soucions fort peu des dimensions exactes de la coupole de Saint-Pierre.

Comme l'on regrette qu'un Président de Brosses n'ait pas été l'un des compagnons du comte de Chambord en Italie!

Il faillit y trouver Stendhal, mais non point au cours de quelques « Promenades dans Rome ». Sans doute le comte de Chambord ignora-t-il toute sa vie que l'écrivain qu'il apprécia plus tard l'avait guetté à Civita-Vecchia, prêt à lancer sur ses traces un mouchard, M. Albert, qui travaillait sous ses ordres au consulat[1].

Nous avons extrait pour la *Revue de Paris* quelques pages qui mettent le Prince lui-même en scène. Il y en a de charmantes; elles évoquent la Rome papale d'il y a cent ans, son gouvernement paternel et fastueux, le monde cosmopolite de grands seigneurs, de diplomates et d'artistes mêlés à la société romaine dans les palais, sur le Corso, et aux messes pontificales, la campagne solitaire, encore telle que la virent Nicolas Poussin et Claude Lorrain, avec ses aqueducs rectilignes, les tombeaux croulants de la via Appia, et au loin la cime bleue du Soracte.

Ce voyage romain n'offrirait cependant qu'un intérêt purement anecdotique s'il ne s'y mêlait une page d'histoire. La venue inopinée du Prince exilé agita vivement les chancelleries des grandes puissances. Le gouvernement de Louis-Philippe y vit une menace. Son ambassadeur Latour-Maubourg s'énerva, exigea, fit « sauter » des malheureux monsignori de la Secrétairerie d'État. Ses dépêches, dont nous donnons quelques passages, témoignent d'une peur singulière devant un jeune prince de vingt ans. Décidément, malgré neuf ans d'existence, la monarchie de Juillet se montre fâcheusement inquiète en voyant apparaître le représentant de la branche aînée.

1. *La Chartreuse de Parme* parut cette même année 1839.

De ces éclats de voix, de ces discussions passionnées, le comte de Chambord avait journellement les échos, quelquefois amplifiés par la sonorité des salons romains. Il les note avec cette pointe de malice qu'il a héritée de sa mère, la spirituelle duchesse de Berry. Son récit s'égaie ainsi par moments d'un sourire juvénile lorsqu'il aperçoit, au milieu des pompes religieuses et princières, quelque détail inattendu et ridicule.

Mais le côté impersonnel tend à dominer le récit : avec les années, il gagnera de plus en plus. Ses carnets de route successifs auront la sécheresse d'un rapport d'état-major, alors que les lettres, les proclamations du royal écrivain restent de la plus belle venue. Le mot traditionnel revient à l'esprit : « Mon principe est tout, ma personne n'est rien. » Formule politique juste et profonde qui résume l'ancienne monarchie où le Prince s'effaçait devant le principe millénaire, ce mot, appliqué à la vie active, prend un sens presque négatif et tend à faire disparaître l'homme derrière le symbole, comme un cardinal créé pape perd jusqu'à son nom pour n'être plus qu'un prénom nouveau suivi d'un numéro.

Et pourtant le comte de Chambord avait une forte personnalité, une volonté inflexible qui savait, à l'occasion, déchaîner de violents orages. Faut-il chercher la cause de cette retenue extrême dans l'isolement et les difficultés qui l'entouraient? Certes, mais il nous semble qu'il faut aussi se rappeler ce qui a manqué souverainement à sa vie, l'absence d'affections féminines. Hormis sa sœur la duchesse de Parme, qui mourut jeune, il ne trouva personne autour de lui qui eût pu lui prodiguer ces encouragements, ces consolations que seule une femme sait donner. Il aimait sans doute sa tante, la duchesse d'Angoulême, sa mère, et plus tard, il a aimé sa femme; mais il lui eût fallu autre chose, l'étincelle jaillie du cœur qui enflamme et qui réchauffe ceux qui sont appelés à de grands destins.

Ses rapports avec sa mère nous paraissent parfaitement incompréhensibles si nous n'évoquons pas les souvenirs de Blaye et de Prague. On s'étonne de lire dans son journal qu'en arrivant à Rome il y apprit la présence de sa mère, qu'il alla la voir, et que, pendant trois jours, il visita avec elle la Ville Éternelle. Quatre lignes, et pas un mot de plus.

Nous savons cependant sa profonde affection pour la duchesse de Berry. Malgré Blaye, malgré Prague et Vienne, il subissait son charme et admirait, dans le secret de son cœur, la campagne de Vendée.

Mais en 1832, le roman de Marie-Caroline lui avait enlevé ses droits de tutrice; elle n'était plus maintenant qu'une jeune veuve remariée selon ses goûts, et non plus la princesse, mère du petit Roi exilé. Et cela changeait tout pour ce prince qui lui, fut, par excellence, fils de France.

Quant à la duchesse d'Angoulême, murée dans sa douleur et ses atroces souvenirs, elle apparaissait comme la Sainte qui porte sur ses épaules les péchés de son peuple. On pouvait s'agenouiller devant elle, mais non point pour lui faire des confidences.

Plus tard, viendra Marie-Thérèse d'Autriche Este, princesse de Modène...

Évidemment Henri IV!...

Le romantisme de l'époque aimait à comparer les deux Henri, et, de fait, plus d'un point commun existe entre la jeunesse des deux princes. Mais chez le Béarnais, tout est action, alors que chez Henri V, la réflexion domine. Bien d'autres choses les séparent qui eurent des influences décisives sur leurs vies; il n'en reste pas moins que lorsque le comte de Chambord, bravant le chancelier impérial et les puissants du jour, vint à Rome affirmer, comme il le dit, son indépendance, il fit preuve d'un esprit d'entreprise et de décision digne du grand ancêtre.

PRINCE SIXTE DE BOURBON

VOYAGE A ROME EN 1839

Le 3 octobre 1839, le comte de Chambord, accompagné du duc de Lévis, quittait Goritz pour Vérone. Le comte de Locmaria l'avait précédé pour annoncer au Feld-Maréchal Radetzky que le Prince venait assister aux grandes manœuvres de l'armée impériale d'Italie. Fort bien reçu par le généralissime, le comte de Chambord suivit pendant une semaine les évolutions des armées qui manœuvraient sur le Mincio, et, le 13 octobre, partait du quartier général de Valeggio avec M. de Locmaria à destination de Venise et Goritz. A peu de distance de Mantoue, la calèche du duc de Lévis l'attendait, et, tandis que le coupé du Prince continuait sur Venise avec M. de Locmaria, ils prirent le chemin de Crémone. Le passeport français du duc de Lévis servit de sauf-conduit pendant tout le voyage. Par Pavie et Novi, ils atteignirent Gênes, s'y embarquèrent pour Livourne, d'où ils continuèrent en voiture par Pise et Sienne. Le 20 octobre, Henri V entrait à Rome par la Porte du Peuple.

Mon arrivée à Rome y fit un grand effet. La diplomatie, le Sacré Collège en furent abasourdis. Elle leur était d'autant plus désagréable que le cardinal Lambruschini avait juré à l'ambassadeur de Louis-Philippe qu'il n'y avait aucun projet semblable; il en avait reçu l'assurance du prince de Metternich et avait pris la précaution d'écrire au Nonce de refuser le visa des passeports. L'ambassadeur, rassuré, avait envoyé le matin même un courrier à son gouvernement pour lui donner ces bonnes nouvelles. Me sachant à Rome, il se crut joué, fut furieux, et fut obligé d'expédier un nouveau courrier pour démentir ce qu'il avait dit la veille.

Le duc de Lévis se rendit aussitôt chez le cardinal Lambrus-

chini afin que le Pape n'apprît pas par le bruit public mon arrivée; il lui expliqua que j'avais dû constater mon indépendance et que je demandais à voir le Pape comme un simple fidèle. Le cardinal atterré lui répondit que le gouvernement romain était faible, petit, qu'il fallait attendre, et que cela viendrait. Il fit venir le gouverneur de Rome qu'il tança vertement en lui reprochant de ne pas savoir ce qui se passait dans les murs de la ville.

L'Ambassadeur ne garda plus aucune mesure; il menaça, il déclara que si le Pape ne me chassait pas de Rome, une flotte allait incendier Civita Vecchia[1]. Je dois dire que, malgré toutes ses terreurs, Lambruschini s'opposa toujours à ce que le pape admît les exigences françaises. L'ambassadeur d'Autriche[2], de son côté, se posa en homme blessé, et exprima son regret de ne pouvoir venir me voir. Les autres diplomates se tinrent tranquilles en disant que comme j'étais arrivé sans passeport, ils ne pouvaient pas savoir si c'était réellement moi. Le comte de Ludolf, seul, ambassadeur de Naples, vint sur-le-champ chez moi, chargé par son souverain de me dire que je pourrais venir dans ses États quand je voudrais. Il lui donna en même temps l'ordre de protester si l'on voulait me chasser de Rome. Plusieurs Romains, comme le prince Massimo, le prince d'Arsoli son fils, s'empressèrent de me visiter, tandis que des Français, MM. Rubichon et Mounier faisaient tous leurs efforts pour me nuire dans la société de Rome.

M. de Locmaria nous rejoignit bientôt et, plus tard, M. de Montbel, l'abbé Trébuquet, mesdames de Lévis et de Nicolay. Mgr Massimo, majordome du Saint Père, fut chargé de me proposer une tribune particulière pour assister à la messe papale du jour de la Toussaint. J'acceptai, voulant faire constater par là officiellement mon identité. Boniface IV conçut le premier la pensée de cette fête au commencement du VIIe siècle; Grégoire IV l'établit en France en 837; il y a donc plus de mille ans qu'on la célèbre avec pompe.

Une foule compacte encombrait le grand escalier et les

1. Le bruit s'en était répandu à Rome (voir le récit de Locmaria). En réalité, Latour-Maubourg n'avait menacé que de quitter Rome, ce qui du reste était suffisant pour effrayer le gouvernement romain.

2. Comte de Lützow.

abords de la chapelle du Quirinal. Cependant les Suisses, dans leur costume bariolé et pittoresque qui date de Michel-Ange, firent faire place avec leurs longues hallebardes, et j'entrai dans ma tribune qui se trouvait précisément au-dessus des bancs de la diplomatie, ce qui gêna plusieurs des personnes qui y étaient assises. Les cardinaux rangés dans le chœur, ayant leurs caudataires à leurs pieds, causaient comme dans un salon. Mais bientôt apparut le cortège du Pape, et tout rentra dans l'ordre. Grégoire XVI s'assit sur son trône, sous un dais, et on l'emmaillota dans une immense chape. A ses pieds, se rangèrent les auditeurs de Rote, les prélats assistants et les conservateurs. A droite du trône, se tenait debout le sénateur prince Orsini. Un seul homme représente aujourd'hui cette assemblée reine, et quel homme! Il n'est réellement que le chef municipal de la ville.

La chapelle du Quirinal ressemble à la Sixtine du Vatican. Elle possède une belle *Annonciation* du Guide. Le cardinal Falsacappa officia; un discours en latin fut prononcé par un élève du collège germanique. Le Saint-Père, dont je remarquai la ressemblance avec l'archevêque de Goritz et l'air vénérable, donna la bénédiction papale que je reçus avec recueillement et émotion. Nous nous retirâmes.

Le 2 novembre, je retournai dans cette chapelle pour y assister à la messe des Morts, dite par le cardinal Spinola.

Voulant visiter Rome et l'étudier avec quelque fruit, je résolus d'y passer deux mois, et je pris un logement au palais Conti sur la place de la Minerve, qui appartenait à M. Sauve, Français et gendre de l'excellent légitimiste et chrétien Bouisse.

Le Pape, après quelques hésitations, se décida à me voir et à me recevoir en prince. Le cardinal Lambruschini fit appeler le duc de Lévis pour lui annoncer la résolution de son souverain. M. de Lévis lui dit que je ne demandais à être reçu que comme un simple fidèle; mais le secrétaire d'État répondit que c'était dans la dignité du Souverain Pontife et qu'il y tenait. A cette nouvelle, M. de Latour-Maubourg se rendit chez le Pape pour s'y opposer. Mais Grégoire XVI se fâcha et fut très satisfait d'avoir montré de la force.

Le 23 novembre, à midi, nous nous rendîmes au Quirinal.

Les troupes étaient en grande tenue, les Suisses sous les armes; le majordome, Mgr Massimo, et le camérier, Mgr Pallavicini, vinrent me recevoir au haut de l'escalier. Je traversai plusieurs vastes salles remplies de prélats, d'ecclésiastiques, de gardes nobles, de religieux; chacun s'arrêtait à la salle affectée à son grade. Enfin une porte s'ouvrit, et je vis dans une petite chambre le Pape debout et vêtu de blanc. Une émotion profonde me saisit à la vue du successeur de ce pêcheur de Galilée à qui Dieu remit le soin de son troupeau, de ce représentant visible de Jésus-Christ sur la terre. Je fis trois génuflexions, et baisant avec respect la croix brodée sur la mule du Saint-Père, je lui demandai sa bénédiction pour ma famille, pour la France et pour moi. Levant les yeux et les mains au ciel, il me la donna avec effusion, et, me relevant, me fit asseoir sur un fauteuil à côté du sien. Je fis alors appel au peu d'italien que je savais, ayant appris qu'il préférait qu'on lui parlât dans sa langue. Depuis mon arrivée, le savant et modeste abbé Barala, secrétaire du cardinal Pacca, et l'homme de Rome qui parle le mieux l'italien, venait tous les jours chez moi pour m'instruire dans son beau langage. Je causai de tout avec le Pape, en toute confiance; je lui expliquai les causes de mon voyage; je lui donnai des nouvelles du saint évêque d'Hermopolis[1] qu'il aimait tendrement, de l'archevêque de Paris actuellement malade[2], et dont je lui fis un grand éloge. Il m'interrompit pour me dire qu'il le vénérait et l'admirait. Au bout d'une demi-heure de cet entretien dont le souvenir restera éternellement gravé dans mon cœur, on introduisit ma suite que je lui présentai. Il reconnut l'abbé Trébuquet; il nous bénit encore tous, et nous nous retirâmes avec le même cérémonial.

Grégoire XVI, Mauro Capellari, né à Bellune, était camaldule; il avait alors près de quatre-vingts ans. Il a conservé sur le trône les vertus du cloître. Élu en 1831, il eut à lutter contre la révolution, et il le fit avec une douce énergie. Le commencement de son règne fut des plus pénibles. On lui doit des établissements utiles, de beaux monuments, l'extension des missions pour lesquelles il avait un zèle ardent. Son cœur était excellent, son esprit élevé, son instruction pro-

1. Mgr Frayssinous.
2. Mgr de Quélen. Il mourut le 21 décembre 1839.

fonde et sa figure pleine de bonté. Moroni, son valet de chambre, était garçon barbier. Il demanda au Père Capellari, lorsqu'il n'était que simple moine, de le prendre à son service quand il serait cardinal. Celui-ci le lui promit en riant. Il tint sa promesse. Devenu Pape, il le fit prélat et le maria. Moroni a de l'esprit, et son influence sur le Souverain Pontife était, dit-on, très grande.

L'ambassadeur français, très irrité de ma réception, continua ses menaces; mais on savait à quoi s'en tenir sur tout ce bruit, et on n'y fit pas attention. Le cardinal Lambruschini vint me voir, je lui rendis sa visite. Je lui rappelai les souvenirs de sa nonciature à Paris sous la Restauration. En 1830, il eut une attitude très digne et très ferme.

Mais me voilà bien loin de Rome et de sa campagne. Les papes ont travaillé vainement à l'assainissement des environs de Rome. La fièvre règne pendant tout l'été sur ces plaines brûlées par le soleil, et chaque année elle fait des progrès dans la ville. Des quartiers, qui, il y a dix ans, étaient complètement sains, sont maintenant tourmentés par cette cruelle maladie. Les plus beaux quartiers, les places, les rues les plus larges, sont les sièges principaux de la fièvre; les rues étroites, le Ghetto ou quartier des Juifs, dont la malpropreté est révoltante, sont les endroits les plus sains. L'agglomération de la population est un préservatif contre cette fièvre toute différente de celles des autres pays. La cause de cette maladie, de cette *mal'aria*, comme on la nomme à Rome, on l'a beaucoup recherchée; beaucoup de savants ont écrit sur ce sujet; l'opinion la plus probable est que la cause en est certains gaz qui s'élèvent de terre au coucher du soleil et qui sont pestilentiels. Un soir que je rentrais sur le chemin de la porte Saint-Sébastien, plus tard qu'à l'ordinaire, j'aperçus après le coucher du soleil, un brouillard épais s'élever de la terre, envelopper ma voiture et monter à une certaine hauteur. L'odeur en était infecte. Si nous n'avions pas eu de bons manteaux, nous eussions vraisemblablement gagné la fièvre. Ces miasmes s'élèvent à une certaine hauteur, au-dessus de laquelle l'air est très pur. Les montagnes de Tivoli, de Frascati sont très saines, tandis que les plaines qui se trouvent au-dessous et

à peu de distance sont ravagées par la fièvre. Tant que le soleil est sur l'horizon, il fait chaud; à peine a-t-il disparu qu'un froid humide vous tombe subitement sur les bras et vous pénètre tout le corps. Cette plaine est cependant très fertile; plusieurs parties sont cultivées; la grande masse reste en pâturages, ce qui présente beaucoup plus d'avantages aux Romains pour nourrir leurs troupeaux qui sont en général assez beaux. Aux temps du labourage et de la moisson, une armée d'ouvriers descend des montagnes et vient en quelques jours sillonner et faire la récolte. Beaucoup meurent pendant le travail; le plus grand nombre gagne la fièvre et revient traîner dans ses montagnes une vie languissante pendant tout l'été. Ces fièvres sont très tenaces lorsqu'elles ne vous emportent pas tout de suite, et durent quelquefois plusieurs années. En prenant quelques précautions, comme de ne pas sortir au coucher du soleil ni en plein midi en été, on n'en est pas atteint...

... J'assistai le 4 novembre, jour de Saint-Charles, à la messe solennelle qui fut chantée dans l'église Saint-Charles, en présence du Pape, des cardinaux et de la Cour romaine. Saint Charles, parent de Pie IV, gouverna Rome sous son pontificat; il contribua au Concile de Trente et en décida la reprise.

C'est du grand palais Ruspoli, devenu maintenant un vaste café, que je vis passer le cortège. Le Saint-Père, assis seul au fond d'un antique carrosse à vitres, ayant devant lui deux cardinaux chapeaux bas, donnait sa bénédiction aux fidèles. La voiture, attelée de six chevaux, et conduite par un cocher et un postillon à perruques et poudrés, mais sans autre coiffure, était entourée des gardes nobles et des Suisses, et précédée par un prélat à cheval portant la très sainte Croix. Toutes les fois que le cortège du Pape doit traverser une rue, on a le soin d'y répandre une quantité considérable de sable qui, plus souvent, en hiver, devient une boue épaisse.

Près de là, est le couvent des Ursulines où j'allai deux fois pour visiter la princesse de Parme[1], tante du duc de Lucques,

1. Marie-Antoinette de Bourbon (1774-1841), fille de Ferdinand Ier, duc de Parme, et tante de Charles-Louis de Bourbon, petit-fils du précédent, alors duc de Lucques, et plus tard duc de Parme.

qui y avait pris le voile. Cette sainte princesse m'avait pris en affection, et elle me donna, à mon départ, un chapelet, seul cadeau, me dit-elle, que puisse faire une pauvre religieuse. Je le conserve précieusement. Peu de temps après, Dieu l'appela à lui pour lui donner la récompense de sa pure et pieuse vie...

... Près du collège romain, se trouve le collège des nobles où les élèves, en culottes courtes et bas de soie noire, sont beaucoup moins nombreux. J'y allai plusieurs fois pendant mon séjour à Rome pour y voir mon petit oncle, le comte de Trapani[1], destiné alors à être cardinal. On lui en avait fait faire le costume, et un de ses principaux amusements consistait à dire la messe. Cependant il répétait sans cesse : « *Meglio caporale che cardinale.* » Flanqué de deux prêtres à l'air sérieux, il ne pouvait pas prendre ses ébats avec ses camarades; aussi tenta-t-il de s'échapper. Sorti de Naples si riant et si gai pour être enterré dans le lieu de Rome qui respire le plus la tristesse et l'ennui et où jamais le soleil ne luit, il avait l'air d'un pauvre oiseau en cage. On voulut plus tard faire de lui un usurpateur en Espagne; il refusa énergiquement à la honte du gouvernement napolitain et à la gloire de l'éducation du jeune prince. Généralement, pendant ces visites, l'oncle et le neveu, gelés de froid, restaient à se regarder sans se rien dire comme des imbéciles. A l'époque de Noël, il me montra une grande crèche qui faisait l'occupation et la joie des élèves...

... J'allais souvent le dimanche assister à la grand'messe à l'église du Gesù. Les élèves du collège germanique qui habitent aussi la maison attenante y font l'office avec un ordre et un recueillement que l'on ne trouve nulle part ailleurs à Rome. Ils sont vêtus de soutanes rouges, ce qui leur a fait donner, par le peuple, le nom d'écrevisses cuites (*gamberi cotti*). Le Père Grossi prêchait pendant l'Avent, et j'allais entendre ses sermons qui étaient aussi remarquables par les pensées que par la forme.

Le dernier jour de l'an, je vis le Pape, sa Cour et tout le Sacré Collège réunis dans ce temple pour y entonner un *Miserere* et un *Te Deum*. Nous entrâmes dans la grande maison

1. François de Bourbon, prince des Deux-Siciles, frère du roi Ferdinand II, donc frère consanguin de la duchesse de Berry.

professe, conduits par le général P. Roothan, homme grand, sérieux et très capable, par le Père Rosaven, assistant de France, excellent Breton au cœur chaud et à bonne tête, et par le Père Villefort, jeune homme très obligeant et pensant à merveille. Ils nous montrèrent les chambres de Saint Ignace, les lettres de ce grand saint, la lettre signée par tous les premiers Pères de l'ordre, ces hommes forts qui se séparèrent pour faire le bien, toujours à la plus grande gloire de Dieu, la chasuble de Saint Ignace, un bras de Saint Louis de Gonzague, le parasol de Saint François Xavier au Japon. Saint Ignace mourut en 1556 en prononçant le nom de Jésus. Déjà son ordre comptait plus de 100 collèges et avait des missionnaires répandus dans le monde. On nous fit parcourir cette vaste maison, les cellules des Pères, les salles, la bibliothèque.

Nous en sortîmes enchantés de ce que nous avions vu de sainteté et d'humilité...

... Le palais du Capitole possède une salle magnifique et une tour élevée. Nous y montâmes par une superbe soirée un peu avant le coucher du soleil. La vue était admirable; tout Rome était à nos pieds avec ses sept collines, ses nombreuses églises, Saint-Pierre dans le lointain, le Tibre coulant au milieu des maison noires; de l'autre côté le Forum, le Colisée et la longue suite d'aqueducs se terminant aux montagnes bleues de Frascati. En redescendant, j'aperçus dans l'escalier, à la lueur douteuse qui venait par d'étroites fissures, des bras nus qui se tendaient vers nous, et nous entendîmes des voix plaintives qui semblaient sortir de dessous terre. C'étaient des prisonniers pour dettes. Nous leur donnâmes quelque argent et nous sortîmes avec plaisir de ce lieu triste et obscur.

Toute l'histoire romaine se trouve au Capitole depuis la tête mystérieuse à laquelle il doit son nom jusqu'à la cloche qui annonce l'élection du Pape.

En 1798, Berthier, ceint d'une couronne de lauriers, annonça au peuple romain, du haut de la rampe du Capitole, que les enfants des Gaules relevaient les autels de la liberté, fondés par le premier des Brutus, et, pour preuve, il rétablit les édiles,

les préfets, les consuls et il planta l'arbre de la liberté. On se moqua avec raison de cette parodie grotesque.

Du côté du Forum, le Capitole est un grand bâtiment assez laid, fort élevé et percé de fenêtres inégales. A quelques pas du Capitole est la Roche Tarpéienne, autrefois citadelle de Rome. Manlius, réveillé par les fameuses oies, y sauva la patrie. Les criminels d'État étaient précipités du haut de ce rocher. Maintenant je sauterais de là sans me faire du mal, mais non sans me salir, car il s'est amoncelé au pied une masse de boue, de terre et d'ordures...

..., Sous le portique qui se trouve sur un des côtés de l'église de Saint-Jean de Latran, nous vîmes la statue en bronze de Henri IV, élevée par la reconnaissance des chanoines au Roi qui leur avait assigné des revenus. Sous la Restauration, on leur donnait tous les ans trente mille francs. Il fut nommé, lui et ses successeurs, premier chanoine de cette basilique. Tous les ans, les ambassadeurs de France prenaient possession de la stalle d'honneur et donnaient un grand repas aux chanoines. Depuis 1830, plus de dîners, plus d'argent. Aussi les bons chanoines sont-ils fort bien pensants et me reçurent-ils à merveille. Conduit par le chanoine Balucetti, excellent vieillard, qui m'offrit un ouvrage sur la basilique, j'assistai à une messe solennelle des morts pour les Rois de France, et, plus tard, à une autre pour l'âme de Henri IV.

Le cloître de Sainte-Marie des Anges, église des Chartreux, construit par Michel-Ange, est entouré d'un portique carré soutenu par cent colonnes de travertin. Le centre est un jardin où nous vîmes de vieux cyprès plantés par ce grand artiste. Presque tous les Chartreux étaient Français. Le Père Gérard, le prieur, homme excellent et auquel je suis vivement attaché, est de Nantes; les Pères Franchet et Dom Remy, ainsi que le Père Bruno, sacristain et ancien aumônier d'un régiment à la conquête d'Alger, s'empressèrent autour de nous. Je passai une journée avec eux, allant au chœur avec ces bons religieux, partageant leur maigre et insipide pitance, et observant comme eux, quoique avec grand peine, le silence. J'en revins édifié et peut-être meilleur. La vue de ces austérités, jointe à une douceur et une amabilité parfaites, émeut profondément,

surtout quand on pense que c'est pour expier nos péchés que ces saints se livrent ainsi à la pénitence. Le 6 novembre, jour anniversaire de la mort du roi Charles X, je me rendis dans cette église avec tous les Français qui se trouvaient à Rome, et j'entendis la messe qui fut célébrée par Mgr de Retz, auditeur de Rote, respectable vieillard plein de zèle et de dévouement pour notre cause...

J'allai un jour visiter l'église de Saint-Denis, bâtie en 1619 par des Trinitaires français, et restaurée en 1815 par les soins de l'abbé de Sambucq qui y a établi des religieuses d'un ordre particulier. Ces bonnes sœurs me reçurent avec une grande joie, et m'ayant fait admirer un tableau de Saint Denis et de Saint Louis par Lebrun, elles me forcèrent à me placer sur un trône, ayant à ma droite la supérieure, et, à ma gauche, l'abbé Trébuquet. Là, je subis un discours français prononcé par une des élèves qui, à ma grande surprise, me parla de mes charmes. Ces bonnes religieuses, presque toutes Françaises, ont beaucoup d'élèves. Elles me conduisirent dans le couvent qui est composé de plusieurs maisons et qui possède de nombreux escaliers tortueux...

A l'église de Saint-Laurent, on nous montra le four où son corps fut mis et plusieurs reliques très précieuses. Des religieuses Clarisses, dont le couvent est attenant, les portaient avec grand peine. Voulant leur épargner cette fatigue, et non point regarder de plus près leurs visages qui étaient d'une laideur remarquable, je fis quelques pas en avant et je passai, sans m'en douter, la clôture. Alors le Père Lamarche, dominicain belge de près de six pieds, cria à mes oreilles que j'étais excommunié. Je sautai en arrière, pétrifié et furieux...

Ludovico de Ludovisi, neveu de Grégoire XV, proposa la fondation du magnifique collège de la Propagande, et Urbain VIII le dota généreusement. Dix-huit professeurs, presque tous Jésuites, font des cours à plus de cent élèves, Arabes, Chinois, Birmans, Coptes parlant la langue des Pharaons, Américains, Suisses, Hollandais, Allemands, enfin Turcs. L'instruction y est forte; des presses impriment en vingt et une langues orientales. La bibliothèque est riche

en manuscrits asiatiques; on nous montra dans une collection curieuse des caractères d'imprimerie en bois, une idole en bois des îles Gambier, une idole mexicaine, deux chapelles portatives de Vichnou; sur les volets de cette chapelle, sont peintes les incarnations de cette divinité indienne, et enfin la carte du partage de l'Amérique entre les Espagnols et les Portugais, tracée par le pape Alexandre VI. Les directeurs de ce bel établissement firent venir devant nous des élèves noirs d'Abyssinie, des Chinois, dont un, de la famille impériale, a une physionomie spirituelle, et improvisa des vers en mon honneur qu'il écrivit, avec un pinceau, en caractères chinois; l'autre a l'air moins intelligent; ils causèrent ensemble dans un langage très doux et harmonieux. Deux Chaldéens chantèrent une chanson bizarre; un Éthiopien récita une poésie de sa composition. De cette maison partent des missionnaires pour tous les coins du monde. De là sont sortis tant de saints, tant de martyrs. Les portraits de ceux qui sont morts pour Jésus Christ sont placés dans les corridors pour exciter sans cesse le zèle et l'ardeur de ces jeunes gens dont toutes les pensées sont dans le ciel. Je retrouvai là M. Drake, juif converti, qui était mon bibliothécaire avant 1830. Son fils était élève de la Propagande. Le savant cardinal Mezzofanti qui parle cinquante-deux idiomes fréquente ce collège. Le jour de l'Épiphanie, j'assistai dans la chapelle de cet établissement à des messes dans les différents rites, et j'avoue qu'en sortant de là, j'étais dans l'admiration; mais ma tête ressemblait à la tour de Babel.

La place d'Espagne, ainsi nommée parce qu'on y voyait un palais appartenant à cette puissance, est maintenant remplie d'auberges. Une belle fontaine, élevée par Pie VI en 1789, orne cette place. Un magnifique escalier conduit de là à la Trinité du Mont. Sur cet escalier, un soldat en grande tenue et en faction s'approcha de nous pour nous demander l'aumône; nous le repoussâmes avec indignation.

L'obélisque qui se trouve devant la Trinité a été relevé par le duc de Blacas, alors ambassadeur de France. La croix qui le surmonte est appuyée sur une fleur de lys. Charles VIII en reconnaissance de ce que Saint François de Paule était venu exhorter son père Louis XI à la mort, ordonna, lors de

son passage à Rome en 1495, de bâtir la Trinité du Mont au mont Pincio pour les Minimes qui l'ont gardée jusqu'à la Révolution. Depuis, cette église et le couvent attenant ont été donnés aux dames du Sacré-Cœur qui y ont un pensionnat. Pendant mon séjour à Rome, le général des Minimes vint me réclamer cette maison, demandant à ce que je la lui rendisse, en cas de restauration. Conduit par les religieuses qui sont toutes françaises et royalistes, et particulièrement par madame de Nicolay, de Cansans, de Coriolis, etc..., je visitai en détail tout le couvent, le cloître orné de tous les portraits des Rois de France, depuis Pharamond jusqu'à Charles X, les salles d'études, d'où la vue est magnifique, l'église où je remarquai de beaux tableaux, une chapelle appartenant aux Blacas, avec leurs armes, la belle fresque de la descente de Croix de Daniel de Volterra. J'allai plusieurs fois à la messe dans cette église pendant que j'habitais à l'hôtel de l'Europe. Les dames du Sacré-Cœur voulurent me faire assister à une bénédiction solennelle, mais craignant l'ambassadeur, sous la protection duquel elles sont placées, elles n'osèrent pas.

L'Académie de France est toute voisine de cette église. Commencée par le cardinal Ricci de Montepulciano en 1540, et embellie par le cardinal Alexandre de Médicis qui devint plus tard Léon XI, cette villa Médicis possède un beau jardin. Cette académie, fondée par Louis XIV en 1666, est placée là depuis le commencement du siècle dernier. Elle compte un directeur et 20 pensionnaires. A l'époque de mon séjour, le directeur était le peintre Ingres dont les tons sont un peu gris. Le grand écusson de France en pierre est déposé soigneusement dans la cour; sur la façade, on l'a remplacé par les tables de la loi, en bois.

En continuant sur cette colline, on trouve la belle promenade du Pincio où tous les dimanches, pendant l'hiver, se pressent en foule des voitures, des cavaliers et d'élégants piétons. De la terrasse, la vue de Rome et du dôme de Saint-Pierre, par le soleil couchant, est admirable. Les murs qui entourent la ville de ce côté datent encore de Bélisaire...

Sur la haut du Janicule, en dehors de l'enceinte de la ville, nous visitâmes la villa Lante qui est devenue le noviciat

des Dames du Sacré-Cœur. Lorsque nous y allâmes pour la première fois, madame Aimardine de Nicolay était portière; elle fut fort surprise de revoir le duc de Lévis son oncle, et pour témoigner sa joie, elle sonna la cloche, mit toute la maison sens dessus dessous, réveilla la Mère Barat, supérieure générale et fondatrice de l'ordre, femme de tête et d'esprit qui faisait la sieste, et nous montra ce modeste établissement et le jardin qui est rempli de beaux orangers. La vue de la terrasse est fort belle...

C'est au palais Vidoni, construit par Raphaël, que demeurait le cardinal Vidoni qui n'était pas fort sur le français et qui apporta un jour une fleur à la duchesse de Blacas en lui disant : « Madame, je l'ai nourrie dans mon pot de chambre. » Il était fort gros. Étant allé dans la boule de Saint-Pierre, il se trouva pris dans l'étroite échelle qui y conduit, au désespoir de ceux qui étaient dedans et qui se voyaient déjà réduits à se manger pour vivre dans ce bouillant endroit. On appelle des *San Pietrini* qui se pendent à ses jambes; les prisonniers de la boule se mettent à danser sur ses épaules; enfin on le retire dans un état affreux, tout moulu, piétiné et étiré.

Le palais Madama, construit par les ordres de madame Catherine de Médicis, depuis Reine de France, a été transformé par Benoît XIV en résidence du gouverneur de Rome.

Presque vis-à-vis est l'église de Saint-Louis-des-Français, bâtie en 1589 par les ordres de Henri III, sur les dessins de Jacques de la Porte. La façade est ornée de deux rangs de pilastres et de statues. L'intérieur a trois nefs séparées par des piliers ioniques revêtus de jaspe de Sicile. Les murailles et les chapelles sont décorées de fresques du Dominiquin représentant Sainte Cécile distribuant ses habits aux pauvres et couronnée par les anges, et d'autres bonnes peintures. On voit dans cette église les tombeaux des cardinaux d'Ossat et de Bernis. A l'entrée de l'église, on lit une inscription où l'on recommande de prier pour le Roi de France; mais comme sur le tombeau de M. de Latour-Maubourg il est dit qu'il était

ambassadeur du roi des Français, ce n'est donc pas pour ce dernier qu'on doit prier[1].

La maison attenante est occupée par une société de prêtres français fondée par l'abbé Bautain, et qui va fort mal sous le rapport des principes et de l'union. Autrefois, tous les pèlerins français y étaient reçus trois jours et protégés; aujourd'hui, on prohibe même à Mgr de Retz d'y dire sa messe parce qu'il y avait prié pour nous le jour de Saint-Louis. Dans le siècle actuel, la prière elle-même est défendue, ainsi que nous l'avons vu en 1836, au moment de la mort du roi Charles X, à la honte de ceux qui règnent. Je ne leur rendrai jamais la pareille. Puissé-je être bientôt à même de le leur prouver...

Dans le vaste établissement appartenant aux Oratoriens, on nous fit voir la chapelle où Saint Philippe de Néri se retirait pour dire la messe qui durait souvent plusieurs heures, et où l'amour de Dieu s'emparant de lui, l'élevait de terre en extase. Les chambres du saint avec ses meubles sont conservées telles qu'elles étaient à sa mort; on y a placé son portrait par le Guide.

Saint Philippe de Néri, dès sa jeunesse, se livrait au jeûne et à la pénitence. Possédé d'un ardent amour de Dieu et d'une piété douce, il fonda, en 1548, la Congrégation de la Trinité pour les pèlerins. S'occupant de toutes les souffrances et de tous les dangers de l'âme, il fonda ensuite l'ordre de l'Oratoire. Cet ordre établi en France par le cardinal de Bérulle ne resta pas aussi pur qu'en Italie. Le Jansénisme s'en empara, et, à l'époque de la Révolution, plusieurs de ses membres, entre autres Fouché, donnèrent dans tous les excès de l'abominable République française. Le savant cardinal Baronius, compagnon de Saint Philippe, homme de science et de travail, d'une piété douce et modeste, est enterré dans la *chiesa nuova.*

Pendant mon séjour à Rome, M. de Genoude alla trouver le Pape pour lui faire part de son projet de rétablir les Oratoriens en France; mais il mêla tellement son discours de réforme et d'église gallicane que le Pape ne saisit pas parfaitement son obscure pensée.

1. Ces lignes ont été ajoutées plus tard au manuscrit.

L'église Saint-Barthélemy donna au Prince l'occasion de constater que le droit d'asile existait toujours à Rome.

Un jour que je passais devant cette église, je vis une troupe de gendarmes qui en gardaient la porte. Un assassin y était entré; mais comme les églises sont, ainsi que le Tibre, des lieux de refuge, ils ne pouvaient y pénétrer et devaient attendre là qu'il eût la bonté d'en sortir ou qu'un Romain complaisant ou craintif prêtât au misérable son costume pour s'échapper...

... Prenant la belle et grande rue Giulia, une des plus longues de Rome, construite par Jules II, et maintenant peu habitée, nous voyons l'église de la Mort, bâtie en 1574 par la confrérie de la Mort. Cette confrérie, composée d'hommes de toutes les classes, de cardinaux, d'hommes du peuple, de princes romains, de bourgeois, d'ecclésiastiques, porte un costume composé d'un sac percé de deux trous pour les yeux. Les confrères portent des secours aux pauvres ouvriers qui meurent abandonnés dans la campagne, et se chargent de les faire enterrer. Le 2 novembre, j'allai visiter le caveau de cette église. Il était décoré d'ossements de toutes sortes; un squelette de marbre soutenait le bénitier, et des figures de cire, richement vêtues, représentant un roi montrant à ses courtisans son fils mort, formaient comme une exposition en faveur des trépassés.

Un jour, j'interrompis mes courses pour aller visiter la princesse Zénaïde Wolkonsky et son amie la comtesse Marie Woronzow. La première, qui s'est convertie à la religion catholique, est même fort exaltée; elle réunit autour d'elle des écrivains savants tels que l'abbé Gerbet que nous y trouvâmes. Elle avait aussi recueilli un architecte français, M. Compan, qui voulait se faire Chartreux. La princesse habite une charmante villa construite dans les ruines d'un aqueduc. Nous nous promenâmes par un temps magnifique sur ces ruines ornées de lierres et de belles fleurs. La vue s'étend sur la campagne de Rome et les grandes basiliques de Saint-Jean de Latran et de Sainte-Marie Majeure. Pendant cette promenade, la princesse me contait des histoires extraordinaires, des récits de miracles, de révélations, qui, je crois, ne sont pas d'une parfaite authenticité. Le Père Lamarche, dominicain,

étant entré, elle se précipita sur sa main pour la baiser. Je me retirai alors, fort satisfait d'avoir vu cette charmante habitation et de ne plus entendre les folies que l'on venait de me débiter.

Le jour de Noël, je me rendis de bonne heure à Saint-Pierre pour assister à la messe pontificale que le Pape devait célébrer. J'étais accompagné du duc de Lévis et de MM. de la Ferronnays, de Montbel et de Locmaria. Nous trouvons la place de la basilique remplie de voitures et surtout des équipages des cardinaux avec leurs chevaux noirs et leurs solennels et lourds *Fiocchi* rouges. Chaque cardinal ne peut sortir qu'avec deux voitures de gala, ce qui n'est pas toujours très agréable; ils ne peuvent pas non plus marcher dans la ville, et on a dit du cardinal de Latil qu'il était immoral parce qu'il se promenait à pied au Pincio. Cependant il tint bon et ses collègues l'ont imité. Les cardinaux ont certainement une belle position à Rome, mais ce sont de vrais esclaves de l'étiquette et de leur dignité.

Le canon tirait depuis le matin; toutes les cloches faisaient retentir l'air de leurs sons joyeux. L'usage des cloches dans les églises fut introduit sous le pape Sabinien, « heureuse idée, qui, dit Chateaubriand, trouvait le moyen par un seul coup de marteau de faire à la minute un même sentiment dans mille cœurs divers, et forçait les vents et les nuages à se charger des pensées des hommes ».

Il y avait ce jour-là une foule énorme dans Saint-Pierre, et cependant l'église n'était qu'à moitié pleine. Entre le maître-autel et la chaire Saint-Pierre, on avait construit une espèce de grand chœur en bois recouvert de damas rouge pour les cardinaux. Au fond, un trône élevé pour le Pape, et tout autour des tribunes, en forme de théâtre en plein vent pour les Princes. Au-dessous, était le corps diplomatique; plus loin, les étrangers de distinction, dans leurs différents costumes ou uniformes. Nous y remarquâmes M. de Flahaut. J'entrai dans ma tribune accompagné de M. d'Ossali, camérier secret de cape et d'épée, attaché à ma personne pendant mon séjour à Rome. Nous nous trouvâmes voisins de Dom Miguel, en grande tenue, et de la Reine douairière de Sardaigne.

Le Pape, précédé de troupes, de grenadiers, de gardes

nobles, défilant comme à la parade, de tous les cardinaux, évêques, prélats, pénitenciers, chanoines, de toute sa Cour, et porté sur un trône recouvert d'un dais, s'avance lentement dans l'immense nef et vient descendre dans le chœur, pendant que la musique chante l'antienne : *Ecce sacerdos magnus...* Chacun prend son rang. Les généraux d'ordres, l'archevêque grec et les prélats étrangers occupent le second banc derrière les cardinaux. Le sénateur se place à côté du trône, les auditeurs de Rote et les évêques assistants s'asseyant au pied des marches.

La messe commence. L'épître et l'évangile sont chantés en latin et en grec. Pendant la messe, le Pape revient souvent à son trône, ce qui est un vrai voyage. A l'autel, c'est imposant, c'est sublime. Le moment où le représentant visible de Jésus-Christ élève la victime sans tache pour la faire adorer aux fidèles est saisissant. Il ne se tourne jamais. Ce qu'il y a de plus touchant, c'est de voir ce saint vieillard imitant Saint Pierre dans sa belle et admirable parole d'humilité : *Exi a me quia homo peccator sum Domine*, se retirer avant la communion jusqu'à son trône où il se met à genoux et recevoir avec un recueillement admirable la sainte hostie que le diacre lui apporte et le calice porté par le sous-diacre et dans lequel il boit le précieux sang au moyen d'un chalumeau d'or.

Nous pûmes voir dans le chœur le vieux cardinal Pacca, célèbre par la part qu'il a prise aux événements du règne de Pie VII, le cardinal capucin Meiara avec sa belle tête et sa vénérable barbe blanche, le savant polyglotte Mezzofanti, l'érudit Maï et plusieurs autres qui font la gloire de Rome. Mais dans un coin isolé qui brillait par sa simplicité, son humilité et son recueillement, c'était mon saint ami l'abbé Trébuquet. Mgr de Retz, avec son cœur loyal et ne changeant jamais, était là au pied de ce roc qui ne varie pas.

Ce jour-là, le Pape bénit le chapeau et l'épée destinés à quelque prince. Il en envoya une à mon oncle le duc d'Angoulême après la guerre d'Espagne. Je fus frappé de la magnificence, de la pompe de ces cérémonies. Il arriva que, pendant la marche solennelle du Saint-Père, un incident touchant vint émouvoir les cœurs, qu'un homme de la dernière classe du peuple pénétra dans les rangs du cortège et demanda au

Saint-Père à être entendu en confession. Le Pape descend de sa chaise gestatoire, tous s'éloignent : il demeure seul pour entendre et consoler le plus obscur des pénitents. La confession achevée : « Allez, mon fils, dit le Saint-Père, réparez vos fautes, priez pour moi. » Le cortège se remet en marche. C'est beau, c'est divin.

Je descendis et me retirai. Les gardes Suisses étaient dans leur plus grande tenue, cuirasses et casques du moyen âge; le capitaine portait même des cuissards et des bottes en cuir jaune.

Je n'avais pu assister à la messe de minuit à Sainte-Marie-Majeure; je le regrettai vivement; l'aspect de cette blanche basilique, éclairée de milliers de cierges, doit être magnifique.

Mgr Wiseman, directeur du collège anglais, m'ayant prié de visiter cet établissement, j'y fus le 29 décembre, jour de Saint-Thomas de Cantorbery, patron de l'église. Ce collège, fondé par Grégoire XIII, est vaste et possède une belle bibliothèque. Les élèves en sortent très instruits et vont répandre dans leur pays la bonne parole qui fructifie. Les abjurations sont très nombreuses, et déjà l'Angleterre compte deux millions de catholiques. Je trouvai là un accueil cordial et plein d'empressement. La messe fut chantée par un cardinal en présence de tout le collège et d'une foule nombreuse.

Le 3 janvier 1840, j'allai faire une visite au Pape qui me montra ses appartements intérieurs qui renferment un grand nombre de cadeaux des différents souverains. Il me fit voir aussi dans une espèce de lanterne magique la représentation des travaux faits, par ses ordres, à Tivoli, pour détourner l'Anio. Je regardais par un trou, un prélat tenait une bougie, et le Saint-Père faisait les explications. Je lui présentai M. de Bouillé qui venait d'arriver, et à qui il parla aussitôt de l'évêque de Poitiers, son cousin.

Le 6 janvier, je me rendis à la Propagande pour y entendre à la fois quatre ou cinq messes en différents rites, et ensuite à l'église grecque où la grand'messe dura quatre heures. L'archevêque a une figure et des ornements superbes; les chants sont aigus et désagréables. J'y vis Dom Miguel relégué dans un coin; M. de Montbel lui céda sa place.

Pendant mon séjour à Rome, je recevais tous les dimanches

à huit heures du soir. Des Français de tous les rangs, depuis Gaston de Montmorency, le duc de Rohan, la duchesse de Gontaut, la marquise de Jumilhac, la duchesse de Fleury, le maréchal de Bourmont, jusqu'à des artisans fidèles, se pressaient dans mon salon. Le jour de l'an, je ne voulus être entouré que par eux; ils étaient au nombre de cent. Les autres jours, les étrangers se faisaient présenter. Je vis beaucoup d'Anglais, entre autres, lord Harrowby, collègue de Pitt et ami du Roi Charles X; il fut mêlé à tous les événements de l'époque. Agé de plus de quatre-vingts ans, il se promenait encore presque tous les jours à cheval avec lord Sandon, son fils, membre du Parlement, lord Shrewsbury, premier comte d'Angleterre, catholique zélé, et sa femme qui, de philippiste, devint légitimiste dévouée, et n'a jamais changé depuis. Des Russes, comme le prince Galitzine, M. de Melgounoff, maréchal de la noblesse de Moscou, le général d'infanterie comte de Lambert, ancien émigré, et son fils. Le père a bien fait toutes les guerres.

Presque toute la noblesse romaine se fit présenter : le prince Borghèse, le prince et la princesse Doria qui furent fort empressés pour moi, le prince Massimo, ses fils le prince d'Arsoli et Mgr Massimo, majordome du Pape, le prince Orsini, sénateur, et sa femme, le duc Lante, les Caetani, etc. Je reçus aussi des Espagnols, des Portugais, des Autrichiens, le prince Clary, le comte Chotek, le comte et la comtesse Caroly; des Polonais, la comtesse Rzewuska et sa fille. Le cardinal Bernetti, ancien secrétaire d'État, homme énergique et parfaitement bien pensant, vint aussi chez moi. Il voulait même me voir avant que je ne visse le Pape, mais la goutte l'en empêcha. Le cardinal Lambruschini me fit une visite. Du corps diplomatique, je ne vis chez moi que le comte de Ludolf.

Plusieurs personnes voulurent me donner des fêtes. C'est chez la comtesse Rzewuska que je vis pour la première fois la société romaine et plusieurs diplomates réunis pour une loterie. La comtesse d'Egloffstein, née Davidoff, et mariée à un Prussien, me donna un bal charmant le 30 novembre. La maîtresse de la maison était parée de lys, l'appartement était rempli de fleurs. Après avoir entendu de très bonne

musique, on dansa. Je vis là madame de Potemkin, femme du ministre de Russie, et madame de Spaur, femme du ministre de Bavière. La première est Anglaise; la seconde était autrefois renommée pour sa beauté. Auprès d'elles se trouvait Lady Davy, veuve de Sir Humphry Davy, chimiste distingué qui a inventé la lampe des mineurs. La comtesse d'Egloffstein est une royaliste décidée.

Quelques jours après, la comtesse Caësaroff, femme d'un général russe, faisait représenter deux vaudevilles français : *le Savant* et *Vatel*, joués avec gaieté et esprit par des acteurs de tous les pays. C'étaient Raymond de Nicolay, habillé en laquais de cardinal, MM. de Falloux, Barrande, Sartoris, de Miramon, madame d'Egloffstein, mademoiselle de Retz et mademoiselle Klopmann, jeune Russe charmante. Toute la société était réunie dans les salons de la comtesse Caësaroff.

Lord Beverley me donna un dîner et une soirée; M. Frisell, écrivain anglais et ami de M. de Chateaubriand, me donna un concert où ses compatriotes, le connaissant mieux que nous, s'abstinrent de paraître.

J'allais dîner chez le fameux banquier Torlonia. Sa mère, âgée de quatre-vingts ans, et habillée comme une jeune fille de quinze, faisait les honneurs. Des perles magnifiques cachaient en partie les nombreux plis de sa peau. Après le dîner, qui se passait au palais Torlonia sur la place de Venise, il y eut un charmant spectacle et une jolie soirée qui ne ressemblait nullement aux cohues des fêtes ordinaires de ce riche banquier.

La duchesse de Fleury nous donna aussi une soirée. Il y avait une foule énorme dans de petits salons. Nous eûmes de la musique où Fernand de La Ferronnays et Mlle de Perceval firent entendre leurs belles voix, des tableaux vivants fort jolis, et entre autres : Saint Michel (le jeune Caroly) terrassant le diable (le chevalier Barberi), Sainte Cécile, où tous les saints se mirent à rire; Sainte Thérèse (madame de la Prunarède), etc... La soirée finit par le vaudeville : *Passé minuit*. L'officier de gendarmerie qui était en bas, entendant crier : « A la garde », voulut forcer la porte du salon avec sa troupe, et on eut beaucoup de peine à lui faire comprendre que ce n'était qu'une comédie.

Un autre jour, je dînai chez lord Shrewsbury, dans le palais occupé pendant la Restauration par l'ambassade de France. Après le dîner, il y eut une soirée grave où on me présenta beaucoup de monde, et où je pus voir de loin le duc de Cadore qui bégaie en réalité comme en politique, et le prince de Musignano, fils aîné de Lucien Bonaparte, homme savant, et, dans ce temps-là, fort tranquille. La princesse Borghèse, la charmante fille de Lady Shrewsbury, m'y fut présentée; peu de temps après, une courte maladie la ravit à sa famille et aux pauvres dont elle était adorée.

La duchesse de Gontaut réunit une fois chez elle tous les Français, beaucoup de Romains, et surtout une foule d'Anglais qu'elle protégeait comme d'anciennes connaissances.

Le jour de Noël, nous assistâmes à une soirée musicale chez le prince Massimo, homme respectable mais fort triste, dans son palais sombre et ancien qui ressemble à un vrai musée, car les nombreux salons sont remplis de statues, de bas-reliefs, de tableaux. On nous montra le portrait de la princesse Massimo, née princesse de Saxe, et celui de la princesse d'Arsoli, née princesse de Carignan. Cette dernière était très agréable et son mari la regrettait alors amèrement; il s'est remarié depuis. La société romaine était réunie au complet, mais tous avaient un air guindé et triste. Les murailles du palais des descendants prétendus de Fabius Maximus rendaient tout ce monde sérieux. La musique était pourtant fort belle.

Le 27 décembre, la société philarmonique donnait une soirée musicale dans le palais Lancelotti. J'y assistai. La salle fort grande était garnie de gradins sur lesquels étaient rangés les chanteurs; l'orchestre était au bas. Madame Orsini, le comte Ricci et le Russe Kudinoff chantèrent parfaitement les premières parties de l'opéra des *Briganti* de Mercadante.

Après avoir parlé en peu de mots des fêtes que l'on m'a données pendant mon séjour dans la Ville Eternelle, je parlerai maintenant des artistes que j'y ai visités. Et d'abord, je citerai Tenerani, un des plus habiles sculpteurs des temps modernes. Tenerani, élève de Canova, a toute la grâce de son maître. Nous vîmes dans son atelier une superbe Descente de Croix, un bas-relief représentant Eudore et Cymodocée, donné par madame Récamier à M. de Chateaubriand, une statue

colossale du comte Orloff, des figures mythologiques, deux charmantes Psychés, etc... J'allai souvent chez Tenerani pour y faire faire mon buste. Cet artiste est fort doux, fort modeste, et a des manières charmantes.

Thorwaldsen était absent; il était à Copenhague, sa patrie. Galli, son premier élève, nous conduisit dans son atelier et nous montra les modèles d'un Christ colossal avec tous les apôtres qui ont été placés dans une des églises de Copenhague, la statue de Pie VII, les saisons, groupes fort remarquables, le triomphe d'Alexandre, bas-relief immense qui orne une des salles de la villa Sommariva sur le lac de Côme, le tombeau d'Appiani, un Conradin, un cheval colossal pour le monument de Poniatowsky, le modèle du lion de Lucerne, élevé en mémoire des Suisses fidèles tués aux Tuileries le 10 août, les monuments de Schiller, de Gœthe, de lord Byron, Homère chantant l'Iliade aux Grecs assemblés, etc... Nous entrâmes dans la maison de Thorwaldsen où se trouve une belle collection de tableaux modernes offerts au grand sculpteur par des artistes. Ils sont en général charmants; nous y admirâmes des Léopold Robert et un Horace Vernet. Ce dernier représente Thorwaldsen modelant le buste de Vernet.

Nous parcourûmes successivement les ateliers de l'Anglais Gibson où nous remarquâmes une délicieuse Psyché, celui de Bienaimé qui a créé un type particulier, de Finelli, de Rinaldo Rinaldi qui travaille dans l'atelier de Canova, de Wolf.

La sculpture est encore florissante à Rome, tandis que la peinture est en général en décadence. Cependant Camuccini semble donner un démenti à ce que je viens d'énoncer. Rappelant l'art aux principes des Anciens, il l'a exercé comme ceux-ci l'avaient conçu et comme l'ont pratiqué les artistes du XVIe siècle. Camuccin, âgé de soixante-deux ans, et d'un aspect vénérable, nous conduisit avec un très grand empressement dans ses vastes ateliers. Au fond de plusieurs salles, nous vîmes un tableau de la Conversion de Saint Paul qu'il exécute pour la basilique que l'on reconstruit, puis une Descente de Croix, toile bien supérieure à la première, une Présentation de l'enfant Jésus au Temple. Le groupe des lévites et du vieillard Siméon est superbe; c'est d'une inspiration poétique et religieuse. Joas, couronné par le grand prêtre; à ce sujet,

Camuccini, qui est aussi légitimiste que religieux, me parla de la similitude de ma position avec celle de Joas dans des termes touchants. Il nous montra ensuite la mort de Virginie, l'assassinat de César. Brutus — détourne ses regards en frappant, — Cornélie, mère des Gracques, montrant avec orgueil ses enfants à la Dame de Capoue qui lui étale ses bijoux. C'est une charmante composition. Puis Régulus s'arrachant à sa famille désolée, et, entre autres portraits, celui du duc de Blacas qui l'avait beaucoup fait travailler pendant son ambassade. Ce grand peintre, qui est fort modeste, est surtout remarquable par la pureté du dessin. M. Valentini, banquier et consul de Prusse, voulut me prouver son attachement à notre cause en me donnant un petit tableau de Camuccini représentant Romulus et Remus portés par un berger. C'est une fort jolie composition.

Je visitai ensuite l'atelier d'Overbeck, un des premiers peintres allemands du siècle actuel. Cet artiste pâle, maigre, défait, mystérieux, portant de longs cheveux recouverts d'un petit bonnet fait sur le modèle de ceux des peintres du moyen âge, nous montra un tableau auquel il travaille depuis huit ans; personne avant nous n'avait eu le même privilège. A droite, le pouvoir temporel est personnifié par Charlemagne; à gauche, le pouvoir spirituel par les papes en prière. Les artistes de tous les temps et de toutes les nations y sont réunis, Raphaël, Albert Dürer, etc., etc... D'un côté, on voit les musiciens qui entourent le roi David, et au sommet, la Sainte Trinité et le ciel. Son idée est de prouver que tous les arts doivent remonter à Dieu. C'est une très belle composition, mais je ne sais pourquoi, Overbeck, ainsi que tous les peintres allemands de l'école moderne de Dusseldorf, s'applique à retracer, avec les beautés des artistes de ce pays qui ont paru dans le moyen âge, la raideur et la sécheresse des lignes qui donnent à leurs personnages l'air de découpures.

Nous entrâmes successivement dans les ateliers de Maës où nous admirâmes de belles toiles de jeunes filles et de superbes effets de lumière, de Catalle où nous vîmes de nombreuses études, de Bassi, paysagiste, de Severn, peintre de genre, et enfin de Podesti, peintre d'histoire très distingué. Nous y remarquâmes la Cour de Ferrare, tableau charmant et qui

aura sûrement un grand succès, et une multitude d'esquisses que je pus voir à loisir pendant qu'il faisait mon portrait.

J'allai visiter aussi quelques jeunes peintres français et, entre autres, MM. Flacheron et d'Uston. Le chevalier Barberi, qui nous avait conduits partout avec une grande politesse, nous montra son atelier de mosaïques; il travaillait à une table pour le grand duc héritier de Russie. C'est un ouvrage de patience. Nous admirâmes chez lui les choses les plus délicates et les plus jolies, entre autres une table en marbre noir avec un lierre et quelques fleurs en mosaïques qui sont du meilleur goût. Un autre artiste, qui s'use également la vue par un travail très fin, c'est Girometti, graveur de pierres précieuses et faiseur de camées. Il a un talent distingué qui a été remarqué par le duc de Blacas qui s'en est beaucoup servi pour sa collection. Il nous montra des camées faits par lui que je trouve bien supérieurs aux anciens.

J'ai oublié de parler d'une coutume touchante que les habitants des montagnes ont de venir pendant l'hiver jouer de la cornemuse devant les madones. On les nomme pifferari, et on en rencontre partout dans Rome pendant le mois de décembre.

COMTE DE CHAMBORD

Nous devons à l'extrême obligeance de S. E. M. François Charles-Roux, ambassadeur de France près le Saint-Siège, la communication d'une importante correspondance diplomatique tirée des archives de l'Ambassade. Elle permet d'apprécier la vivacité de l'émotion ressentie par le gouvernement du roi Louis-Philippe à l'annonce de l'arrivée du comte de Chambord à Rome. Nous nous proposons de publier ultérieurement cette correspondance, mais on aura ici une idée suffisante de l'inquiétude et de l'irritation qui avaient envahi l'esprit du comte de Latour-Maubourg, notre ambassadeur à Rome, par les lignes suivantes, extraites d'une lettre qu'il adressa le 18 novembre 1832 au maréchal Soult, ministre des Affaires Étrangères. Dans cette lettre, l'ambassadeur retrace un entretien qu'il eut avec le cardinal secrétaire d'État, entretien au cours duquel il exprima le désir de voir le comte de Chambord éloigné de Rome. Le cardinal répondit qu'il n'en voyait pas le moyen :

A ces paroles fort positives, j'ai répliqué non moins explicitement que je ne pouvais croire qu'une telle détermination fût

irrévocable, mais que, dans le cas de l'affirmation, je prévoyais des conséquences on ne peut plus sérieuses, et, la discussion s'échauffant, j'ai ajouté que, s'il en était ainsi, il ne serait pas impossible que le Saint-Père eût à choisir entre la présence à Rome du duc de Bordeaux ou de l'Ambassade de France.

Dans le même dossier des archives de notre ambassade à Rome, on trouve des lettres de Stendhal, alors consul à Civita-Vecchia, ayant trait également à cette affaire. Nous pensons que les stendhaliens nous seront reconnaissants de les publier ici. Elles se réfèrent au départ du duc de Bordeaux, et à son itinéraire de retour sur lequel le gouvernement du roi souhaitait d'être informé avec précision.

Beyle (Stendhal), consul à Civita-Vecchia,
au comte de Latour-Maubourg.

Civita-Vecchia, le 26 novembre 1839.

Monsieur le Comte,

Votre Excellence trouvera peut-être mes prévisions excessives, mais quels seraient ses ordres dans le cas où Mgr le duc de Bordeaux viendrait s'embarquer ici sur un bateau à vapeur français ou sur un bateau étranger?

L'ambassadeur répond le 28 novembre : « Si le duc de Bordeaux s'embarque pour Naples, prévenir Casimir Périer; s'il s'embarque pour Gênes ou Livourne, faire embarquer sur le même bateau une personne de confiance pour suivre ses mouvements, prévenir nos consuls à Livourne et Gênes, ainsi que nos autorités dans nos départements maritimes; avant tout, éclairer les autorités pontificales de Civita-Vecchia sur les inconvénients de l'embarquement du Duc. »

Beyle mande le lendemain 29 novembre :

Monsieur le Comte,

J'ai reçu la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire hier.

Si le cas peu probable arrivait, je ne pourrais guère embarquer que M. Albert (Cato). C'est un jeune homme qui travaille au Consulat depuis six ou sept ans. Il est triste, concentré, taciturne; en 1833, il donna un coup d'épée à une jeune fille et je le sauvai des galères. Il est honnête.

Sa mission serait de voir débarquer; il donnerait avis du débarquement à M. Périer à Naples, à M. de Blansiez à Gênes,

à M. de Fornour à Livourne, et mettrait à la poste une lettre pour l'Ambassadeur de France à Rome.

Les deux capitaines des bateaux français sont honnêtes et ont du cœur, mais, il y a quatre ou cinq ans, j'ai vu l'effet que Sa Sainteté produisit sur le capitaine du bateau à vapeur français qu'elle honora de sa présence pour une promenade de quinze ou vingt milles. La présence d'un prince peut séduire des marins, et je trouverais plus sûr d'embarquer une personne de confiance, même dans le cas très peu probable où l'on ferait choix d'un bâtiment français.

Si Votre Excellence pouvait disposer d'un homme expérimenté et hardi, il remplirait mieux cette mission que M. Albert. Le départ de celui-ci serait fort naturel. Son père est courtier de céréales et fait beaucoup d'affaires. Il enverrait son fils remplir une mission à Gênes ou à Naples. Il conviendrait de donner à un agent partant d'ici 180 ou 200 francs.

S'il n'y a pas d'ordre contraire, je ferai embarquer M. Albert, le cas échéant.

UN DÉJEUNER EN SEPTEMBRE

Thérèse Dallas s'arrêta un instant, regarda son visage reflété par la glace étroite, encastrée entre deux devantures, soupira, traversa rapidement la chaussée. Ce matin de septembre, la chaleur était de plein été; sous le soleil ardent, le fard fondait doucement sur la peau fatiguée. Sur les joues, d'un pur dessin encore, mais empâtées, mais boursouflées par la quarantaine proche, la poudre et le rouge formaient une surface lisse et crémeuse, comme celle d'une belle porcelaine fine, mais autour des yeux, de la bouche, aux coins profondément creusés, les premières craquelures apparaissaient.

« Quarante ans demain... » songea Thérèse.

Elle marcha plus vite. Il y avait peu de passants, septembre était dans son commencement. Les arbres portaient déjà des feuilles roses d'automne, mais le soleil était vif, l'air accablant. Les marchandes de quatre saisons poussaient leurs charrettes le long des trottoirs, et les fleurs altérées pendaient hors des vases étroits de tôle verte qui les contenaient. Cependant l'automne se reconnaissait à une abondance de raisins muscats et aux poires, déjà lourdes et belles, au flanc jaune fardé de rose.

Thérèse franchit le seuil du petit bar anglais, où les Dallas allaient depuis de longues années. Une jeune fille rousse déchargeait, d'une camionnette arrêtée devant la porte, de longs pains d'or.

Elle sourit, demanda :

— M. Dallas n'est pas avec vous?

— Il est parti ce matin, May, — dit Thérèse.

Elle entra. La petite salle sombre était imprégnée, comme à l'ordinaire, d'un parfum délicieux, à peine perceptible, de fin et vieil alcool. Une buée bleuâtre couvrait les miroirs, comme la poudre légère sur la peau sombre des prunes. C'était un petit bar anglais, où ne venaient guère que des étrangers, des Américains du Nord et des Anglais, hommes et femmes d'âge mûr, pour la plupart, qui buvaient et mangeaient silencieusement, et se retrouvant là régulièrement deux fois par jour, n'échangeaient que de brefs saluts muets, de loin. On y servait des œufs frits, au bacon, des rôtis saignants, accommodés à l'anglaise sur un plat de tendres lentilles, des harengs fumés, dorés.

Autrefois, ceci était l'endroit secret où Thérèse et François Dallas se retrouvaient au temps de leurs fiançailles, vingt ans auparavant. Mais Thérèse détournait sa pensée de ces jours enfuis... Les souvenirs trop doux s'aigrissent avec les années, forment dans l'âme une sorte de dépôt douceâtre, comme la lie que les vins sucrés déposent au fond des verres.

Maintenant, ils se rencontraient là une ou deux fois par semaine, à six heures : le bureau de François était dans la rue voisine. Thérèse se félicita d'y être venue, ce matin, d'avoir échappé au déjeuner solitaire dans l'appartement d'été, couvert de housses, et plein de l'odeur du fly-tox. Elle se sentait lasse, ces dernières semaines, sans raison. La fraîcheur, la solitude du lieu la détendaient. Elle regarda avec amitié les images anglaises de chevaux, de chasseurs qui couvraient les murs clairs.

Le store orange était baissé à moitié; il laissait passer tout un faisceau de rayons, qui semblaient s'échapper du sol, du pavé brûlant, et qui se reflétaient dans un grand miroir, pendu au-dessus du bar, étincelant dans l'ombre comme un bouclier d'argent.

La jeune fille rousse s'approcha de Thérèse.

— Vous ne déjeunez pas tout de suite, madame?

— A midi.

— Voulez-vous boire quelque chose en attendant?

— Un jus d'oranges, — dit Thérèse.

Doris, la mère de May, — le bar était géré par des femmes, — vint la servir.

— Madame Dallas, — dit-elle en souriant, — un de nos plus anciens clients que l'on n'avait pas revu depuis longtemps, est revenu hier. Un de vos anciens amis, — ajouta-t-elle après un moment de réflexion, — quel dommage que M. Dallas ne soit pas là!

— Qui cela?

— M. Cazeneuve.

— Raymond Cazeneuve, — murmura Thérèse avec surprise, avec une mélancolie soudaine, trouble et profonde — Ah, mon Dieu, comme c'est vieux!

Elle demeura seule. Elle entoura de ses mains chaudes le verre glacé. Raymond... Un instant, elle revit son visage, et, aussitôt, elle baissa la tête, commença à ranger machinalement les paquets qu'elle avait posés à côté d'elle, sur la banquette, avec un bouquet de soucis, au cœur noir. Elle se rappela tout à coup ce lacet de soie qui ne semblait pas suffisamment large; elle défit le papier, tira une extrémité du lacet, le contempla sans le voir, songea encore, avec effort, aux serviettes à thé, jolies, mais si chères... au savon de Marseille, qui n'avait pas été livré, la veille... « Les emplettes, les domestiques, l'argent... la vie est ennuyeuse. Mon Dieu, c'est extraordinaire, à quel point une vie « bien remplie » peut être ennuyeuse... Pourquoi? Oh, — répondit-elle mentalement à elle-même, — les embêtements, les maladies, les soucis, l'argent, par-dessus tout, l'argent... et toutes ces choses... Mais avant, pourtant? Avant?... »

Et, tout à coup, elle regarda le petit bar, comme si elle cherchait dans l'ombre l'image de Thérèse Dallas, à vingt ans, et de François, jeune... En ce temps-là... Elle se souvint brusquement, elle retrouva au fond d'elle-même ces souvenirs oubliés... En ce temps-là une vieille diseuse de bonne aventure, en robe de satin noir, en chapeau à plumes, venait là... elle portait, dans un réticule, brodé de jais, un jeu de cartes noircies, de tarots, comme jamais, depuis, Thérèse n'avait pu en avoir de pareil... En ce temps-là, un vieux nègre, mort depuis, ou parti, disparu, depuis des années, venait jouer, le soir. Il était assis, dans ce coin, à droite... Il avait une figure plutôt brunâtre que noire, comme du café délayé dans de l'eau, des cheveux un peu longs, argentés, et une petite mous-

tache blanche. Il tirait d'un banjo, — était-ce un banjo? était-ce une guitare? — des sons plaintifs et étranges, comme un bourdonnement de guêpe. Elle le revoyait encore. Il inclinait la tête de côté en sifflotant, et battait la mesure de son pied chaussé de craquants souliers vernis.

Il n'était pas tranquille, comme à présent, le petit bar anglais. C'étaient les années vingt... les années d'après-guerre... Un souvenir tumultueux, ardent et mélancolique demeurait au fond de l'âme. Bizarre... elle revoyait tout, jusqu'aux marronniers en fleurs dans l'avenue voisine, quand elle rentrait au petit jour, entre François et... C'était étrange... tout, sauf le visage de François, jeune... Comme un masque, sur les traits de François à vingt ans se superposait dans sa mémoire la figure de François vieillissant, du délicieux François qu'elle aimait de tout son cœur, mais... Elle soupira. « Ma mort plutôt qu'un souci, une tristesse, un ennui pour lui, songea-t-elle avec ferveur, ma mort... » Mais... son lumbago, ses maux d'estomac, ses courtes siestes après le déjeuner... moins que cela, un tic, un tiraillement de la lèvre supérieure, sa voix fausse qui chantait, tous les matins, dans le bain, le même air... François, autrefois, avec son jeune visage ardent levé vers elle... Ah! bah, c'était ainsi... Toutes les femmes, tous les mariages sont pareils. Elle avait beau fermer les yeux, serrer les paupières, chercher, retrouver enfin, ce visage de François jeune, il n'éveillait plus en elle qu'un sentiment de reconnaissance et de mélancolie. L'amour... Elle songea, de nouveau : « C'est ainsi, il n'y a rien à faire. »

Elle regarda les petites bulles d'argent qui se formaient à la surface de son verre, but distraitement. En ce temps-là, il n'y avait pas seulement François dans sa vie... Cela aussi, comme c'était... bizarre... Aimer éperdument un homme, mais ne pas songer à plaire à lui seul... S'habiller, se farder pour plaire à deux hommes, sourire, incliner la tête, faire briller ses dents, ses yeux, pour plaire à deux hommes... François, d'abord, Raymond Cazeneuve, ensuite... Ah, celui-là, elle n'avait pas besoin de chercher longtemps dans sa mémoire pour voir surgir des profondeurs du passé son sec visage béarnais, aux tempes creuses, aux yeux moqueurs et sombres. Le meilleur ami de François, en ce temps-là, il n'avait jamais

dit un mot, naturellement, fait un geste... Elle secoua la tête, avec un petit sourire mélancolique et railleur, vite réprimé. « Il vous va bien ce chapeau, Thérèse, ce soir... Vous êtes particulièrement charmante, ce soir... » Paroles d'amour... Et elle-même? Cela avait duré deux ans, pendant lesquels, comme on dit, « il n'y avait rien eu », et puis il était parti... Rien... Lorsqu'elle voulait saisir, épars au fond du passé, les gestes, les mots, les sourires, il ne demeurait rien que des paroles insignifiantes, qui pouvaient être celles d'une galanterie machinale, de cette coquetterie masculine, plus perverse et profonde mille fois que celle des femmes... Rien... « Et moi, est-il possible que je l'aie aimé?... Aimé... Cela ne peut pas se comparer au sentiment que j'ai éprouvé, que j'éprouve encore envers François... » Mais on n'a pas vécu jusqu'à quarante ans sans savoir qu'il est bien des sortes d'amour. « Aimer... je ne sais pas... J'ai pensé à lui, j'ai été obsédée par lui... Des nuits entières, je rêvais de lui, qu'il m'aimait, qu'il me tenait dans ses bras... C'est drôle... » Elle tressaillit et regarda nerveusement le seuil, avec un sentiment de honte et d'angoisse. Comme autrefois... Autrefois, quand elle attendait François ici même... « Notre amour, songea-t-elle. Il n'avait pas été si tranquille, au commencement, si stable... La vie n'est pas facile. » Elle attendait ainsi, et, chaque fois que la porte s'ouvrait, que ses yeux myopes croyaient reconnaître dans la silhouette de l'inconnu qui entrait, les vêtements, le visage de François, son cœur battait à coups précipités (« comme on est bête, mon Dieu! ») et, quand enfin, il apparaissait, cette paix profonde qui emplissait son cœur...

— Le passé, — murmura-t-elle.

Elle soupira. Plus tard, elle avait attendu ainsi Raymond Cazeneuve. Lorsque le mariage, la possession de l'homme qu'elle aimait, avaient tari cette angoisse, cette fièvre, elle avait attendu également, assise aux côtés de son mari, le visage, le pas de Raymond... « J'ai toujours eu soif d'inquiétude, c'est drôle... »

Elle leva la tête. Il venait d'entrer. Elle le reconnut aussitôt, passé le premier petit choc de surprise, de déception. Vieilli, engraissé... Mais, presqu'aussitôt, la figure légèrement bouffie de l'homme de quarante-cinq ans, qui se tenait devant elle,

les cheveux gris, rares aux tempes, la fine bouche fatiguée, laissèrent apparaître d'autres traits...

Elle lui tendit la main, il ne semblait pas surpris de la voir, ni ému, mais une sorte de vague mélancolie adoucissait son regard.

— Doris m'avait prévenu que vous veniez encore ici. Je suis heureux de vous revoir.

— Moi aussi, — dit-elle, et le son de sa voix altérée l'étonna.

— François?

— Bien... oui, il va bien, — murmura-t-elle, et ses lèvres froides formaient les mots avec effort; — il est absent justement pour quarante-huit heures. Quel dommage!

— Oui, — dit-il, — et moi, je repars demain.

— Quel dommage, — répéta-t-elle machinalement. — Vous habitez toujours l'Amérique du Sud?

Il s'était assis à côté d'elle, avec un bref : « Vous permettez? » et il la regardait avec une attention soutenue.

— Vous ne vous êtes pas marié là-bas?

— Non.

Il ferma à demi les yeux; ce mouvement las lui était familier; il semblait regarder au fond de son propre cœur. Il avait des yeux larges, d'un brun doré, presque jaune. Dans sa figure engraissée, ils gardaient une étrange beauté, qui contrastait avec ses longues tempes creuses, son nez à la maigre ossature, et le bas boursouflé du visage.

— Non, — répéta-t-il lentement, et, élevant le regard, il le fixa sur la glace inclinée au-dessus du bar. — C'est une sensation étrange de revenir ici après tant d'années. Et rien n'a changé... Cette petite May est l'image de Doris jeune. Mais le nègre ne vient plus, m'a-t-on dit, c'est dommage...

— Vous n'êtes pas revenu à Paris depuis vingt ans?

— Si, parfois... Deux semaines, dix jours de passage...

— Et jamais vous n'êtes venu nous voir?

Il ne s'excusa pas; il demeura silencieux; il tourna lentement entre ses mains le verre vide de Thérèse.

— Vous attendez quelqu'un? — demanda-t-il.

— Mais non, je pensais déjeuner ici.

— Ici?

Il fit la moue. Des hommes entraient, s'installaient sur les hauts tabourets du bar.

Raymond demanda brusquement :

— Voulez-vous venir déjeuner avec moi?

— Mais oui, — dit-elle lentement, — c'est très gentil... je serais très contente...

— Où cela?

Elle sourit :

— Mais où vous voudrez, mon ami.

— Allons, alors.

Il ramassa un à un les paquets posés sur la banquette. Quand elle se fut levée, il l'enveloppa tout entière d'un profond regard. Puis, sans rien dire, il se leva à son tour, la suivit. Elle marchait rapidement. Dehors, dès le seuil, la chaleur de midi s'abattait sur les épaules.

— Odieux, n'est-ce pas? — fit-il.

Sa voiture était arrêtée au bord du trottoir.

— Voulez-vous aller à Ville-d'Avray? Il y a toujours un peu de fraîcheur qui monte du lac.

— Allons.

Il prit le volant. Ils partirent.

Elle détourna ses yeux de la nuque épaisse qu'elle apercevait entre le col et le chapeau. Il avait... oui... épaissi... Les années semblaient fixer les hommes et les femmes à la terre, les remplir d'une sorte de substance lourde, les gonfler, les gorger de chair et de sang... les appesantir, les rattacher par mille liens à cette terre où ils allaient rentrer...

Elle baissa la vitre, et un vent vif la cingla au visage. Elle regarda machinalement la campagne pauvre des environs de Paris, aux prés rongés, jaunis par le soleil, aux maisons jadis roses, noircies de fumée. Ils traversèrent Saint-Cloud, et, seulement, à la bifurcation de deux routes, quand ils eurent dépassé le viaduc et qu'elle vit s'étendre devant elle la profonde allée verte qui va de Saint-Cloud à Ville-d'Avray, elle sentit se dissiper son engourdissement étrange.

— Une fois, — dit Cazeneuve, sans détourner la tête, — une fois, nous sommes venus avec vous et votre mari, ici, une nuit.

Thérèse fronça légèrement les sourcils avec un soupir étouffé. Oui... Une nuit, avec François, une femme, morte depuis, qui

s'appelait, comment donc?... Solange Saint-Clair... et Raymond...

Solange Saint-Clair... Le souvenir de son joli corps fragile, couché depuis tant d'années dans la terre, transformé en herbes, en longues racines sinueuses, dissous, disparu, faisait paraître plus long encore le temps écoulé.

Elle se rappelait ce soupir, ce « ah » de satisfaction qu'ils avaient poussé, comme à la première gorgée d'eau fraîche, quand on est altéré par la chaleur de l'été, — lorsqu'ils étaient entrés sous cette voûte sombre d'arbres, la même où la voiture s'engageait en ce moment. Mais aujourd'hui, la poussière volait, les autos passaient à chaque instant, tout était différent. Alors... Le souvenir fut tout à coup si brûlant et si vif qu'elle fit un mouvement involontaire, comme si, réellement, elle eût effleuré de la main une flamme. Il était tard, alors... Ils étaient allés boire une bouteille de champagne à Ville-d'Avray, c'était presque le matin. La voiture était découverte. Ils allaient extrêmement lentement, buvant avec délice l'air frais de l'aube. Sa robe blanche... Elle dut faire un effort léger pour s'en souvenir, mais, tout à coup, dans sa mémoire l'image d'elle-même, de la femme de ce temps-là, surgit. Elle avait été belle, en ce temps-là... ou, du moins, jeune, radieuse, triomphante, sentant s'élever sur son passage l'admiration amoureuse des hommes. François l'avait tenue serrée contre lui, l'avait pressée contre lui tout le long de la route, la caressant de sa belle main chaude et nerveuse. Et l'autre?... Elle se souvenait de cette excitation passionnée, de cette objurgation silencieuse, tournée vers lui : « Regarde-moi. Regarde-moi. Aime-moi ». Cette volonté d'être aimée éveillait le désir, l'amour. Maintenant? Peut-être, maintenant, encore?...

« J'ai quarante ans », songea-t-elle.

Cette nuit-là, vingt ans auparavant, Raymond l'avait regardée, et il n'y avait rien eu d'autre. Il n'avait pas parlé, ni ri, il était demeuré silencieux et un peu sombre. Elle se souvenait de son visage tourné vers elle, de cette interrogation étrange, inquiète de ses yeux. « Peut-être, simplement, étions-nous un peu ivres l'un et l'autre?... Il ne songeait pas à moi, sans doute, il ne songeait à rien... Peut-être... Mais, peut-être m'a-t-il aimée, désirée? Qui sait? »

A Ville-d'Avray, ils étaient restés seuls, un instant. Des lampions brillaient parmi les arbres. François et Solange s'étaient avancés jusqu'au bord de l'eau. Elle se rappelait le rire de Solange.

« Ah, par ici, on enfonce... »

Il faisait plus frais, presque froid. Elle était lasse. Elle avait allongé son bras nu sur la table; il avait doucement pris et soulevé sa main. Doucement, il l'avait soulevée, et puis il l'avait laissé retomber avec un bref soupir, il avait longuement effleuré ses bagues.

Et de ce contact insignifiant, qui n'était même pas une banale caresse, il était monté une si trouble chaleur, que maintenant encore, après tant d'années écoulées, elle en ressentait la brûlure profonde. Et lui? A quoi pensait-il maintenant?

D'un geste de sa main levée, il montrait les maisons blanches : « Ville-d'Avray... »

Ils s'arrêtèrent comme autrefois, devant une porte étroite de bois peint. Une allée conduisait à une terrasse couverte de chaume, une sorte de longue galerie, où les cabinets particuliers formaient de petites loges distinctes, toutes ouvertes sur le lac.

— Par ici, madame, — dit le maître d'hôtel.

Elle entra. Les cloisons étaient couvertes de paille tressée et ornées de grandes glaces, toutes rayées à la pointe des diamants. C'était une vieille maison démodée, qui datait du temps où l'on allait de Paris à Ville-d'Avray en victoria, en calèche, et ces noms de femmes, mortes, sans doute, ou vieilles, finies, ces *Coralie*, ces *Marguerite*, ces *Alphonsine* gardaient un charme étrange. Les dates... Elle s'approcha, lut : *1886, 1889*, soupira, passa doucement la main sur la surface étincelante.

— Voulez-vous voir la carte? — dit Raymond Cazeneuve.

Le maître d'hôtel, légèrement penché en avant, regardait Raymond et Thérèse avec une attention pénétrante, semblant chercher sur leurs visages les traits distinctifs qui lui révéleraient leurs goûts, leurs préférences, ainsi que leur âges, leurs situations sociales, semblant combiner tout cela de façon à en tirer des indications pour les plats qu'il faudrait leur offrir.

— Des écrevisses, monsieur? Je vous recommanderais un buisson d'écrevisses pour commencer.

— En cette saison? Croyez-vous? — dit Raymond. Il

regardait alternativement la carte et le visage du maître d'hôtel. — Qu'en pensez-vous, chère amie?

Elle se détourna lentement; elle ôtait son chapeau devant la glace, et les noms, les dates, rayés à la surface, éclairés par le soleil, étincelaient entre elle et cette image de femme fatiguée, vieillissante.

Instinctivement, elle baissa les paupières, se tourna légèrement, donnant à son visage l'inclinaison qui, autrefois, lui seyait le plus.

Elle dit machinalement, jouant avec le ruban de feutre, noué au bord de son chapeau.

— Pourquoi pas?

— Elles sont excellentes, — dit le maître d'hôtel. — Ensuite brioches à la Bohémienne, monsieur?

— Qu'est-ce que c'est?

— C'est, — dit le maître d'hôtel, en dessinant doucement dans l'air, de ses deux mains délicatement courbées en forme d'amphore ou de coupe, — ce sont des brioches évidées, remplies de mousse de foie gras, de truffes, de champignons, finement hachés, une spécialité de la maison.

— Cela paraît bon, — dit Thérèse qu'il interrogeait du regard. Elle se sentait vaguement engourdie; elle s'était assise; elle avait renversé la tête sur le dossier de son fauteuil de paille; un vent vif lui soufflait au visage; les miroirs reflétaient les branches remuées des saules et les profonds et rapides remous de l'eau.

— Et ensuite? Poularde aux fines pointes d'asperge, ou coq au chambertin?

— Coq au chambertin, — n'est-ce pas, Thérèse? Et après, naturellement, des fraises de la maison, leur triomphe, des fraises à la fine champagne et à la crème fraîche.

— Écrevisses en buisson, brioches Bohémienne, coq au chambertin et fraises, — répéta à mi-voix le maître d'hôtel.

— Et envoyez-moi le sommelier.

Ils restèrent seuls. Un instant, leurs yeux se rencontrèrent. Un bizarre petit soupir entr'ouvrit les lèvres de Raymond. Il voulut parler, hésita et détourna la tête.

— Que de temps passé, — dit-il enfin. — Vous êtes revenue ici, depuis?

— Non, jamais.

— Charmant endroit, — dit-il plus légèrement, — démodé, mais charmant.

Le sommelier entra, présenta la carte. Raymond l'étudia attentivement. Quand il se taisait, une fine ride bizarre crispait son front entre les sourcils.

— Ma chère amie, ils ont un champagne absolument incomparable, un Giesler, 1904. Voulez-vous déjeuner au champagne? Ceci, — dit-il en soulignant d'un trait d'ongle le nom sur la carte.

De nouveau, ils demeurèrent seuls.

Il dit :

— Je regretterai toute ma vie d'avoir manqué François.

— Mais vous reviendrez? Lui aussi, il regrettera énormément, je suis sûre.

— Je ne reviendrai que dans trois ans maintenant.

Ils demeurèrent silencieux, cherchant vaguement un sujet de conversation, n'en trouvant pas. « Vingt ans... » songeaient-ils tous les deux avec un bizarre frisson, comme si maintenant seulement, ils mesuraient les années écoulées.

Il dit lentement :

— Vous n'avez pas changé, Thérèse.

— Mon pauvre ami, — murmura-t-elle, avec un petit rire. Elle n'acheva pas. Inconsciemment elle renversa la tête vers l'ombre, là où le soleil ne risquait pas d'atteindre, entre ses cheveux encore bruns, sombres et dorés, la multitude des fils d'argent aux tempes.

Les écrevisses apparurent, dressées en buisson écarlate sur le plat d'argent, et le vieux Giesler précieux fut versé.

Dès la première bouchée, elle dit en riant :

— Mon Dieu, comme j'avais faim, je ne me rendais pas compte...

— Elles sont petites, mais excellentes, — dit Raymond avec satisfaction. Elles craquaient sous ses dents, et, pour la première fois, Thérèse remarqua ses dents courtes et blanches, qui semblaient aimer mordre et broyer. Ses lèvres... Elles n'avaient pas changé... un peu sèches et comme altérées toujours, et d'une forme fine et belle. Brusquement, un frisson douloureux et voluptueux la saisit.

« Comme c'est bête, Seigneur, comme c'est bête », songea-t-elle péniblement.

La brusque, la brève flambée de désir retomba. Il avait surpris son regard levé vers lui, et, un moment, elle crut voir passer sur ses lèvres un petit tremblement, vite réprimé de désir... Un moment... Ou était-ce le champagne glacé, le champagne qui montait en ondes de feu à son cœur, à ses tempes? « Je voudrais savoir seulement s'il m'a aimée? Je voudrais le savoir... Après vingt ans, ça n'a plus d'importance, c'est vrai... A quoi bon le savoir? Et pourtant, que de nuits j'ai pensé à lui, j'ai rêvé de lui... » Elle songea avec un sourd mouvement de remords à ces rêves infidèles. « Il a vieilli, changé... M'a-t-il aimée? Cela serait si simple de lui demander... Tout cela est loin, fini, oublié. »

— Encore du champagne? Il est bon, n'est-ce pas?

— Oui, — murmura-t-elle en avançant son verre. Elle but avec rapidité.

« Mais parle, parle donc, songea-t-elle tout à coup, férocement. Je t'aime!... »

Elle tenait le verre entre ses deux mains tremblantes et buvait, les yeux à demi clos. Son visage s'était empourpré violemment, et elle voyait tout près d'elle les yeux de Raymond, tristes et attentifs. A quoi songeait-il? Une obscure vengeance? un petit plaisir raffiné de vengeance contre la femme que l'on a désirée (un soir, peut-être, un seul soir?...) et qui était trop jeune, trop heureuse, trop comblée pour s'en apercevoir?

— Ces écrevisses brûlent les lèvres, — remarqua-t-il.

Il passa l'extrémité de ses doigts fins sur ses lèvres et elle crut sentir sur les siennes ce goût brûlant de poivre et d'alcool.

— C'est un endroit aimable, mais le climat y est odieux...

Elle comprit qu'il parlait de l'Amérique, qu'elle avait, sans doute, parlé de même, répondu.

— A certaines heures du crépuscule, en hiver, les rues sont parcourues de courants d'air glacés. Mais j'aime le printemps et l'été. L'été, on dort énormément. C'est un grand bonheur. Il n'y a que deux bonheurs dans la vie, la nourriture et le sommeil.

Elle rit sans gaieté.

— Vraiment?

— Et vous?

— Moi?

— Oui. Que faites-vous? Je vous raconte ma vie...

— Vos voyages, tout au plus.

Elle souleva délicatement le couvercle doré de sa brioche.

— Moi... Eh bien, je mange, je dors, et encore, je vais essayer des robes chez ma couturière, j'achète des nappes et des essuie-verres en janvier, aux expositions de blanc, je quitte Paris trois semaines par an, en été, je lis, je vais au cinéma... Et voilà. C'est tout.

Il leva les sourcils en souriant :

— Le bonheur ressemble à des vacances au bord de la mer par un été pluvieux, où, seule, la dernière journée a été belle, et cela suffit pour qu'on les regrette.

— Le bonheur, — répéta-t-elle à mi-voix.

Elle se tut. Elle regarda à travers la large baie ouverte, le beau lac serti de saules. Elle acheva en souriant : « Un long dimanche... »

Il voulut parler, mais, aussitôt, une expression railleuse et mélancolique passa sur ses traits. Il haussa imperceptiblement les épaules, dit en prenant entre la cuiller et la fourchette une brioche fondante, dorée, dont la croûte légèrement fendue laissait échapper une mousse parfumée :

— Encore une, elles sont délicieuses...

— Vous aimez manger, je vois?

— Beaucoup. Là-bas, la nourriture est infecte, mais j'ai gardé une vieille Béarnaise, une excellente cuisinière. J'aime manger, et par-dessus tout, boire, — ajouta-t-il en riant légèrement, en soulevant la bouteille, au flanc alourdi par la glace.

— Encore?

Elle but avidement; ses tempes battaient; elle ressentait un étrange, un animal bien-être.

« L'amour? songea-t-elle. Elle eut un mouvement las des épaules, il est bien temps... »

Le maître d'hôtel entra, suivi du garçon, qui portait le coq au chambertin, aux truffes, aux fines lamelles de champignons dorés; la sauce avait une couleur de rouille, d'or, de feu.

Raymond huma en souriant l'arome.

— Divin...

Mais la nourriture et le vin le faisaient paraître plus pâle. Elle le regarda de plus près, et songea que ses joues blêmissantes et légèrement bouffies, ses paupières épaisses et le cerne violacé autour des yeux lui composaient un masque de cardiaque. Mais, dans cette figure lourde et pâle, aux yeux à demi clos, les fines lèvres altérées demeuraient pareilles, cruelles et amoureuses.

Il était près de trois heures. Le soleil éclairait l'eau d'une manière différente. D'un rivage à un autre, un bloc étincelant de lumière et d'or semblait traverser le lac de part en part.

Thérèse murmura :

— Quelle belle journée...

Elle repoussa son assiette. Elle se détourna un peu, mit sa main sur la balustrade de bois tiède. Dans la petite loge voisine, où l'on avait entendu jusque-là, le bourdonnement monotone de deux voix, un silence singulier était tombé, que coupèrent brusquement un soupir et un cri léger de femme, comme un de ces gémissements involontaires qui montent du fond d'un rêve.

Elle regarda machinalement les étincelles s'allumer au flanc de son verre. Lui ne buvait pas; il tenait également son verre entre ses deux mains. Enfin, il l'éleva lentement jusqu'à ses lèvres, but avec un petit soupir.

— Cela vaut mieux que l'amour...

Elle leva la tête, étonnée par sa voix étrange, dure et profonde. Un instant, ils se regardèrent dans les yeux, méchamment, mesurant leurs forces. Une sorte de feu, de regret, de colère, passa sur leurs traits, mais il détourna le visage, demanda aimablement :

— Salade?

Elle secoua la tête, sans répondre. Il demanda, avec la même indifférence courtoise :

— François a changé?

— Oui, — dit-elle brièvement, — lui aussi...

Il rit légèrement, et, de nouveau, sur ses lèvres, passa une expression bizarre, méchante, comme s'il pensait : « C'est ainsi, ma chère... fini, tout cela... »

« Stupide idiote, songea-t-elle brusquement, jamais il ne m'a aimée! »

De nouveau, à la dérobée, elle le regarda, elle éprouva une sorte de haine envers lui, d'irritation, le désir de lui répondre d'une manière cinglante et désagréable, et, en même temps, un sentiment d'amour, amer et doux, lui gonflait le cœur.

La porte s'ouvrit après un coup léger, discret. Le maître d'hôtel entra, poussant devant lui, sur une table roulante, les fraises dans une énorme coupe de cristal, emplie jusqu'aux bords de crème fraîche, où coulaient les ruisselets d'or d'une vieille fine champagne ardente et parfumée.

— Un déjeuner royal, — dit Thérèse.

Il haussa doucement les épaules, murmura d'une voix mesurée :

— Je suis content d'avoir pu vous décider à venir. Je suis content de vous avoir revue...

— Mais moi aussi, mon cher.

Elle s'efforça de sourire, étendit la main vers lui, comme autrefois, prit le verre de champagne, le porta lentement à ses lèvres. Elle vit son regard tomber sur cette main, qui était de forme délicate et parfaite. « Se souvient-il? » Et son sauvage battement de cœur l'étonna, la remplit de colère. « Quelle sottise!... Et de quoi devait-il se souvenir, grand Dieu? Rien!... Pas même une caresse... Il avait effleuré les bagues, et non la chair... »

Mais aussitôt, elle revit son visage incliné, les deux lampes allumées sur la table, leurs cornets de papier rose, et la chaleur, le parfum, le vent léger de la nuit de mai...

Elle se détourna, car des larmes lui montaient aux paupières. Elle regarda fixement le lac. Quatre heures, et, déjà, la journée de septembre n'avait plus l'éclat du véritable été. Déjà, dans un ciel plus pâle, les oiseaux passaient avec des cris étonnés; ils volaient rapidement, se croisaient, comme dans les figures d'un ballet, puis les uns s'élevaient encore davantage, et les autres retombaient, comme une pierre, vers le lac. Un poisson d'argent étincela, ou était-ce un remous, un reflet de l'eau? De petites nuées grisâtres s'étendirent à l'horizon, voilant le soleil.

« Ma jeunesse, songea désespérément Thérèse, ma brève,

ma stupide, mon unique jeunesse!... Et à quoi bon savoir maintenant s'il m'a aimée? A quoi bon? Même s'il me disait maintenant : « Oui, vous avez deviné, je vous ai aimée... » Malgré elle, avec un battement de cœur, elle inclina la tête, comme pour écouter, prononcés à son oreille, les mots : aimer, amour... qu'elle n'entendrait plus... « Malgré tout, cela ne serait que le passé. Ce que je voudrais avoir encore, ce n'est pas cela, c'est le printemps, la nuit de mai, le visage amoureux de François, et les mains chaudes et tremblantes de... l'autre. » Et maintenant, il était assis en face d'elle, lourd, fatigué, ironique; il mangeait ses fraises. « Il a bien raison. Boire, manger, dormir, il ne reste pas autre chose. »

Elle prit la cuiller, avala avec effort une fraise, elles avaient macéré longuement dans l'alcool et la crème; elles étaient énormes, parfumées, fondantes.

— Elles sont excellentes, ma foi...

— N'est-ce pas?

Elle but de nouveau, et peu à peu, le nœud qui lui serrait la gorge se relâcha insensiblement; de nouveau, elle se sentit envahie par un obscur, un animal bien-être, mêlé d'une résignation mélancolique.

Il répéta :

— Oui, ma chère amie, rien ne vaut un plat fin, une bonne bouteille, le verre de vieil et fin alcool que l'on chauffe au creux de sa main, le parfum d'un cigare...

Elle l'interrompit :

— Vous pouvez fumer, vous savez.

— Et vous?

Elle prit une cigarette dans l'étui entr'ouvert, renversa la tête en arrière, regarda longuement flotter et se dérouler dans l'air la fumée bleue, qui montait vers la glace, et à travers laquelle apparaissaient :

Cora, 1885.., Lola, 1890, Ville-d'Avray, au mois de mai.

Le maître d'hôtel apporta le café, alluma avec précaution la petite flamme du réchaud, transparente, rongée par le grand jour et d'une couleur ravissante, d'un bleu vif et profond, traversé d'éclairs d'or. Il alluma le cigare de Raymond, mit devant lui deux verres ballons, les rinça délica-

tement avec du vieil Armagnac, fluide et doré, dont le parfum emplit la petite loge.

— Vous devriez, — conseilla Raymond, — jeter quelque chose sur vos épaules. Vous êtes légèrement vêtue, et il fait froid tout à coup.

Il faisait froid. Les nuages avaient voilé le soleil; un rayon toucha la cime des arbres roux; un petit arbuste, sur le lac, parut absolument rouge, d'un rouge sombre, vineux, sanglant. Des hommes longeaient la rive, leurs cannes à pêche sur l'épaule. Quelqu'un, une voix de femme, appela :

— Jea-a-anne!...

Un silence, et la même voix lointaine :

— Jea-a-anne... Mets ton manteau!... Le vent fraîchit!...

Raymond s'était levé; il jeta en riant son pardessus sur le dos de Thérèse.

— Je vous assure, on sent l'automne. C'est idiot, il est à peine cinq heures.

— Déjà! — dit-elle : — oh, comme il est tard...

— Voulez-vous rentrer?

Elle hésita imperceptiblement, regarda le ciel pâlissant, songea que la femme de chambre devait l'attendre pour achever le rangement des placards.

— Oui, s'il vous plaît, Raymond, je voudrais rentrer.

Il se détourna, appuya le doigt sur la sonnette, dit à mi-voix au maître d'hôtel, qui entrait :

— L'addition.

Thérèse prit machinalement son sac, en tira le plat petit nécessaire d'or, qui contenait sa boîte de rouge, de poudre, les fards, la glace. Elle prit la petite glace, soupira, souffla légèrement sur la surface ternie, se regarda. Elle vit un visage pâli où le rouge, sur les pommettes, sous la poudre effacée formait une tache violente, le pli inquiet de la bouche, les joues boursouflées, les yeux las, les rides... Pour d'autres, elle était encore jeune. Pour d'autres, son visage pouvait encore être attirant, paraître fin, pur... Elle seule, — et lui, sans doute, — voyaient les ravages.

Raymond revint vers elle.

— Vous ne prendrez pas froid? C'est extraordinaire, comme le temps a changé... il faudra lever les glaces...

Il lui tendit son chapeau, elle le remit lentement, s'attachant à maîtriser le petit tremblement nerveux de ses mains. La glace était pleine d'ombre maintenant; le soleil avait tourné; les noms, les dates disparaissaient.

— Vous reviendrez ici, — dit Raymond, — avec François...

— Mais oui, — fit-elle.

Ils sortirent. L'auto partit.

Le jour était clair, encore, mais, malgré tout, dans le soleil voilé, dans l'ombre des arbres jetés sur les prés, dans le pâle reflet bleuâtre de la route, on sentait le crépuscule et l'automne.

A Saint-Cloud, leur voiture dut s'arrêter, prendre la file derrière les autres. Des enfants offraient des fleurs. Raymond prit dans une corbeille tendue un bouquet de roses à courte tige, aux frais pétales mouillés.

— Thérèse...

Il n'ajouta rien.

Ils repartirent. Bientôt, ils eurent traversé la banlieue et atteint Paris. Il demanda son adresse. Bientôt, elle eut reconnu la rue voisine de la sienne, le cadran rouge de la pharmacie, le cinéma, la petite avenue tranquille où elle habitait.

— Merci.

Il lui prit la main, la baisa, un étrange baiser, plus long, peut-être qu'il n'eût fallu, et les lèvres appuyées sur ses doigts tremblaient légèrement. Elle retira lentement sa main, le regarda, vit près d'elle ce visage alourdi, ironique et indifférent, et les fines lèvres altérées.

— Adieu, — murmura-t-elle.

Il tressaillit, fronça les sourcils avec une moue irritée et douloureuse.

— Au revoir, tout au plus, — dit-il enfin légèrement, — nous nous reverrons peut-être encore un jour...

Il ouvrit la porte devant elle. Elle passa. La porte se referma derrière son dos avec un bruit sourd. Elle entendit le grondement de l'auto qui se remettait en marche, et le bruit s'éloigna et se perdit dans la rue vide.

IRÈNE NEMIROVSKY

CROQUIS D'ARGENTINE

I

DIALOGUES D'ARGENTINE

Dans le grill-room d'un vaste hôtel, à Buenos-Aires, je me trouvais invité par un ami, en compagnie d'Argentins que je ne connaissais pas encore. Rien, dans le luxe cosmopolite de l'endroit, qui annonçât la capitale de la Plata plutôt que Londres, Berlin ou San-Francisco : rien non plus à la table où je me trouvais, sauf l'exquise grâce des convives, l'irréprochable connaissance du dernier livre français et, parfois, irruption soudaine, quelque détail de technique agricole. En face de moi, une sorte de clubman. Complet de coupe anglaise, art suprême dans les gestes qui font le va-et-vient de l'assiette aux lèvres, conversation subtile, opérant par allusion à l'allusion.

— Gardez-vous bien, — me dit-il brusquement, comme pour me faire sentir, après d'adroites passes, la force de son fer, — gardez-vous bien de vous croire, dans ce lieu-ci, à Buenos-Aires.

— Oh, je vous certifie que je n'ai pas là-dessus le moindre doute! Laissez-moi vous dire qu'un ami m'avait obligeamment préparé un logis dans le plus fastueux palais de votre capitale, en plein Palermo : j'ai choisi un modeste hôtel, mais situé dans le centre, à cinquante pas de la Plaza de Mayo.

— Certainement... Certainement... Ce n'est pas cela que je veux dire. Oh, c'est si difficile à expliquer!

Il semblait découragé par avance, et persuadé qu'il ne

pourrait se faire entendre. Je tâchai de l'aider en prenant l'air le plus docile, le plus candide du monde.

— Voyez-vous, — fit-il, — la Plaza de Mayo, non plus, n'est pas Buenos-Aires. Il y a bien là certains souvenirs... Mais tant d'herbe a poussé depuis dans les pelouses! Et ce Palermo où nous sommes n'est pas non plus Buenos-Aires. Et Buenos-Aires n'est pas l'Argentine, oh non!

— Croyez bien que je ne l'ignore pas. J'ai circulé au nord jusqu'à Tucuman : après-demain, je pars en Patagonie.

— Voyage inutile! inutile! Ni le *monte*, notre forêt du Nord, ni la pampa elle-même, ni la Patagonie — que, d'ailleurs, je ne me suis jamais soucié de connaître — ne sont en réalité l'Argentine.

J'attendais avec sang-froid d'apprendre que l'Argentine n'est pas l'Argentine. Point de vue sans doute valable dans l'absolu.

— Parlez, je vous prie! Comme si je pouvais comprendre...

— Eh bien, je reconnais que vous êtes fort aimable de vous donner ici tant de mal, de ne pas vous borner à l'escale de huit jours, avec promenades de Rivadavia à Belgrano. Mais, que vous passiez ici quelques semaines ou quelques années, que voulez-vous que cela fasse! L'Ar-gen-tine? Croyez-vous que ces étrangers, ces *gringos* qui ont vécu quinze ou vingt ans y comprennent rien? Que notre pays cède ses secrets au fils de quelque Polonais naturalisé? Non! L'intimité avec notre nation doit remonter bien au-delà du père et du grand-père.

— Ma foi, — ripostai-je, — le père de Gœthe n'était qu'un simple conseiller de petite ville et je ne sache pas que le bisaïeul de Pasteur ait fait la moindre étude de biologie. Pourtant, les données de l'art et de la vie ne le cèdent pas en complexité à celles que proposent les peuples. Il faut certes reconnaître à un Argentin de vieille souche le privilège de certaines émotions devant telle pièce de musée ou tel horizon. Cependant, je pense que l'essentiel de n'importe quel problème local est libellé en valeurs négociables pour n'importe quel esprit. Partout, un contact direct avec les choses, l'attention, le respect, — et n'oublions pas l'esprit critique — peuvent...

L'homme n'écoutait plus. Dogmatiquement :

— Pour comprendre quoi que ce soit à l'Argentine, il faut être né dans une famille qui soit du pays tout au moins depuis le début du XVIIIe siècle. Et même — sans doute, exactement — faut-il que ces ancêtres-là aient vécu dans une de nos vieilles provinces de l'ouest. Par exemple, Cordoba.

J'appris, un quart d'heure plus tard, de mon voisin de gauche, que l'élégant personnage qui me faisait face, appartenait à une famille établie en Argentine à la fin du XVIIe siècle — exactement, sans doute, à Cordoba.

***

— Vous trouverez chez nous l'élite la plus fine, la plus intelligente, la mieux avertie. Elle sait : sans pouvoir créer. Singulier contraste entre la conversation, qui est de haute qualité, et les œuvres.

C'était un Argentin à moitié européanisé, qui, au lendemain de mon arrivée, me parlait de la sorte.

— Cette élite, — poursuivit-il, — c'est l'aristocratie terrienne des propriétaires d'*estancias*. La plupart de ces familles ont reçu la fortune en pur don, des événements ou des hommes : faveurs politiques, spéculations heureuses, ouverture d'une ligne de chemin de fer centuplant la valeur du terrain. Parfois, au début de ces opulences, quelque économe et actif émigrant, ou un audacieux qui risque à la fois son travail et l'argent des autres. Oligarchie dépossédée de son pouvoir politique, en théorie plus qu'en fait, par le suffrage universel; surtout, trop habituée aux douceurs de la vie, au loisir. Aujourd'hui, devant elle, se dresse une force barbare, ignorante : les fils des étrangers, des *gringos*. Invasion de noms italiens, de noms en *ski*, dans l'industrie, le commerce, et même, maintenant, dans les professions libérales et les universités. Vous n'avez qu'à voir les annuaires. Or, à quelles occupations se destinent les fils des anciens maîtres? Tous, font du droit. Aucun ne songe à s'emparer d'un des postes vraiment dirigeants de l'économie argentine. Que seront-ils un jour? Les avocats d'une nouvelle classe dirigeante.

Je revis l'homme, le dernier jour, sur le navire.

— Eh bien, vous souvenez-vous de ma première conversation? Qu'en pensez-vous maintenant?

— Je sais aujourd'hui ce que sont, et la politesse la plus accomplie, et les hypothèques les plus rongeuses...

— Oh! resterait encore, pour cette ancienne oligarchie, si menacée, un remède : cette faillite partielle de l'État, qu'il est de mode de nommer aujourd'hui « inflation ». Comme il serait tentant de libérer les terres vis-à-vis des banques locales, et de ne plus payer l'intérêt des dettes à l'éternel prêteur étranger, qui, d'ailleurs, accourra de nouveau dès le premier rayon de soleil!

Là-dessus, il rit de bon cœur. Je tentai de formuler :

— Lutte entre le peso et l'hectare! Mais l'inconnue présidentielle...

La cloche du départ me coupa la parole.

***

— Que fait donc, devant le train, sur ce quai, toute cette foule? Est-ce un départ de société musicale? Ou une émeute? Il y a pourtant là trop de femmes pour cette seconde hypothèse.

— En effet! Tantes, sœurs, cousines... Ce sont les familles qui viennent accompagner à la gare la jeune fille ou le potache. Nos foyers sont si prolifiques! N'oubliez pas ce dicton, qui effraierait les mères européennes : « *Pas moins de douze. Pas plus de vingt* ». Et l'on voudrait, chez nous, implanter le divorce? Certes, en Europe, la société argentine semble quelquefois vaine et bruyante. Elle se rattrape là-bas de ses contraintes d'ici. La femme argentine? Épouse fidèle, mère incomparable : bien entendu, mère à l'américaine, qui ne fait pas régner sur ses enfants l'idolâtre tyrannie des Françaises.

***

Aujourd'hui, comme au temps des guerres napoléoniennes, la carence de l'Europe pour la seconde fois, américanise l'Argentine. Jadis, l'indépendance politique. Aujourd'hui, l'indépendance morale.

— Toutes frontières à présent fermées, l'Argentin ne peut plus voyager outre-Atlantique. Le résultat sera peut-être de faire connaître l'Argentine, de Salta jusqu'aux lacs patagons, à ces habitués de Paris, Londres et Madrid.

La pensée suivra...

***

— Un des grands malheurs des États-Unis, — disais-je à un Argentin, — est d'avoir détruit leur race indienne. L'Anglo-Saxon a ainsi brisé chez lui les liens profonds, qui, établis par la race primitive, attachaient l'homme au sol. Les Américains ont tué leurs vrais ancêtres... La morale et l'art nord-américains eussent dû se greffer sur ce tronc-là.

— Ici, vis-à-vis de l'Indien, nos épopées, — me répondit-il, — ne marquent pas simplement de la curiosité. Autrement profondes que le cycle de Fenimore Cooper, elles continuent les traits anciens inscrits dans les terres et dans les hommes.

— Le gaucho a marqué ineffaçablement votre art et votre civilisation. A travers lui, par l'intercession de ce rude cavalier des pampas, qui, si souvent, était un sang-mêlé, l'Argentine aura sa part dans cette renaissance indienne, qui se dessine d'un bout à l'autre du continent. L'Indien n'est-il pas capable d'apporter à la civilisation universelle une phrase secrète? Ce n'est pas sa faute si elle a été interrompue, au premier mot, par la brutalité d'un Pizarre ou d'un Cortez. Il y a, vers l'Oural, l'*Eurasie* : n'oublions pas le mot significatif d'*Eurindia* pour votre continent! L'un des destins de votre pays sera peut-être de pénétrer, par ses provinces du Nord, dans l'âme d'une race jadis méprisée : tout en gardant à une telle explication un caractère occidental. Couper, en Argentine, toute attache avec l'esprit indien, serait méconnaître une des grandeurs de votre génie.

***

— Vous comparez, dans ce parallèle entre Argentine et États-Unis, le gaucho et le cow-boy. Tous deux gardiens de bétail, tous deux cavaliers à lasso. Même immensité de leurs

plaines. Même date à peu près d'apparition et de disparition... Pourtant, permettez à un voyageur de vous le dire : c'est là une erreur! Ce qui, en Amérique du Nord, correspond au gaucho, par la puissance formatrice, c'est le puritain.

***

— Ne pas songer à votre origine espagnole? Quelle lacune! Ne pas en reconnaître la valeur? Quelle injustice!

Je parlais ainsi à un vieux *porteño* (c'est ainsi que l'on nomme les habitants de Buenos Aires, « citoyens du port ».) Il écoutait : dans sa face fine, un sourire poivré de gris par la courte moustache.

— L'Espagne! Oui, nous en avons reçu plus encore que l'essentiel. Plus que le sang! Plus que le langage! Plus que cette rigide tradition, à peine déformée par la réfraction de l'Atlantique. Ce qui est plus puissant que cela? C'est le parfum... C'est l'intonation... C'est le rêve... Il faudrait que je vous conte la vie de Buenos-Aires il y a un demi-siècle à peine. Maisons de jadis, simples rez-de-chaussée, que meublait surtout le parfum du benjoin, brûlé dans des cassolettes pour déloger l'odeur de moisi. Dans les chambres, en guise de lits, des *catres*, vous savez, ces pieds en X sur lesquels étaient tirées des sangles. Quelques grands fauteuils, au salon. La vie coulait, lente et légère, à la sévillane, dans les trois patios : le premier paré de fleurs, les autres avec leurs palmiers, leurs figuiers, parfois un cep de vigne ou quelques poules. En hiver, pour tout chauffage, un brasero. Vie simple, presque cloîtrée pour la femme, rythmée par l'heure du maté ou celle de la guitare. Un coup d'œil par la fenêtre, ou, à la messe, une œillade en étaient toutes les débauches, sinon tous les plaisirs. Ainsi, non seulement c'était l'Espagne chrétienne, mais, visible en un tel dépouillement, ce qu'elle a d'oriental. Pas d'Espagne véritable sans teinte arabe! Or cette nuance-là est plus marquée chez nous qu'en Espagne même, grâce au sang indien.

— Vous dirai-je, — répondis-je, — que j'ai toujours trouvé un caractère espagnol à certaine trouvaille architecturale qui m'a frappé en Argentine...

— Eh, grands dieux! de l'architecture en Argentine! — fit, non sans une surprise amusée, mon interlocuteur, fort bon patriote, mais esprit objectif.

— Oui. Dans cette basse maison même, que vous évoquiez tout à l'heure. Regardez aujourd'hui, surélevant la façade plate, ce hautain bandeau, qui souvent porte des créneaux ou une balustrade. Je n'y vois pas seulement une façon décente de masquer l'horrible et commode tôle ondulée. Ce prolongement en hauteur attend-il un nouvel étage? Peut-être. Mais, indice de confiance, il est avant tout signe d'orgueil. Que d'autres plaisantent ce fronton vide, je l'admire! Au surplus, il rappelle une mode charmante venue d'Ibérie : ces peignes démesurés que les femmes argentines portaient il y a un siècle.

— Vous parlez généreusement, — dit-il, — et sans doute est-ce, vis-à-vis d'un pays qui n'est qu'à ses débuts, la façon de parler juste. Il faut que l'esprit du voyageur épouse non seulement la forme, mais le geste des objets. En Chine, que l'idée se carre avec les formes horizontales! Ici, il doit s'élancer en avant... Mais, puisque vous apercevez telles de nos vertus, dites-moi, je vous en prie, dites, où vous voyez nos manques, nos défauts?

— Quel geste dangereux me demandez-vous là! Comme il faut être sûr d'un ami pour s'y risquer! Le ciel me préserve de trouver, devant un Argentin, quelque défaut à son pays, sans avoir d'abord fait main basse sur ceux de l'Europe! Il me faut encore, préalablement, déclarer une conviction profonde. L'homme, à mon sens, est le même partout, mais chaque pays appelle au jour de façon plus fréquente, plus aisée, tel ou tel trait secrètement universel. Les intelligences superficielles, les âmes sans trempe, abusent de ces facilités-là, qu'elles tournent en sottise. La facilité, en France, me semble prendre forme de légèreté; en Allemagne, de pédantisme; en Espagne, de morgue. Eh bien, je pense que certains esprits vulgaires, en Argentine, ont une superbe propension à la solennité.

Mon ami *porteño* rit de bon cœur :

— Croyez-moi tout à fait de votre sentiment! C'est pourquoi j'estime que votre littérature française rend à nos lettres et à nos idées grand service en les aérant, en les allégeant. Tandis que, malgré ses qualités, l'apport allemand

tend chez nous à roidir dans leur forme certains esprits — nos ilotes, il en est chez tous les peuples! — que, d'aimable façon, vous voulez bien trouver, seulement, « solennels ».

***

— Remarquez, dans notre littérature argentine, la prééminence de l'essai sur le roman. Ici, nous n'aimons vraiment que les idées. Nous sommes assez jeunes dans l'ordre intellectuel pour n'apprécier que l'abstrait.

— Voulez-vous me permettre d'interprèter autrement votre amour de l'abstraction? Je n'y vois nulle naïveté, mais la traduction spirituelle de vos paysages. Votre sol, à force d'être immense et plat, ne devient-il pas invisible? Dans la plaine illimitée, observez comme les mécaniques, les hangars, les usines se dessinent avec énergie. Comme chaque objet prend figure d'idée!

Lorsque, vers le déclin du jour, le paquebot quitta Buenos-Aires, je me rappelle que nous fûmes, un temps, accompagnés par la troupe des buildings. Elle semblait, sous un ciel aux nuages tragiques, la suprême ambassade d'une cité nord-américaine, enivrée d'action. Mais les édifices argentins n'ont pas une hauteur suffisante pour soutenir longtemps l'analogie : c'est la largeur qui est la vraie dimension buenairienne. A deux ou trois kilomètres des quais, que restait-il, dans l'horizon plat? Un ou deux frigorifiques, des élévateurs à grain, quelques cheminées d'usines. Bref, non pas un tableau, ni même un croquis, mais un alignement de détails. Une liste. Une simple liste, nette et abstraite.

***

— Tandis que Rio-de-Janeiro montre, englobant l'œuvre bâtie, la nature, sous ses trois formes majeures — océan, montagne, forêt — Buenos-Aires n'apparaît que comme un nombre d'hommes, approximativement additionné déjà par le numérotage de vos blocs de maisons, des *cuadras*. Système introduit des États-Unis? N'importe! Il est beau que chez vous les numéros des maisons, de cuadra en cuadra, sautent de cent en cent.

— Eh oui! Volonté et mathématique... Il y a cela, au fond de nos villes comme de notre musique. Mais vous commenciez, je crois, un parallèle entre Brésil et Argentine?

— Dieu m'en garde! Vos deux pays ont le tort de s'ignorer l'un l'autre, et de se mésestimer parce qu'ils s'ignorent. Conflit de caractères, où l'étranger doit rester discret. Rien qu'un mot, si vous voulez. Le trait commun des deux vastes pays sud-américains, c'est, ce me semble, que tous deux dissolvent l'homme dans l'immensité. Mais leur profonde différence, c'est qu'au Brésil, l'âme est ainsi répandue dans un espace merveilleusement plein. Elle y subit la présence de formes magnifiques qui la colorent de tous côtés. En Argentine, au contraire, qu'est-ce que la pampa? Le vide. D'où, après la décompression des caractères, après le déboulonnage de l'ordre occidental, très vite, l'obligation pour individu (s'il ne veut pas s'évaporer tout à fait) de se délimiter, de se remodeler lui-même, énergiquement. L'adjectif *destacado*, qui est votre terme de supériorité, — employé, n'est-ce pas? sans cesse en Argentine, — résume à merveille ces deux gestes de votre esprit. D'abord, ce « détachement », cette mise à l'écart de l'homme vis-à-vis du monde; puis l'accentuation délibérée de ses contours spirituels.

II

RACINE INDIENNE

Argentine, rameau d'abord abaissé sur la plaine par l'arbre du Haut-Pérou. Il faut plus de deux siècles pour que la marcotte de Buenos-Aires soit détachée du tronc originel. Pourtant, encore aujourd'hui, dans ce nord-ouest argentin contigu à la Bolivie, persiste une racine indienne.

Sur une largeur de sept ou huit cents kilomètres, et davantage en hauteur, une population d'un million et demi d'hommes reste imprégnée de sang indigène. Certes, peu de tribus ont été épargnées : à peine quelques dizaines de milliers de têtes. Mais, des Andes au Chaco, partout, que d'éléments, européanisés de langue, de costume et d'habitudes, décèlent une origine métisse! Yeux bridés, narines larges, pommettes

saillantes, teint de cuivre, et, surtout, cheveux noirs, durs et droits, me reportaient à chaque instant, dans l'Argentine tropicale, aux « réserves » des Montagnes Rocheuses, à l'Asie.

— On peut compter, — indiquent de scrupuleux observateurs, — dans tel district de montagne ou de campagne, trois quarts et même plus de métis. Souvent, sang indien presque pur. Moins dans les villes, moins encore dans les classes possédantes, mais — dans le Nord-Ouest, bien entendu — point de cité ni de clan social qui en soit tout à fait exempt.

***

Le fait se vérifie de village en village, autour de Tucuman. Même en ville, il est évident.

Visitez, à Tucuman, un marché. Les légumes de l'Europe. Des revendeurs italiens ou syriens, avec les grimaces et les gestes de leurs pays. Mais, aux marchandises et aux gens, que de marques d'un autre esprit que l'occidental! Ces intestins secs, bandes minces et transparentes, ce maïs pilé avec du piment, et offert dans des feuilles, et tant de têtes d'animaux qui jonchent le sol, posent ici une touche presque sauvage. D'ailleurs, ce morne pullulement qui s'attarde sous les bâches, transporte l'imagination plus loin même que le soukh... Certes, les costumes sont à l'européenne, sauf quelques jupes de couleur, mais que de teints de bronze! Regardez, dans ce coin, ces Indiens, qui, au-dessus d'un tas de cendre, crachent et prennent des postures magiques... On ne sait quoi d'âpre, de trop vrai et pourtant réticent, se lit dans les faces, les couleurs et les odeurs même...

La plus belle sortie de Tucuman est sans doute cette avenue plantée de hauts *casuarinas*, qui filtrent l'air et la lumière de façon plus fine encore et plus mélancolique que les pins. On longe un parc et une luxueuse piscine. Mais, après ces empreintes de la vie moderne, les foulées du temps jadis : nous ne tardons pas à croiser cette célèbre route du Haut-Pérou qui, si longtemps, fut le seul lien de ces plaines avec l'Europe. On dirait un mauvais chemin vicinal. Celui-ci franchit pampas, déserts et Andes...

Premier dépaysement violent : cette allée de *palos borrachos*, les « arbres ivres », renflés à mi-hauteur comme des

flacons. Leurs panses obèses et mamelues, hérissées d'épines, étirent vers le ciel des bras maigres.

Des lieues de champs de cannes, et nous voici attaquant peu à peu les pentes de la Sierra. Encore un pèlerinage dans la grande forêt tropicale, comme au Laos, comme à Java, comme au Brésil! Encore les arbres colossaux dont les envergures portent çà et là des bouquets d'épiphytes, et les puissants *Phœbé*, et les fougères arborescentes, comme à l'âge carbonifère. Encore les lianes et l'impénétrable fourré!

Au sommet de la montagne, des croupes dénudées et des pâturages : le début de cette lande que l'on nomme le *pajonal*. Et, surtout, la vision d'un nouvel ordre humain et cosmique : les Andes.

Andes, colonne vertébrale du continent sud-américain! Mais point des vertèbres de mammifère, différenciées, aisées à penser pour l'homme, à la façon des Pyrénées et des Alpes. Vertèbres en nombre illimité, infini, d'on ne sait quel cétacé, nageant dans le vide supérieur. Sur une distance prodigieuse, vers le sud, l'est, le nord, trois lignes, l'une derrière l'autre, soulèvent des courbes mornes et démesurées.

Au fond de l'abîme, quelques taches de « forêt-humide ». Tout le reste, sec et désert.

Une cahute de tôle ondulée met en contre-bas de la cime un souvenir de civilisation argentine. Cependant, de la lointaine *puna* et des hauts plateaux, arrivent avec le vent les idées d'un autre monde, le monde indien.

Il arrive souvent que, dans la traversée des Andes, le cavalier soit obligé de fendre, au couteau, les naseaux de sa monture. On se sent de même, dans ces lieux, les sourcils ouverts, élargis par la vision prodigieuse. Où donc ai-je vu des paysages tout pareils — hauteur, immensité, nudité? — Dans ce massif du Yunnan, qui, vu d'ici, fait corps avec le Thibet. Ethniquement parlant, le Pacifique existe-t-il? Nul doute que ces monts ne soient, en secret, les contreforts lointains de la Haute-Asie.

***

Vers 1870, le soulèvement des Quichuas, parti du Pérou, déferla dans ces vallées. Ce peuple indien asservi, maltraité, massacré, cette civilisation que les blancs détruisirent pour

un peu d'or, de cuivre ou d'argent, jouèrent ici leur dernière chance, connurent leur suprême désastre.

Aujourd'hui, invincible renaissance de la race.

Je vous dirai tout bas que le grand chef Tupac-Amaru a pu être tiré à quatre chevaux : les morceaux du rebelle vivent encore. Le plus grand — la tête douloureuse et le tronc, arrachés avec le bras droit — est au Mexique. L'autre bras, au Pérou. Une jambe en Bolivie. Un bout de pied en Argentine. Un jour, Tupac-Amaru se redressera-t-il tout entier? Chut! ne parlons pas de cela entre blancs. Mais, nul doute : l'esprit du chef n'a pas subi l'écartèlement.

Cet esprit parle aujourd'hui dans toutes les nations andines. D'abord, au Pérou, où une brillante élite cesse peu à peu de masquer la majorité métisse; où le mouvement de la « terre aux Indiens », aidé par les Chinois de la côte et le communisme, a failli l'emporter, et même, naguère, a vaincu dans quelques villes comme Trujillo. Et en Bolivie, pays de race indienne presque pure, où subsistent de grands chefs inconnus des blancs, et des clans et des phratries, comme à l'époque incasique.

Abominable iniquité des blancs, traités d'abord en dieux et en génies civilisateurs! Point seulement la sauvagerie des conquérants, et les races entières détruites par le travail forcé, et la chasse aux esclaves : mais, il y a un siècle et un demi-siècle, les exterminations en Argentine; mais, il y a vingt ans encore, tant d'horreurs commises par les *seringueiros*, les traitants de caoutchouc, sur l'Amazone.

Faut-il, néanmoins, avec le XVIIIe siècle, adopter la légende du « bon sauvage »? Faut-il penser que la guerre, les massacres, l'oppression ont été apportés aux races primitives par le blanc? Interrogeons les travaux récents des ethnographes, en particulier ceux d'Alfred Métraux, qui a tant fait pour la connaissance de l'Amérique indienne.

Nous commençons à savoir quelle fut, au Mexique, avant l'arrivée des Espagnols, la succession des conquêtes. Les argiles ensevelis, les pierres des jungles, bégaient aujourd'hui des phrases incomplètes encore, dont les lacunes ont un sens terrible. Les grands empires des Aztèques ou des Incas, comme ceux de Babylone ou de Chine, furent fondés sur les asser-

vissements, les hécatombes. Mais les tribus les plus primitives, elles-mêmes, n'ont jamais été exemptes, ni du crime individuel, ni du vaste crime collectif.

On connaît en effet tout une série de redoutables migrations indiennes. La mieux étudiée est celle des Chiriguano — tribus de race guarani, vivant au Paraguay — qui, au XVIe siècle, allèrent s'établir au pied des Andes.

Ces peuplades étaient poussées, comme les conquérants blancs, par un sentiment mystique : ils cherchaient la Terre-sans-mal, où l'homme est immortel, où la femme reprend sa jeunesse, où le gibier vient s'offrir à la flèche. Et, bien plus encore, par la convoitise, comme l'étaient aussi les Espagnols. Ils avaient ouï-parler — Métraux, sur les textes d'Hernandez, l'établit irréfutablement — des guerriers aux haches de métal, aux boucliers d'or et d'argent, aux outils faits d'un métal jaune qui exhale une singulière odeur : le cuivre, dont les Incas avaient découvert la trempe, secret que nos chimistes n'ont point encore retrouvé.

Donc, vers 1520, les premières hordes des Chiriguano partent vers l'ouest. Guerriers armés n'emmenant que peu de femmes. Les voici accomplissant ce miracle : la traversée du Grand Chaco. Ils mâchaient dans le désert les racines gonflées d'eau, ou les feuilles des plantes grasses; ils se glissaient par les halliers des forêts.

Les barbares, enfin, arrivent en pays Chané, de civilisation incasique, sur le versant des Andes. Ils s'emparent des points culminants, et, sans cesse accrus de nouveaux renforts, commencent une guerre d'extermination. La terreur qu'ils répandent est telle que tout cède sans résistance. « Ils emmènent les hommes comme des troupeaux de moutons, mangeant ceux dont ils ont envie, se servant des autres comme esclaves. » Les chiffres les moins affreux indiquent soixante mille Indiens ainsi dévorés. « Quand ils veulent manger un Chané, ils lui ordonnent d'aller se laver à la rivière. L'homme revient docilement, et, sans oser résister ni fuir, se laisse abattre à coups de flèches par les enfants. » Le Chané se consommait grillé ou rôti, avec du maïs.

Il ne reste plus, aujourd'hui, que quelques milliers de ces malheureux Chané. Ils parlent le guarani comme leurs anciens

maîtres, dont les descendants les traitent encore de haut. Les Chiriguano ayant pris pour femmes celles des vaincus, une civilisation mixte s'est établie. Elle disparaît à son tour devant l'homme blanc.

Effondrement de tant de races, là-bas, dans ces montagnes bleues, vers le nord! Je me suis remémoré une visite, en Annam, à ces deux derniers villages Cham, seuls restes d'un empire de haute civilisation, dont les débris architecturaux rivalisent avec ceux d'Angkor. Peuple écrasé en Asie à la même date à peu près que les Chané en Amérique. Et, ici encore, le blanc apparaissant et imposant sa loi aux vainqueurs.

Tel est le gouffre sans fond de l'histoire.

III

LES QUATRE HIÉROGLYPHES DE L'ARGENTINE

Argentine : pays non seulement vaste, mais singulièrement divers. Ce grand obélisque, qui, dressé sur le socle américain, s'élève en pointe vers le pôle, offre, au regard du nouvel arrivant, toute une série d'hiéroglyphes spirituels qu'il ne faut pas se flatter de déchiffrer du premier abord. Cependant, à les examiner de près, je crois que ces signes si variés, symptômes originaux du génie argentin, peuvent se ramener à quelques types. A un certain nombre de « clés », comme en établissent ceux qui font métier de déchiffrer les « caractères ».

Dans la mémoire du voyageur qui, de retour en Europe, laisse décanter ses impressions et ses idées, un jour, en effet, tout s'éclaircit. Et la puissante nation de la Plata finit par se prêter, dans sa structure, son histoire et son esprit, à une simplification, qui, d'ailleurs, ne laisse pas de rester complexe.

Aujourd'hui, en Argentine, les buildings hérissés de la capitale, les cheminées de ses navires — ou, dans les provinces, les usines, les plantations d'arbres, les donjons de maïs ou de blé qui se multiplient de tous côtés —, risquent de cacher aux visiteurs le fait primordial : l'immense plaine, étendue des Andes à l'Atlantique. Infini des terres, qui, pour perdre peu à peu l'aspect et le nom même de « pampa », n'en reste pas moins

l'élément essentiel du pays. Ce fond démesuré, mais passif — du moins en apparence — l'activité et les soucis personnels ne le dérobent-ils pas volontiers aux yeux de l'Argentin lui-même, surtout quand il vit en milieu urbain? Horizon après horizon... Espace après espace... Cette lointaine affirmation s'efface derrière les faits politiques ou les cours de la Bourse. Pourtant, telle est la donnée primitive du sol, la matière que l'homme a façonnée. Matière? Mais aussi esprit. Une telle forme, en effet, est si ample, si prête à tout, que, comme la mer, à force de subir la pensée, elle semble la provoquer, l'acquérir.

Or, soulignons qu'il ne s'agit pas de placer sous l'invocation de l'illimité les seules provinces centrales. Une grande part du pays argentin, au sud et à l'est, est montagneuse. Mais, là même, on ne rencontre presque jamais de paysages modérés, composites, ni de ces reliefs brisés, faits d'un ensemble de plaines, de coteaux et de vallées. On ne les trouve que sur une bande verticale, en marge des Andes (par exemple, dans les sierras de Cordoba où les lacs de Patagonie). Si l'on avance vers le sud, c'est le steppe interminable du plateau patagon. C'est, en territoire andin, un autre infini, la puna. Et n'oublions, ni, en plein cœur de l'Argentine, le vaste estuaire et son fleuve, qui ont la dimension d'un bras de mer, ni cet Océan que le pays touche par 3 600 kilomètres de côtes.

Ainsi, ce n'est pas assez de dire que l'Argentine offre une vaste superficie — à peu près celle de toute l'Europe occidentale, — il faut indiquer que la vastitude y prend un aspect majeur. *Le signe de l'infini préside.* Quel signe? Non pas le « huit » couché des mathématiciens, ce trajet à double courbe où la pensée se croise elle-même perpétuellement, mais *la ligne droite.* Majesté de cette simple ligne, qui est l'horizon, à la fois, je le répète, de la puna andine ou du steppe patagon; de la plaine pampéenne; de l'Océan. Trois droites illimitées, plateau, plaine et mer. Géographiquement, à peu près parallèles. Triple infini, ou plutôt, un seul, partout présent.

Qui voyons-nous envahir, habiter, dompter cette immensité?

La seconde figure qui nous frappe, c'est, historiquement, celle du cavalier sur le vaste sol. Second hiéroglyphe argentin, auquel on ne saurait donner trop d'importance. Certes, la

légende du gaucho appartient déjà, presque toute, au passé. Mais ce n'est pas en vain que, trois siècles durant, les traits vitaux d'une civilisation se sont groupés, scellés, dans une domination immédiate sur la bête et sur l'espace. Maîtrise et orgueil, audace et aventure. L'Argentin, « centaure en smoking », a écrit fort joliment Ortega y Gasset? Il y a beaucoup de vérité, dans cette formule digne de Gongora : brillamment mythologique et mondaine. Ligne espagnole et contraste choisi! Mais elle n'est vraie que sur une demi-lieue carrée de Buenos-Aires, à Palermo.

La réalité est plus rude, plus humaine et vraiment plus divine : la viande sous la selle, le rein cambré, l'épaule dégagée, le cœur intrépide, l'infaillible coup d'œil. L'âge de la conquête et de l'héroïque indépendance, peut se placer de façon directe sous le symbole du *lasso*. Ce trait ondulé, qui, jaillissant de la silhouette du cavalier, inscrit sur le ciel la volonté? Signature de ce pacte entre l'instant et l'espace, entre l'acte et la distance, qui fut si longtemps le noble secret des pays de la Plata.

Le troisième « motif » contient l'homme de tout autre façon. Réellement et non plus en esprit. C'est la *cuadra* : le carré de maison des villes argentines. Expression géométrique du pullulement humain, plus vorace encore que le *block*, ce pâté de maisons du Nord-Amérique. Cuadras répétées, par milliers et dizaines de milliers, foisonnant, quelle qu'en soit la matière — plâtre, tôle ou ciment — avec la rapidité d'une levure, sur la pâte plate, étalée de la Plata aux Andes. Certes, Buenos-Aires, par la création de ses Diagonales, par la différenciation de ses quartiers, échappe en certains endroits à la cuadra, de même que tels vieux recoins de Cordoba. Mais le damier, le grillage des rues, règnent si absolument, partout ailleurs, en Argentine : depuis les puits de pétrole de Comodore Rivadavia jusqu'aux cannes à sucre de Salta!

Cuadra d'origine coloniale, tracé par les gouverneurs de jadis, et visible dès le premier croquis de Juan de Garay, en 1583, mais aujourd'hui acceptée par l'âge mécanique. (Au surplus, ces plans de villes argentines n'évoquent-ils pas une image précise : les feuillets du registre de l'immi-

gration, coupés, puis régulièrement alignés sur le sol?) Remarquons-le, pour les deux Amériques : il suffit que ce foisonnement s'accumule en hauteur pour créer l'édificio, le building. Vertical ou couché, ce signe de la cuadra : forme saisissante de la triomphante invasion occidentale!

Le quatrième caractère argentin? Nous pouvons le voir dessiner ses traits avec les innombrables tonnes de blé qui — par une suite de mécanismes que le geste humain contrôle — passent si vite et audacieusement du champ sur le rail; puis, du wagon, sur la courroie concave et dans les godets de l'élévateur; puis, des grands cylindres de métal ou de ciment, dans les cales des cargos. Avec le fleuve de lait qui, prenant source dans des milliers d'hectares, coule sans cesse, de procédé en procédé : traversant filtres, stérilisateurs, centrifugeurs, citernes, sous une suite de regards qui ne le lâchent pas. Avec la viande qui, quotidiennement, par milliers de carcasses — bœufs, moutons, porcs, — le croc au jarret, portées par le trolley aérien, défilent devant la rigoureuse série des gestes calculés. Nous verrions de même cheminer le cuir, la laine, ou le lin... Ce quatrième caractère, c'est le *travail à la chaîne*, entendu dans le sens le plus large du mot. Pour traiter tant d'immense matière incessamment récoltée, il faut la chaîne du labeur organisé, ses combinaisons obligatoires, inévitables. En Europe, au contraire, une production bien moins massive peut encore se contenter de paires de bras, agissant isolément, à loisir.

Chaîne forgée par qui? Par la science. Mécanique, chimie, physiologie, hygiène, économie politique. Il est d'ailleurs beau que le sens du mot « chaîne » soit à présent double. D'une part, un sens lourd : celui d'anneaux pesants rivés les uns aux autres, le vieux sens d'esclavage. D'autre part, un sens léger, bondissant, celui de cette danse atomique qui se noue en cercle dans certaines molécules.

***

Mais analysons ces quatre hiéroglyphes argentins.

Leur complication croissante frappe tout d'abord le regard. Le premier, ligne droite; le second, ligne ondulée; le troi-

sième, carré; le quatrième, cette suite d'engrenages qui ressemble à un schéma anatomique, véritable colonne vertébrale de l'Argentine actuelle.

Devant l'histoire, le signe de l'infini apparaît antique et immémorial. Tout à la fois indication géologique, affirmation quaternaire, et mystère primitif. — Le signe du lasso appartient à des siècles déjà plus rapprochés de nous : temps coloniaux et débuts de l'indépendance. — La cuadra, bien qu'ancienne, ne manifeste son agressive multiplication que depuis trois quarts de siècle. — La chaîne laborieuse connaît sa gloire depuis une quarantaine d'années, depuis la guerre surtout. Elle est incontestablement imprimée sur l'avenir. Ainsi, ces quatre indications embrassent, dans le temps, toute l'Argentine.

Quelle est leur signification nationale?

Le vestige de l'infini — pampa, steppe ou puna — est consubtantiel au sol. Il apparaît psychologiquement *indien* avec ce que ce mot peut tenir en réserve d'illimité, d'éternité, de sagacité, de patience, de songe.

Le lasso brandi par le cavalier est, dans son trait et sa hardiesse, quelle que soit son origine, un compromis entre l'indien et *l'espagnol*. Écriture céleste de l'Argentine, où l'on pourrait encore, de façon poétique — c'est-à-dire plus vraie qu'il ne semble d'abord — trouver quelque analogie avec l'écriture arabe.

La cuadra, cette géométrie dont la croissance est accélérée par l'immensité vide des terres, cette unité urbaine, embryonnaire et envahissante : signe, lui, spécifiquement *américain*. Forme aplatie, je le répète, du bulding : ayant même racine, le pur nombre.

Quant au signe de la chaîne? Il rassemble, à travers toute la science *universelle*, les éléments si divers de sa forme. D'une part, certes, système Taylor venu du Nord-Amérique, mais aussi, procédé Tellier pour la viande, procédé Pasteur pour le lait, notions d'élevage et de commerce dues à l'Angleterre, et tant de techniques importées d'Allemagne et de Scandinavie!.. Ainsi la chaîne, signe du monde moderne, signe de la planète de demain, apparaît pour la première fois dans toute sa netteté en Amérique, et, particulièrement, en Argentine.

Raffinerons-nous trop en cherchant, dans ces éléments, leur teneur? L'infini, c'est la matière même, brute et antérieure à la possession. — La lasso du cavalier se borne à capturer adroitement peu de chose. Il passe au-dessus, il n'est qu'un instant. — Le signe de la cuadra s'établit, habite, organise. — Mais le travail indiqué par la chaîne va autrement loin dans la conquête du monde ; il laboure, moissonne, creuse, absorbe, transforme tout l'immense produit des terres...

Le signe de l'infini, songe et murmure *mañana*, demain. Les deux suivants sont action. Le lasso dit : « Je veux », la cuadra : « Je peux ». Le signe de la chaîne est une création de l'intelligence.

***

Ces quatre indications ne sont-elles pas, malgré tout, de simples abstractions, commodes, mais arbitraires? Sans doute! Cependant, on trouverait difficilement, dans le présent ou le passé de l'Argentine, un seul fait historique, psychologique ou social qui ne doive être rangé dans l'une ou l'autre de ces catégories. Ainsi, aujourd'hui, on peut placer sous le premier signe, par toute l'immense campagne, ce peuple à l'âme profonde et silencieuse comme l'horizon; et, d'ailleurs, dans l'angle nord-ouest des terres, çà et là touché par le métissage indien. C'est de l'ancien esprit cavalier et chevaleresque évoqué par le second signe, que l'élite la plus raffinée de Buenos-Aires reçoit la forme secrète de son élégance et sa vraie dignité. Sous le signe de la cuadra, les *gringos*, — les immigrés, — les vastes fortunes toutes neuves, le luxe éclatant. Sous le signe de la chaîne, la multitude et, avec elle l'effort des techniciens et des intellectuels.

Ainsi, ces quatre signes, ces quatre idées, recouvrent à la fois tout le sol de l'Argentine, toute son histoire, et toutes les formes de la société qu'elle a créée.

En conclusion à ce bref essai de synthèse, une remarque importante.

Quand on s'efforce de ramasser en peu de traits l'essentiel d'un pays européen, quel qu'il soit, de quelque façon qu'on s'y prenne on aboutit à l'arbitraire, à l'injustifié, à l'absurde. Au contraire, en Argentine, un schéma — d'ail-

leurs, on le voit, complexe — est capable d'englober la grande majorité des faits. Pourquoi cette différence?

C'est qu'en Europe il y eut, de siècle en siècle, usure réciproque et interpénétration des circonstances. La complexité européenne défie l'analyse trop rigoureuse. Certes, en Argentine — ce pays si intelligent et fin, — l'individu n'est pas moins riche en nuances et difficile à interpréter que chez nous. Mais la société y est encore si proche du vis-à-vis de l'homme avec la nature, et de l'importation des formules scientifiques! L'ensemble des circonstances nationales montre encore tant de netteté!

La façon retorse, ingénue, audacieuse, subtile, dont chaque esprit argentin s'accommode comme il peut de ces quatre catégories différentes? Spectacle qui émeut et attache! L'Argentine est arrivée, avec des œuvres littéraires qui sont « de classe internationale » — *Martin Fierro, Don Segundo Sombra* — à maîtriser la matière première de son pays, j'entends l'illimité, et à prendre conscience de la haute valeur humaine de l'âge « gauchesque ». Mais, à ma connaissance, aucun écrivain argentin n'est encore arrivé à dompter l'ensemble redoutable des quatre hiéroglyphes et à lui donner forme. Ce sera demain l'œuvre majeure de la littérature argentine. On peut l'attendre avec confiance.

Plus encore que l'art, c'est l'esprit national lui-même qui devra longtemps lutter pour intégrer quatre aspects si différents, si espacés dans le champ du possible. A cette synthèse-là, maintes décades seront encore nécessaires. Au surplus, en cette époque future, d'autres faits essentiels auront surgi; d'autres circonstances se seront multipliées, et ces quatre clés cesseront d'ouvrir toutes les serrures.

Mais, quand l'Argentine — qui est déjà l'une des principales puissances économiques du monde actuel — aura pris place, sur un pied d'égalité, auprès des grands États créateurs de civilisation, le vaste peuple qui vivra, de Jujuy la tropicale jusqu'au froid détroit de Magellan, gardera toujours, au fond de lui-même, ces quatre empreintes primordiales. Elles seront alors devenues autant de secrets, qui aideront l'observateur à pénétrer dans l'intimité de ses forces morales.

LUC DURTAIN

DANIEL HALÉVY

Avant d'aborder M. Daniel Halévy lui-même, il faut indiquer ses hérédités, qui expliquent en partie son œuvre. Hérédités complexes au point de paraître parfois contradictoires, et d'autant plus enrichissantes. L'effort d'une vie peut consister à prendre conscience qu'on est un successeur, et à demeurer toutefois indépendant. Élargir, renouveler une tradition, c'est lui être réellement fidèle.

Fils de Ludovic Halévy, petit-fils de Léon Halévy, petit-neveu du musicien Froment Halévy, l'auteur de la *Fin des notables* a été élevé dans l'amour de ce qu'on appelait les beaux-arts et les bonnes lettres. Les pages frémissantes et nuancées de ses *Pays parisiens*[1], montrent qu'il a pris de très bonne heure le goût des idées et la curiosité des êtres. Rien de la diversité humaine ne l'étonnera plus. Dès son enfance, il a entendu parler familièrement de l'Institut et des Variétés, des bibliothèques du quartier latin et du Foyer de la danse. Quand il s'agit pour lui de choisir une carrière, et qu'il hésitait, ses parents, au rebours de tant d'autres, lui conseillèrent d'écrire. Méditer, publier, être homme de lettres enfin, il n'était pas d'autre occupation possible pour le jeune Daniel.

Mais écrire quoi? Des livrets d'opérettes, des comédies? Non. M. Halévy porta dans d'autres domaines le don d'observation qu'il avait hérité de son père. Au spirituel collaborateur de Meilhac et d'Offenbach, il doit le sens du dialogue — et

1. Bernard Grasset, 1932.

aussi, parfois, du monologue à l'ancienne mode — qui anime ses enquêtes, ses ouvrages critiques, mais il n'aurait pas eu l'idée de l'utiliser pour la scène. A aucun titre, il n'est un habitué des répétitions générales. Chez lui, dans un salon plein de livres, de portraits de famille assez graves, entre des meubles d'acajou assez austères, il est amusant de voir les conversations les plus sérieuses présidées par un buste sémillant d'Hortense Schneider.

L'influence de son père se retrouve encore dans sa vocation d'historien. Pendant la dernière partie de sa vie, l'auteur de *Madame Cardinal* avait la passion de noter ses lectures, ses rencontres, de découper des articles de journaux. Il a laissé en quantité des cahiers de réflexions et de références. Ne dirait-on pas qu'il constituait des dossiers d'archives pour que son fils, plus tard, pût y puiser?

Quant à madame Halévy, elle se rattachait à ce protestantisme libéral, aujourd'hui désuet, qui se basait moins sur la réalité d'un dogme que sur un idéalisme, et remplaçait volontiers l'adoration mystique par le scrupule moral. Cette influence maternelle a sans doute contribué à rendre M. Halévy plus réfléchi, plus intransigeant, plus dédaigneux des solutions toutes faites; elle lui a donné le goût des grands problèmes, le sentiment de la dignité de l'existence. A cet afflux huguenot se mêla une lointaine hérédité israélite qui lui inspire peut-être ses exigences de justice sociale, un certain ton, parfois, de déploration, et aussi une stimulante inquiétude qui l'empêche d'être jamais satisfait.

Ainsi donc une ascendance de grands bourgeois, mais lettrés et artistes, le sens de la tradition française relevée d'éléments qui en divergent quelque peu, le tout enraciné dans le sol de Paris. Avec un plaisir mêlé de nostalgie, M. Daniel Halévy a décrit les habitations de son enfance et de sa jeunesse : elles ne sont que deux, à Montmartre — le Montmartre d'autrefois, d'avant les boîtes de nuit — et place Dauphine, la maison Breguet. Il a toujours vécu dans une demeure de famille, où s'accumulent les souvenirs. Il y a acquis la notion de la durée nécessaire. Et ce que nous montre cette première phase de sa vie, c'est de la stabilité familiale, l'habitude de la célébrité, l'usage de la fortune, mais sans pompe inutile, et, au

total, une confirmation donnée par le sort au genre de vie qu'on mène.

N'y a-t-il pas — *mutatis mutandis* — quelque chose qui rappelle les intérieurs de Chardin, leur paix et leur bonhomie, dans ce logis ancien qui borde le fleuve et domine de sa sagesse casanière les cris désordonnés des remorqueurs? Logis où l'on travaille, où l'on cause avec esprit, où l'on s'aime tendrement. Où la mère et le fils adolescent, les premiers en France, traduisent Nietzsche au coin du feu. Où, sur le piano, est toujours ouverte une partition de Wagner. Où des amis, familiers et fidèles, sont accueillis avec joie... Mais Nietzsche, Wagner, quels ferments d'audace jetés dans une âme jeune, quels appels aux départs! C'est pourquoi, au goût traditionnel de la sécurité, M. Daniel Halévy a très tôt ajouté le besoin du vagabondage dans les campagnes et les faubourgs, le besoin du voyage — surtout en Italie —, le besoin de la découverte. Mais jamais il ne s'en va sans esprit de retour. Chez lui, nul adieu déchirant, puisqu'il sait qu'il rentrera.

***

Aux environs de sa vingt-cinquième année, bourgeois qui refuse de s'enfermer dans la bourgeoisie, privilégié inquiet, intellectuel soucieux de nourrir de réalité ses abstractions, M. Daniel Halévy fut bouleversé par l'affaire Dreyfus. Elle le marqua profondément, comme tous ceux de sa génération, et, lorsque la poussière du combat fut tombée, il lui consacra un livre : *Apologie pour notre passé*[1].

L'affaire Dreyfus serait aujourd'hui inconcevable, j'entends quant aux proportions et au caractère qu'elle revêtit. Qu'était-elle à ses débuts? Une controverse d'ordre judiciaire. Que devint-elle? Un conflit métaphysique. Des innocents injustement condamnés, ou, au contraire, des coupables donnant le change, il y en a toujours, mais leur sort demeure limité à leur personne. Le prisonnier de l'île du Diable mit en mouvement des intérêts qui débordaient son cas, il suscita malgré lui une bataille inexpiable des partis, et, plus encore, une bataille sociale. L'armée, l'Église, les juifs, le prolétariat,

1. *Cahiers de la quinzaine*, 1910, repris dans *Luttes et problèmes*, Rivière, 1912.

la Sorbonne s'affrontèrent. Chaque citoyen fut obligé de se ranger dans un des camps en présence. Au-dessus des groupements humains, on vit, comme dans Homère, combattre les dieux, je veux dire les entités de l'époque. De partout surgirent des majuscules, qui s'opposèrent les unes aux autres : l'Armée, la Justice, la Raison d'État, l'Individu, l'Église, la Vérité.

Dans le Paris surintellectualisé de la fin du XIXe siècle, un tel débat enflamma tous les esprits, il se transforma en une formidable dispute théologique. La question de fait disparut sous le choc des croyances. Et cette dramatique guerre civile éclaira en coups de foudre certaines réalités essentielles, peut-être contradictoires, elle révéla les gens à eux-mêmes, jusqu'au fond de leur conscience, de leurs préjugés et de leurs talents. M. Daniel Halévy fut saisi par cette fièvre d'enthousiasme et de colère, elle le fit sortir de chez lui, échapper à la quiétude, au narcissisme qui menacent un jeune homme cultivé et sans obligations professionnelles. Dreyfusard passionné, il se jeta dans la polémique, il prit part aux manifestations de la rue. C'est ainsi qu'il découvrit le peuple.

Jusque là le peuple lui inspirait une curiosité un peu anxieuse. Se promenant un jour avec sa mère parmi des jardins ouvriers, et les admirant, il s'était vu rudement rabroué par leurs propriétaires et obligé de déguerpir. Quand il montait à Clignancourt, il détournait les yeux du Paris classique et glorieux, baigné dans ses souvenirs et son luxe, et, à l'inverse de Rastignac contemplant du haut du Père-Lachaise tant de promesses étalées, il regardait vers le nord, là où s'étendent d'immenses quartiers pauvres, de longues et mornes rues sans histoire. De cet océan muet où, dans les profondeurs, grouillaient les foules anonymes, qu'allait-il sortir? La Révolution. Oui, comme disait Viélé-Griffin, la « Révolution aux mains levées! »

Pour le jeune Halévy, les antidreyfusards étaient les ennemis du peuple. Les haïr, les combattre, c'était travailler à l'affranchissement des miséreux et des opprimés. Mais ce peuple au profit duquel il se brouillait avec les amis de sa famille, comment le joindre et obtenir son amitié? Sans doute est-ce à cette époque que M. Halévy se mit à porter des vêtements de velours. En

prenant l'apparence d'un ouvrier, il pensait mieux prouver ses convictions socialistes. Cependant on n'arrive pas à se déclasser si aisément. Et notre jeune bourgeois frondeur se rendait-il compte qu'il avait plutôt l'air, dans sa futaine, d'un compagnon charpentier de 48 que d'un mécano? Eût-il poussé le zèle jusqu'à s'habiller d'un bourgeron? N'importe, le veston de velours, le feutre rond et la barbe composent un ensemble qui porte sa date, et témoigne d'une indiscutable bonne foi autant que d'un humour involontaire.

Enfin, le peuple, il put l'atteindre en un jour mémorable qu'il a raconté d'émouvante façon. Ce fut à l'occasion du Grand Prix de 1899, quand, après les manifestations contre M. Loubet, les partis de gauche, alarmés, appelèrent à l'aide le prolétariat parisien. On vit alors les Champs-Élysées, l'Avenue du Bois, le Bois lui-même se remplir de milliers et de milliers d'ouvriers, l'églantine rouge à la boutonnière. Cette marée envahissante et résolue causa une impression énorme. Jusque-là M. Halévy avait combattu pour une cause presque abstraite, à propos d'un texte. Désormais, à la place du problème apparaissait une réalité. Les masses prolétariennes, les voilà donc, avec leur accent, leur souffle. « Un contact de rue ne nous satisfit pas, s'écrie M. Halévy. Nous nous liâmes dans les réunions publiques, les groupes, les congrès avec ces militants révolutionnaires... et nous connûmes ainsi, au lieu de cette bourgeoisie dont nous étions exclus, dont il nous plaisait d'être exclus, cette classe jusqu'alors coudoyée, insoupçonnée par nous, cette nation ouvrière... Nous en fûmes heureux et fiers. » Ce contact pris, il fallait le maintenir. Pour ne plus se quitter, M. Daniel Halévy fonda, en plein faubourg Saint-Antoine, une des premières Universités populaires.

Le mouvement généreux qui poussa de jeunes intellectuels à aller offrir des leçons, des conférences, des représentations théâtrales à un public d'ouvriers parfois somnolents, est significatif d'une époque où les meilleurs se préoccupaient de leur « devoir social. » Élan vers les déshérités, essai de coopération — la « Coopération des idées » dira Deherme — désir, chez les étudiants, chez les écrivains, de faire participer tous les hommes au trésor de la culture. On croyait à la vertu éducatrice du chef-d'œuvre, même sur des intelligences non

préparées. Au fond de quartiers obscurs, dans des salles étroites, on disposait des moulages grecs ou gothiques, on accrochait des photos de Rembrandt, de Botticelli ou de Carrière. On meublait une bibliothèque d'éditions à bon marché : Eschyle, *Faust*, Zola, l'abbé Loisy, l'*Ennemi du peuple*, Anatole France, etc. D'ailleurs, l'enseignement était mutuel, et l'on attendait de l'ouvrier de grandes leçons. Au bout de peu de saisons, l'entreprise dépérit. L'homme du peuple n'est pas fait pour la culture bourgeoise, qui est aristocratique : s'il lui arrive de l'assimiler, et le cas est fréquent, il devient alors un bourgeois lui-même. Le problème d'une culture prolétarienne subsiste, du moins en Occident.

Mais, durant cette période, M. Halévy accroît sa vitalité humaine. Ce qu'il trouve dans l'Affaire, c'est le bonheur sentimental de servir une cause qu'il déclare juste, au sein d'une équipe. C'est-à-dire qu'il y trouve des amitiés. Certes, il en possédait déjà. Mais les amis de naguère, raffinés, artistes, — un Proust, un Gregh, un Rivoire — n'avaient pas évolué à sa façon. Ils n'étaient pas, comme lui, des convertis. Chez ses camarades socialistes, il se délecte de rencontrer « une certaine manière de sentir, humaine et espérante, tendre et active ». N'est-ce pas là, je le dis en passant, des mots presque chrétiens? Ou du moins un langage de secte, heureuse de son mystère et de sa chaleur, un style d'initiés? M. Halévy a toujours aimé faire partie de petits groupes où l'on communie dans une même foi, où l'on travaille sans la moindre préoccupation de réussite temporelle. Sa copie, il l'a volontiers donnée à des revues peu lues, et il se résigne aux faibles et injustes tirages de ses livres. Aujourd'hui qu'il atteint la soixantaine, et malgré une œuvre substantielle, de haute qualité, il est manifeste que sa réputation n'égale pas encore sa valeur. Il demeure légèrement en retrait, quelque peu farouche, aisément intimidé, peut-être orgueilleux de son isolement relatif.

***

Le socialisme de M. Halévy n'était pas un snobisme de jeunesse. Son premier ouvrage, *Essai sur le mouvement ouvrier*[1],

1. Société Nouvelle d'Édition, 1901.

en donne la preuve. Il ne débutait pas par un livre de vers, comme tant d'autres à cette époque, mais par une étude sérieuse, un historique, et l'on sentait, sous la gravité de son texte, couver une inquiétude et une espérance.

Mais son socialisme a éte parfois mal compris, d'où certains malentendus. On a reproché à M. Halévy d'avoir plus ou moins abandonné les convictions de sa jeunesse, et même d'être devenu sur le tard réactionnaire. Il ne serait pas mauvais de préciser sa position, d'autant plus qu'on verra à quel point, aujourd'hui, elle est actuelle.

Le maître de sa pensée, l'homme en qui il se retrouve, c'est Proudhon. Et son attachement au grand Franc-Comtois s'est manifesté de bien des manières. Il lui a consacré des articles, il a donné une préface aux *Confessions d'un révolutionnaire*, il a publié, avec M. L. Guilloux, un choix de ses *Lettres*[1] — qui sont d'une mâle beauté —, il a écrit une forte plaquette sur la *Jeunesse de Proudhon*[2], amorce d'un livre entier auquel, à mon sens, il devrait maintenant vouer tous ses soins.

Comme Proudhon, M. Halévy est un démophile antidémocrate. Comme lui, il est ennemi de l'État monstrueux, de l'État excessif, et ami des groupements naturels, proches de l'homme, ami de la famille et de la patrie. Comme lui, il croit à la valeur des chefs, chefs de familles, de domaines et d'ateliers. Comme lui, il est antimarxiste. Dans son cas, aucune influence d'Allemagne, ni des cénacles juifs, ni de l'École normale, ni de Jaurès. Il se rapprocherait plutôt d'une part des syndicalistes, d'autre part des monarchistes d'*Action française* qui lui ont toujours témoigné une certaine sympathie. En 1901, il écrit son *Histoire de quatre ans*[3], anticipation démonstrative où aux foules violentes et démoralisées qu'encadrent des politiciens, il oppose des savants vertueux et de jeunes prolétaires, naïfs et chastes, qui vivent dans des colonies agricoles ou des laboratoires... J'imagine que, pour évoquer ces thébaïdes, il avait revêtu sa fameuse veste de velours. Malgré des descriptions un peu froides, un peu conven-

1. Grasset, 1928.
2. *Cahiers du centre*, 1913.
3. *Cahiers de la quinzaine*, 1903, repris dans *Luttes et problèmes*.

tionnelles, le sens du livre est net : c'est le désaveu des dogmes révolutionnaires, l'appel à des élites, seules capables de sauver l'essentiel humain.

Comment nos convictions se forment-elles? Si M. Halévy adopte les thèses de Proudhon, c'est parce que sa raison les juge vraies, sans doute, mais aussi parce qu'elles correspondent à sa sensibilité. Il a horreur des destructions, des simplifications excessives. Il aime au contraire le durable et le permanent, il tient au passé, ou, tout au moins, à ce qui en est encore vivant. Il a le goût instinctif de la patine, de ce qui a lentement mûri. Et puis il n'est pas un théoricien, mais un homme de lettres, c'est-à-dire qu'il est moins persuadé par les systèmes et les statistiques que par les personnes et le style. Proudhon, c'est un solide gas du Jura, fier, courageux, colérique et têtu, à l'image de sa terre et de sa race, et c'est, par dessus le marché, un admirable écrivain. J'entends un écrivain plein de passion et de franchise, sans rien d'académique. Il ne disparaît pas derrière des aphorismes ou une dialectique subtile : il est là, devant vous, avec ses yeux clairs et sa parole nette. On peut s'enthousiasmer pour Proudhon.

Et, avec lui, pour un socialisme français qui s'inspire des compagnons du tour de France, du travail manuel et de la fraternité humaine. M. Halévy préfère l'atelier à l'usine, l'artisan au prolétaire. Pour dire le mot, c'est un individualiste, qui voudrait que dans la classe ouvrière, se conservât l'autonomie du métier et celle de l'homme. Et que l'homme continuât de se rattacher aux « grands ensembles qui le lient, le dépassent, l'obligent à grandir pour s'égaler à eux, et ainsi l'ennoblissent ». On comprend que le développement moderne du machinisme, que la rationalisation, que le bolchévisme lui fassent horreur, qu'il se soit détourné des politiques qui recherchent l'uniformité sociale dans la pulvérisation des personnes.

Tous ces sentiments — qu'on pourrait appeler républicains, dans l'acception déjà ancienne de ce mot — expliquent que M. Halévy soit également attaché à Michelet, auquel il a consacré un petit volume[1]. Celui-là, c'est le vieil enchanteur, l'ancien apprenti faubourien, le révolutionnaire lyrique, le prophète

1. Hachette, 1928.

qui romance et qui s'exalte. Chez lui se retrouvent une candeur de tempérament, un optimisme fervent et frais qui le rapprochent parfois de Rousseau. Proudhon et Michelet sont des croyants, ou plutôt, d'un terme démodé à notre époque empirique et jouisseuse, des idéalistes.

Telle est bien, avec la différence des temps, la confiance qui anime M. Halévy quand il s'approche du peuple, qu'il voudrait mieux connaître. Avec cette différence encore qu'il déteste Rousseau. Dans son dernier livre, saisi d'une brusque irritation, il le traite de « barbare extatique ». Il ne croit pas à la bonté naturelle de l'homme, il ne fait aucun fond sur ses instincts. C'est pourquoi il voudrait l'encadrer, le rattacher de toutes parts, et le prémunir ainsi contre lui-même. Ce qui l'intéresse, ce n'est pas tant l'homme, seul et quasi abstrait, que les conditions de la vie humaine. J'ai indiqué son zèle au service des universités populaires. Du même mouvement il se porte vers les campagnards, vers ce monde autrement mystérieux et fermé de la paysannerie. On rencontre parfois, chez des esprits très cultivés, un goût imprévu pour les autodidactes. Comment, ce qui leur a pris tant de peine, l'élaboration d'une idée, le raffinement de la phrase, un simple s'y essaie et les égale? Ils s'en émerveillent, et ils s'en flattent aussi comme de l'abandon d'un privilège : écrire ne doit pas être la récompense d'une éducation savante. Et il y a encore chez eux, imitée de Tolstoï, l'admiration du travail manuel, l'espoir de se compléter, de se racheter peut-être, en se mêlant à ceux qui œuvrent de leurs mains plus encore que de leur intelligence. Voilà pourquoi, en ces années 1906, M. Halévy accorde tant de prix aux romans d'un Émile Guillaumin, voilà pourquoi, un sac aux épaules et empoignant son bâton, il s'en va à pied sur les routes du Bourbonnais, du Berry, du Périgord, questionnant, notant, tâchant de comprendre et aussi de s'identifier.

On trouvera le récit de ses découvertes dans les lettres qu'il donne alors aux *Pages libres*, petite revue d'idées avancées, fort grave, où il publie également les mémoires d'un ouvrier briquetier allemand, l'histoire d'un maître tailleur. Et, de même, dans ses *Visites aux paysans du centre*[1], M. Halévy s'approche

1. *Cahiers verts*, 1922.

des cultivateurs en observateur attentif et scrupuleux. Il note le petit fait exact, il décrit l'interlocuteur avec précision, — Norre, Rougeron, Guillaumin — et il le dresse sur le fond de son village ou de son champ. Au contact de la nature, il dissipe toute idéologie. Seulement, M. Halévy tire de son enquête dans les campagnes des conclusions fort sombres : sol qui se dépeuple et retourne à la friche, gens déçus, envieux, et qui se fâchent de n'avoir vu disparaître les privilèges des nobles et des bourgeois que pour voir naître à leur place le privilège de l'ouvrier citadin. Peut-être l'idéologie est-elle nécessaire pour préserver l'optimisme, pour éveiller l'espérance. Dans ces pages qui veulent rapporter avec une entière sincérité ce qui est, écrites dans un style naturel et franc, s'exprime un pessimisme que nous retrouverons plus loin, oscillant entre l'hypothèse de la Décadence et celle de la Catastrophe.

***

Auparavant, écoutons M. Halévy nous parler de Péguy. Il l'avait beaucoup connu aux *Cahiers de la quinzaine*. Les deux hommes s'estimaient, collaboraient, mais une sorte d'antithèse, à mes yeux tout au moins, semble les opposer. On ne relève cependant aucune trace de ce sourd conflit dans les études que M. Halévy consacra en 1914 à Péguy et qu'il publia en volume en 1918 : bel hommage d'admiration réfléchie. Plus il avance, et plus M. Halévy excelle dans l'art du portrait, si différent de l'art de la biographie lequel relève parfois, nous l'avons vu ces dernières années, d'une fantaisie approximative. M. Halévy portraitiste ne déforme pas ses modèles, il s'appuie sur des documents, il n'esquive rien : on le sent consciencieux et fidèle, et ainsi emporte-t-il l'adhésion. Il faudrait citer ici sa magistrale *Vie de Nietzsche*[1] et son magnifique *Vauban*[2]. Le grand indompté et le grand serviteur l'ont également inspiré, et je vois là une double signification : n'éprouve-t-il pas lui-même la nostalgie de l'audace, du dépassement héroïque, et, d'autre part, n'a-t-il pas rêvé de servir, de donner

1. Calmann-Lévy, 1909.
2. *Cahiers verts*, 1923.

toute sa mesure dans un emploi utile? L'écrivain, c'est si souvent un homme qui se distrait de n'avoir pas été employé selon son désir, qui se console par des livres de son isolement et de son inaction, et qui compose des images de ce qu'il aurait voulu être. C'est pourquoi M. Halévy peint volontiers de hautes et fières figures, dont il dégage les rythmes essentiels, les vertus maîtresses. Art hollandais, dirais-je, sans rutilence ni trompe-l'œil, empreint de sobre gravité, de passion contenue, et qui doit au respect du détail vrai son style et sa puissance.

Péguy, de nos jours, n'est-il pas délaissé? Ne séjourne-t-il pas dans le purgatoire d'indifférence et d'injustice auquel les meilleurs sont astreints pendant les vingt années qui suivent leur mort, avant de renaître à l'immortalité véritable? Mais Péguy n'a-t-il pas toujours vécu en purgatoire, je veux dire méconnu, rétif, hérétique, en perpétuelle rupture de ban, posant à tous, au Ciel même, ses conditions? Je ne m'étonne pas qu'il paraisse inactuel. Il date d'une époque où les écrivains — France, Barrès, M. Bourget, M. Maurras, M. Romain Rolland — cherchaient à convaincre. Alors, il y avait des maîtres, et on mesurait leur influence. Aujourd'hui je vois quelques grands talents, mais volontairement exceptionnels, détachés, inquiets ou sceptiques[1]. On les imite, mais ils ne prétendent pas à des disciples. Péguy, lui, se tenait au milieu de son groupe, il exigeait une fidélité. Autre différence : il se convertit, mais loin d'en tirer avantage, comme on l'a vu depuis chez d'autres, il le fait à ses dépens. Du point de vue temporel, il mène très maladroitement sa vie. Il tient de l'apôtre. Bref il est vieux jeu. M. Halévy montre en mouvement cet homme sincère et noble, qui s'efforce, qui lutte, plein d'angoisse et de colère, multipliant les échecs et espérant toujours, un homme qui rebutait tout le monde, sans doute, à journée faite, mais qu'il devait être bien difficile de ne pas aimer.

En lui, M. Halévy a trouvé le type humain qui l'a toujours séduit : un militant. Quelqu'un qui croit, et qui agit en fonction de sa croyance. A cette admiration se mêle-t-il quelque

1. Qu'on ne m'oppose pas M. André Gide. D'abord parce qu'il date de la génération dont je viens d'énumérer les noms. Ensuite parce que, s'il exerce une influence, c'est, dit-il, contre son gré. « Jette mon livre... ».

amertume? Péguy, né dans le peuple, dispose de forces fraîches. M. Halévy, héritier d'une culture raffinée, apparaît quelquefois partagé, trop complexe pour choisir, pour se compromettre. Il voit bien l'avantage des fervents partis pris, mais il demeure, peut-être malgré lui, modéré, scrupuleux, averti. S'il a composé avec une sagacité pleine de délicatesse, l'émouvant portrait de Péguy, celui-ci, à son tour, l'a défini d'un mot, en une brève et saisissante silhouette :

— Vous, Halévy, — lui disait-il, — votre tâche est de tout respecter.

Oui, d'accepter d'être multiple et contrasté, et alors, ayant trouvé en soi, tant de différences, de les reconnaître et de les saluer chez les autres. S'il faut des prophètes pour jeter l'anathème et vous exalter, il est nécessaire que des esprits plus rassis, plus composites, renouent les liens toujours déchirés et pratiquent la compréhension à l'égal d'une vertu. M. Halévy est un observateur attentif, si équitable que son lecteur ne lui permettra jamais d'être injuste. Un témoin, en somme, plutôt qu'un acteur. Mais pas un dilettante. Un témoin engagé dans le procès de notre époque, et qui ne se borne pas à dire ce qu'il a vu, mais apporte ses hypothèses, et collabore au jugement. Un témoin qui s'inquiète, qui conseille. Du respect que lui reconnaissait et que lui recommandait Péguy, M. Halévy a tiré une foi. Il la doit aussi à son long commerce avec Nietzsche de qui il a retenu un mot d'ordre : *Ist Veredlung möglich?* Que l'ennoblissement soit possible, il n'en doute pas, il ne doute pas non plus de sa nécessité. Et, certes, il ne l'ordonne pas de façon impérative, mais il le souhaite et, de grand cœur, il en fournit des modèles. Toute son œuvre est un effort patient et persévérant pour définir et défendre une certaine conception de l'homme où il entre du courage et de la fierté.

***

On se doute bien que l'après-guerre, avec son trouble écumeux, ses paradoxes, ses glissements, a offert mille possibilités aux réflexions d'un esprit si désireux de bien voir. Au lendemain de l'armistice, pour retrouver ses bases, ses raisons

d'être, il s'était mis à de vastes lectures. Il avait ainsi repris tout Lamartine, tout Hugo. Mais le spectacle du dehors l'attira bientôt davantage. Des « visites », il ne s'agissait plus d'en rendre à des rustres obscurs mais au Paris éclatant de la victoire. D'où *Courrier de Paris*[1].

Ce volume riche et dense est le recueil des chroniques sur la vie française que, pendant une dizaine d'années, publia la *Revue de Genève*. Devant la réalité quotidienne, M. Halévy est le contraire d'un improvisateur. Il regarde, il médite et on le croirait hésitant alors qu'il choisit. Ce nonchalant promeneur qui erre sur les berges de la Seine ne perd rien du spectacle. Mais au détail hâtif qui séduit de brillants chroniqueurs, il préfère les ensembles soigneusement composés. Sans partialité, avec le fameux respect indiqué par Péguy, il dresse le tableau des groupes et des idées, il montre les hommes, maîtres ou débutants. Et d'une touche si juste, si décisive, qu'à travers l'actualité changeante, déroutante, il fait apparaître les perspectives essentielles. Son livre est une mise au point raisonnée, l'on s'y reportera toujours avec fruit.

Pour le dire en passant, ce don d'établir avec lucidité une situation intellectuelle, cet effort raisonné pour prendre conscience, je les retrouve chez des écrivains aussi variés que MM. André Siegfried, Albert Thibaudet, Lucien Romier. Avec M. Halévy, voilà une équipe de grands essayistes, perspicaces et pondérés, qu'à notre époque de courants contrastés, de brumes soudaines, je comparerai à des pilotes. Ils savent admirablement faire le point. Ils ne savent pas moins reconnaître les passes dangereuses. Mais les écoute-t-on autant qu'on les admire? Découvreurs de filiations, critiques des mœurs, maîtres en définitions fécondes, ils représentent un des plus beaux aspects du génie français : ce sont les successeurs des moralistes.

C'est aussi pendant les dix années de l'après-guerre que M. Halévy dirigea la collection des *Cahiers verts*. Il y apporta un éclectisme heureux, rassemblant des écrivains arrivés et des inconnus; il chercha toujours le talent original ou l'œuvre qui renseigne, satisfaisant ainsi sa double préférence pour la beauté et pour le documentaire. Il y trouva également l'occa-

1. Éditions du Cavalier, 1932.

sion de contacts nouveaux, surtout parmi la jeune génération. Son ancienne aspiration révolutionnaire, déçue par les socialistes officiels, se ranimait à écouter certains surréalistes, certains anarchisants. Si l'homme est capable de s'ennoblir, — *Ist Veredlung möglich?* — c'est à condition de chercher toujours. La perfection est devant nous, éternellement fuyante. Ce qui rapproche M. Halévy de la jeunesse, c'est, outre sa curiosité, outre sa bonne grâce accueillante, son désir d'autre chose.

Seulement, alors que ce désir, chez les jeunes gens, se gonfle d'espérance, et que leur révolte est un essai de prise sur l'avenir, il semble que, chez M. Halévy, il s'y mêle une sorte de déception et le regret du passé. Plus il avance et plus s'accroît, me semble-t-il, son désenchantement. J'en relève les marques dans ses trois derniers volumes dont le plus récent date d'hier.

D'abord *Décadence de la liberté*[1]. Le livre s'ouvre par l'exposé d'une carence. A propos d'élections générales, M. Halévy soutient que le peuple souverain, en fait, ne se prononce jamais, qu'il esquive son rôle et ne remplit pas sa fonction. Lui-même se flatte de n'avoir jamais voté, s'épargnant ainsi, dit-il, plusieurs sottises (mais alors, pourquoi se plaindre du résultat des élections?) Et, se tournant vers la masse de ses concitoyens, il ne lui voit aucun visage politique. La France républicaine est anonyme. Naguère il y avait des rois, aisément reconnaissables. Mais il est inutile de vouloir se débrouiller entre de trop nombreux chefs de l'État ou présidents du conseil : leur multiplicité même les annule. Dans les grandes consultations populaires, les réponses sont confuses et n'apportent aucune solution évidente. Si un chef commence à s'imposer, la Chambre le brise vite : c'est l'histoire de Gambetta et de Jules Ferry. Alors, préoccupé de tant d'obscurité, notre auteur s'en va à la recherche des forces réelles et mystérieuses du régime. Et dans des pages lucides et pressantes, il analyse tour à tour la politique étrangère, la législation ouvrière, l'organisation de l'enseignement; il désigne, et parfois il dénonce les acteurs secrets, les détenteurs réels du pouvoir. Enfin, il indique, en une vue profonde, le rôle consi-

1. Grasset, 1929.

dérable, mais lui aussi dissimulé, que joue la police. Ceci, personne encore ne l'avait dit.

Décadence de la liberté est peut-être un des plus remarquables ouvrages de M. Halévy. L'ordre et l'abondance des arguments de fait, la force dialectique et la beauté de la langue concourent à persuader le lecteur. Sans compter l'onde d'émotion sourde qui parcourt toutes les pages. L'auteur s'étonne devant nous, il nous entraîne dans sa quête, et bientôt nous associe à son anxiété. La seule objection que je me hasarderais à lui faire, mais elle est capitale, se formulerait à peu près ainsi : les défauts si graves que l'on peut reprocher aux sociétés démocratiques ne se retrouveraient-ils pas dans les sociétés d'ancien régime? Mais celles-ci sont solennisées par l'histoire, simplifiées aussi. Peu nous importent des abus ou des erreurs dont nous ne souffrons plus. La différence d'un régime populaire à un régime d'autorité, c'est peut être simplement que celui-ci se couvre d'une façade. M. Halévy blâme les à-coups, l'absence de programme, les désaveux qui ont marqué la formation de l'empire colonial français. Mais sait-il que l'empire colonial anglais s'est constitué à peu près de la même façon, au hasard des aventures et sans que le peuple ait été consulté?

Cette inquiétude critique a très heureusement poussé M. Halévy à développer son enquête et à concevoir une histoire de la Troisième République dont il a fait paraître le premier volume sous le titre la *Fin des notables*[1]. Déjà, comme travail d'approche, il avait donné, en 1920, le *Courrier de M. Thiers*[2]. Les notables, ce sont les aristocrates, les grands bourgeois, les personnes représentatives, les chefs naturels. Après l'écroulement de l'Empire, ils apparaissent comme les sauveurs de la nation, les instaurateurs de l'ordre traditionnel. Et puis, c'est la République qui se fonde, et qui les élimine. Mais cette substitution d'une classe à une autre se fait sans drame, sans que les victimes protestent ou résistent : on croirait assister à un escamotage. Aussi les événements de 1871 et des années suivantes laissent-ils une impression de confusion, de malaise, de duperie. M. Halévy éclaire ces circons-

1. Grasset, 1930.
2. Payot.

tances mouvantes et presque inexplicables. Il le fait sans s'alourdir de notes, en un récit alerte, coupé de détails pittoresques, d'esquisses de portraits. Son Thiers, entre autres, vingt fois repris, poursuivi dans ses fuites et toujours rejoint, est étonnant de vérité et, si j'ose dire, de drôlerie. L'auteur montre dans son naturel la duplicité pétulante de ce petit homme plein d'orgueil, et il montre aussi les immenses services qu'il a rendus. Il ne porte pas de jugement, mais c'est juger tout de même, de façon tacite, que de souligner avec tant de pénétration les traits d'un caractère et les résultats d'une politique. Partout, sans qu'il soit exprimé, on sent chez M. Halévy, le regret de la disparition des notables. Pourquoi, en définitive, ont-ils disparu? Dans l'Allemagne d'après 1918, le phénomène exactement contraire s'est produit et s'achève sous nos yeux. Y faut-il voir, pour reprendre un mot dont on a peut-être abusé, l'effet irrésistible d'une mystique. Dans la France de 1871, la mystique républicaine était vivante et efficace. Dans l'Allemagne d'aujourd'hui, c'est celle de l'autorité, de la force et du petit nombre.

Des regrets, des inquiétudes, on en constate encore dans *Courrier d'Europe*[1]. Franchissant les frontières, M. Halévy nous parle de la Pologne, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Angleterre et de la Société des Nations. Il ne cesse pas, en voyage, d'être le témoin attentif que nous connaissons. Mais, sauf pour la Pologne, la sympathie lui manque. Une méfiance, parfois justifiée, le met en garde. L'Europe l'irrite, et les jugements de l'Europe sur la France le fâchent. Je m'explique, dans une certaine mesure, ce sentiment d'incompatibilité qu'il éprouve. C'est que l'Europe d'aujourd'hui, surtout si on la compare à celle d'ancien régime, est de moins en moins française. Est-ce que, là aussi, il y aurait substitution d'influence, remplacement d'idées directrices, et la transformation intérieure de 1871 se retrouverait-elle sur le plan international? C'est à Genève que M. Halévy témoigne du plus grand malaise, comme s'il y sentait plus nettement le changement d'atmosphère. Je veux citer là-dessus un petit détail caractéristique. Notre observateur regarde MM. Boncour, Herriot et leurs adjoints qui conversent ensemble pendant une inter-

1. Grasset, 1933.

ruption de séance, et, au milieu de cette complexité de peuples divers, il éprouve un soulagement légitime à retrouver des visages de sa race. Mais il ajoute : « Un Asiatique passe devant eux. Cet Asiatique, qu'a-t-il à faire ici? » Hé, cher monsieur, il y est chez lui, au même titre que vous ou moi. Si nous voulons comprendre autrui — et il le faut — nous devons d'abord accepter qu'il existe, et qu'il soit différent. L'irritation de M. Halévy vient de ce qu'il se sent dépossédé. Je voudrais, en terminant, expliquer pourquoi, et le rassurer peut-être.

***

Quand on rassemble les éléments divers de sa pensée et de son œuvre, on ne se contente pas de nommer M. Daniel Halévy un témoin attentif, ou un grand lettré, ou un historien, ou un ami du peuple, il faut dire encore qu'il est un libéral, et un libéral traditionnel. De là peut-être vient l'état de gêne où il s'est senti toute sa vie, accessible aux thèses adverses, effrayé de certaines victoires, ou plutôt de certaines conséquences, et divisé par principe. Car le libéralisme est une position incommode, dangereuse aussi, puisqu'il ne s'appuie sur aucun fanatisme, puisqu'il veut être toujours, fût-ce contre lui-même, équitable et clairvoyant. Aujourd'hui, il court des dangers nouveaux et doit se renouveler ou bien périr. Historiquement, socialement, il est périmé. Et il n'est pas moins nécessaire. Tous les libéraux sont des inadaptés, car les événements les bousculent. Mais ils gardent à juste titre la conviction, ou peut-être l'instinct, que c'est eux qui ont raison.

M. Halévy — je l'ai montré au début de ces pages — est l'héritier d'un milieu cultivé, sympathique aux idées neuves, désireux de progrès. Pour dire la chose d'un mot, il a été élevé dans l'amour des *Débats*, lesquels sont restés le journal auquel il collabore le plus volontiers. Dans cette antique maison, dont les grands ancêtres sont MM. de Sacy, Royer-Collard, Sainte-Beuve, Prévost-Paradol, J.-J. Weiss, il respire à l'aise. N'a-t-il pas écrit un essai, demeuré inédit, sur la duchesse de Broglie? Il est pour une civilisation de qualité et de mesure, et, je pense, pour un État fort mais courtois, pour des réformes généreuses mais prudentes. Il aurait horreur des

troubles dans la rue. Un libéral, c'est, à la fois, un esprit critique et un monsieur bien élevé.

On comprend dès lors ses désillusions, puisque, nous dit-il, l'histoire de la Troisième République, c'est l'évanouissement progressif des anciennes « classes dirigeantes », dans le crépuscule de la liberté. Mais, demandera-t-on, le jeune socialiste de l'affaire Dreyfus et des universités populaires, de quoi se plaint-il? N'a-t-il pas exalté les causes dont il déplore les effets? Peut-être. D'ailleurs voici comment il répond lui-même : « Tous les libéraux français, de madame de Staël à Prévost-Paradol, à Renan, ont constamment mené cette recherche de nos torts. Ils n'aimaient pas les révolutions, pourtant ils en faisaient toujours, leur destinée les dirigeait ainsi. Puis, au sortir de ces crises, jamais cherchées, toujours subies, observant la vie plus amère et plus dure autour d'eux, les manières avilies, la culture abaissée, ils s'inquiétaient, ils examinaient le passé. » Voilà encore comment définir le libéral : une conscience inquiète. Rien n'attriste comme un examen de conscience, puisqu'il aboutit toujours, s'il est sincère, à la constatation d'une erreur ou d'une faute. L'optimiste ne s'examine jamais. Mais, depuis longtemps, M. Halévy nous a prévenus : il est impitoyable pour ce qui lui tient le plus à cœur. « Méfions-nous, de nos alliés, méfions-nous de nos fidélités... recommençons souvent la critique de nos amis, révisons nos traités d'alliance. » Notons ce souci de n'accepter que des engagements volontaires et provisoires, de soumettre chacun de ses attachements à une vérification constante. Qu'il est curieux d'être si peu entêté, de se vouloir juste même contre soi-même, et, comme dans l'*Apologie pour notre passé*, de faire presque des excuses à ses adversaires! M. Halévy voit les insuffisances du libéralisme, mais il lui obéit encore dans l'instant où il le condamne. Pour moi, je prétends que son verdict est trop sévère.

Autrefois, la France a fait régner sur le monde sa politique, son art et ses modes parce qu'elle exerçait une hégémonie naturelle. Nation la plus puissante d'Europe, ses succès tenaient non seulement à son génie mais à la faiblesse des autres États. Ainsi l'unité européenne était faite de sa prépondérance. Cependant avec la croissance de l'Angleterre, de

l'Allemagne, de l'Italie, il fallut convaincre autant qu'obliger par la force. C'est alors que les idées humanitaires du XVIIIe siècle, dont hérita le libéralisme du XIXe siècle, relayèrent le prestige français et assurèrent encore son universalité. Les peuples, grandis, se fussent émancipés de l'influence de Versailles : Paris, devenu révolutionnaire, leur offrit des idées générales qui valaient pour eux aussi bien que pour lui. Voilà le coup de maître : proclamer une doctrine qui permettait l'épanouissement de chacun, dans la fraternité de tous. Pendant plus d'un siècle, les thèmes de 1789, imposés par Napoléon puis propagés par les libéraux, assurèrent à la France un incomparable rayonnement. L'idéalisme de la grande guerre, qui exaltait la liberté et le droit, paraît aujourd'hui à certaines personnes assez simpliste : il a pourtant contribué d'incalculable façon à la victoire. A la place de M. Halévy, je ne renierais rien. Et, dressant le bilan critique du libéralisme, je montrerais qu'il s'achève par un magnifique bénéfice.

Seulement, depuis l'armistice, les événements se sont précipités. Le monde a changé de visage, au détriment du rationalisme jacobin... On dénonce, et avec raison, les méfaits du machinisme, la primauté de l'économique, l'établissement d'une civilisation matérialiste. C'est vrai. Ce qui me frappe davantage, pour ma part, c'est le remplacement généralisé des valeurs de l'intelligence et de la raison par des réflexes passionnels. Malgré la machine, l'individu pourrait vivre. Il pourrait s'affirmer contre elle, car il a toujours pris des forces dans la persécution. Que le tyran ait changé de nom et d'espèce, qu'est-ce que cela fait? Ce qui est grave, c'est que l'individu démissionne de sa fonction individuelle, c'est qu'il renonce à ses facultés supérieures, à sa raison différenciée, pour s'abandonner avec enthousiasme aux entraînements de l'instinct, pour s'anéantir dans les fanatismes collectifs. Voilà sans doute, ce qui choque, ce qui irrite M. Halévy. Il s'en va en Allemagne, en Italie — il irait en Russie que ce serait plus évident encore — et il trouve des peuples enivrés par des mots d'ordre, profondément heureux d'obéir, ne discutant plus, ne choisissant plus. Si la liberté, à Paris, est entrée en décadence, ailleurs elle est morte. Et si, à Paris, quelques personnes se plaignent de sa faillite, ailleurs on s'en réjouit. Les trois quarts de l'hu-

manité ne veulent plus que sentir. La politique, comme naguère l'art et l'amour, est devenuemotif à exaltation, occasion de dangereuse frénésie. Un libéral qui voyage, aujourd'hui, ne reçoit à chaque pas que des désaveux. Demain on le jettera en prison.

Sans doute. Mais on souhaiterait que, surmontant ce que je nomme son désenchantement, M. Halévy, émule de Proudhon, ami de Péguy, appelât à l'aide les ferveurs de sa jeunesse. Peut-être arrive-t-il un moment où le témoin se doit de devenir un apôtre. Le libéralisme intellectuel est de nos jours une cause perdue, soit. (Ne l'a-t-il pas toujours été?) Le voilà astreint à une cure d'opposition, où il se retrempera. Et, qui sait? à une cure de persécution. Le problème le plus important de notre époque, je le répète, est de le faire renaître sous une forme nouvelle. Avec une terminologie différente qui implique un déplacement de la question, un approfondissement. Pour n'en donner qu'un exemple, je pense qu'à l'idée d'individu devrait se substituer l'idée de la personne. Mais toujours se retrouveraient en lui, conjugués et contrastés à la fois, le particulier et l'universel, l'autonomie de l'être et son extension à autrui.

Personne ne serait mieux qualifié que M. Daniel Halévy pour opérer ce rétablissement. Il y apporterait la maturité d'un esprit accueillant et expérimenté, le sens des traditions de culture marié à l'ardeur révolutionnaire, le dégoût des formalismes, de l'organisation oppressante, l'amour de ce qu'il a lui-même appelé l'honneur humain. Son œuvre abondante et variée, toujours intelligente, si riche en curiosités généreuses et à laquelle cette brève étude voudrait amener de nouveaux amis, pose déjà les termes du problème. Cette enquête poursuivie depuis des années parmi les idées et les foules, le passé, le présent et même l'avenir, nous en attendons l'aboutissement positif.

ROBERT DE TRAZ

INQUIÉTUDES YOUGO-SLAVES

Le 1er décembre 1918, le canon tonne une fois de plus à Belgrade, ce jour-là pacifiquement. Dans le vieux Palais, encore mal restauré de ses bombardements, le prince Régent Alexandre proclame la naissance du « Royaume des Serbes, Croates et Slovènes ». Tous les Slaves du Sud, les « Yougo-Slaves », se trouvent ainsi réunis sous le même drapeau, et les salves d'artillerie, qui ponctuent la déclaration royale, semblent marquer l'heureux aboutissement d'un effort plusieurs fois séculaire.

Au début du Moyen âge, des populations slaves ont quitté les Carpathes pour s'établir dans la Péninsule des Balkans. Sur ce sol heurté, propice à la division, elles se sont partagées en plusieurs branches. Serbes, Croates, Dalmates, Slovènes, Bosniaques, Bulgares forment des principautés distinctes les unes des autres. Toutes sont chrétiennes, mais de rites différents. Les Yougo-Slaves de l'Ouest, Croates, Slovènes, Dalmates, dans l'attirance de Rome, sont catholiques; les Yougo-Slaves de l'Est, Serbes, Bosniaques, Bulgares, plus proches de Byzance, orthodoxes.

De tous l'indépendance ne dure guère. D'abord la Dalmatie devient colonie vénitienne. Les Slovènes ne tardent pas à suivre le sort de l'Autriche. La Hongrie soumet les Croates à ses lois. Au Sultan turc, en 1389, la victoire de Kossovo livre les Serbes, Bosniaques et Bulgares. Seuls, les Monténégrins, isolés par leurs montagnes abruptes, échappent en fait à l'obédience ottomane. Il faut arriver au grand bouleverse-

ment de l'Europe napoléonienne pour voir la première tentative de libération des Yougo-Slaves. L'Empereur crée les « Provinces Illyriennes ». Elles dureront autant que sa toute puissance : de 1805 à 1814. Mais elles ont jeté le ferment d'où va lever l'avenir. Il est juste qu'aujourd'hui à Ljubljana se dresse un monument au grand Français précurseur. L' « Illyrisme » est l'ancêtre de ce mouvement yougo-slave, qui se développe durant tout le XIXe siècle avec l'épanouissement du principe des nationalités. L'évêque Strossmayer s'en montre, vers 1848, l'ardent protagoniste. Les idées de liberté ne cessent de gagner du terrain. En 1868, les Croates obtiennent de Budapest une petite autonomie. Dix ans plus tard, la Serbie, depuis 1815 principauté vassale, devient un royaume indépendant.

Le 26 juin 1914, jour anniversaire de la bataille de Kossovo, un nationaliste croate exaspéré assassine l'archiduc François-Ferdinand. Pendant la Grande Guerre, les buts idéaux de la France et de l'Entente, les déclarations du président Wilson éveillent chez tous les peuples irrédentistes d'immenses espoirs. Le 20 juillet 1917, des réfugiés Serbes, Croates, Dalmates, signent à Corfou un pacte d'union et de promesses. La victoire des Alliés est la victoire des nationalités opprimées. Elle place les Serbes au premier rang. Leurs admirables faits d'armes condensent et « polarisent » sur eux les aspirations de tous les Yougo-Slaves. C'est autour des Serbes, véritables héros de l'idée yougo-slave que se forme naturellement le nouvel État. A un Prince de Serbie il appartient de proclamer le 1er décembre 1918, la constitution du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes.

L'enthousiasme masque les réalités. Le nouvel État réunit des peuples disparates : Dalmates, Slovènes, Croates, Serbes, Macédoniens qui tous ont subi des empreintes très différentes.

Les Dalmates habitent un rivage rocheux, découpé par des golfes profonds comme des fjords, et bordés de six cents îles dont soixante-deux seulement habitées. Ils sont séparés de l'intérieur par des chaînes de montagnes parallèles au littoral, sans routes naturelles vers l'Hinterland; et leur mer, l'Adriatique, est une mer italienne. Pendant cinq siècles, Venise est leur métropole; le lion de Saint-Marc couronne le fronton

des portes de toutes les villes, depuis Parenzo et l'Istrie jusqu'à Cattaro et l'Albanie. Chacun entend la langue de Rome. Tout ce pays est assoupli, affiné par la culture latine.

Les Slovènes, plus au Nord, depuis longtemps associés au destin des Habsbourg, n'ont jamais cessé de compter parmi les sujets de la monarchie autrichienne. Ils sont imprégnés de germanisme dans leurs idées, dans leurs manières, dans leur langue.

La Croatie est conquise par la Hongrie, dès le XIIIe siècle. Depuis 1526 elle se range sous les ailes de la Monarchie bicéphale. Après l'accord dualiste Autriche-Hongrie de 1867, l'arrangement hongaro-croate de 1868 vaudra aux Croates une certaine autonomie. La « Croatie » devient une entité dans le « Royaume de Hongrie », qui s'emboîte à son tour dans un cadre plus large, celui de « l'Empire d'Autriche-Hongrie ». Il y a ainsi trois sortes d'affaires croates :

1° Les affaires « impériales » communes à tout l'Empire : armée et politique extérieure. La Croatie est représentée au Conseil d'Empire par trois délégués.

2° Les affaires « hongroises », communes à tout le royaume de Hongrie : commerce, communications, travaux publics, pour lesquelles la Croatie dispose à la Chambre hongroise de quarante députés.

3° Les affaires « croates », purement locales : justice, enseignement, cultes, sont réglées par le gouverneur, le « Ban », nommé par l'Empereur et par une Assemblée élue, la Diète ou « Sabor ». Sur l'ensemble des impôts perçus en Croatie, 45 p. 100 sont attribués aux dépenses du pays.

Régime assez libéral. Tout au moins en façade, car, en réalité, la Diète ne dispose d'un pouvoir réglementaire que pour des affaires secondaires. De plus, sur ses cent membres, vingt-cinq sont de droit; dignitaires ecclésiastiques ou civils, hauts fonctionnaires inféodés aux Habsbourg. Les soixante-quinze autres sont élus au suffrage censitaire, favorable aux grands propriétaires hongrois. Enfin, dans la pratique, le « Ban » exerce la plus grande partie du pouvoir et maintient avec soin, souvent avec rigueur, la suprématie de Budapest. Le grand tort de Vienne et de Budapest avant la guerre est ce même manque de libéralisme envers les minorités que l'on retrouve dans trop

de gouvernements. La plupart des États considèrent la diversité comme une infirmité; ils trouvent aux particularismes un accent séditieux et ne les supportent que comme des injures. C'est cette faute de compréhension qui a amené la dislocation de l'Empire des Habsbourg. Si Vienne et Budapest avaient pratiqué une politique plus large, s'ils avaient su créer une Mitteleuropa fédérale, la face de l'Europe et le cours de l'histoire du monde, s'en seraient trouvés changés. Malheureusement, par leur politique trop unitaire, ils se montrent les adversaires de toutes les autonomies sincères. Les Croates se plaignent de ne pouvoir se diriger à leur aise. Ils peuvent néanmoins conserver leur langue, leurs écoles, leurs tribunaux; ils ont un petit Parlement; ils peuvent ainsi acquérir une certaine expérience et quelque maturité politique. Surtout ils participent des idées de Vienne et des pratiques du grand Empire.

Les groupes de Yougo-Slaves de l'Est suivent des évolutions toutes différentes. Sur eux les Ottomans continuent de faire peser leur joug d'ailleurs plus lourd moralement que matériellement. Le Turc est sans méchanceté, mais ses principes de gouvernement reflètent les mœurs asiatiques. Dans le pays conquis, le maître lève des impôts, délègue quelques fonctionnaires qui vivent de menues exactions; pour le reste, il laisse les masses croupir dans l'ignorance et une servitude sans discipline, d'autant plus dangereuse qu'elle est plus lâche. En bas l'abrutissement, en haut la corruption. Ce régime sévit sur ces malheureuses régions durant quatre à cinq siècles. Au début du XIXe seulement, les Serbes obtiennent quelque indépendance. Leur exemple est bientôt suivi par les Bulgares. Pauvres États que ces petits États balkaniques. Leurs ministres et leurs préfets ont hérité des détestables pratiques turques. Leurs gouvernements sentent encore le sérail et traînent une existence d'intrigues coupées par les révolutions de Palais.

Les Bosniaques ne sont pas mieux partagés. Leur territoire, politiquement indéfini, se trouve disputé par l'Empire d'Autriche et l'Empire ottoman qui ne peuvent rien y fonder de durable. Ce peuple semble abandonné de tous.

Tel est l'héritage que d'une longue histoire recueille le Prince de Serbie, lorsque les Traités de 1919 lui attribuent,

tout cet amas bigarré. Le nouveau Royaume présente les caractéristiques suivantes :

1° Ethniquement, une unité parfaite. Les inévitables minorités ne représentent ici qu'une proportion très petite, les Yougo-Slaves l'emportent dans une proportion de 77 p. 100. Le reste n'est qu'une poussière. Hongrois près de la frontière, Albanais, Turcs, Allemands, Roumains en général, groupés dans des agglomérations homogènes et résistantes, mais en bordure du royaume, et sans lien les uns avec les autres. Peut-on véritablement compter comme minorité nationale les Bulgares fort nombreux en Macédoine? La question est délicate et l'on a le droit d'hésiter. D'une part, il n'existe entre Bulgares et Serbes aucune différence ethnique d'importance. D'autre part, l'histoire a créé entre eux des particularismes dont les Serbes ne tiennent pas assez compte. Le gouvernement de Belgrade devrait traiter la petite Macédoine dans un esprit de fraternité yougo-slave. A cette nuance près, on peut écrire que, de tous les États nés des traités de 1919, le Royaume d'Alexandre est celui qui compte le moindre pourcentage d'allogènes, le seul à pouvoir se vanter d'une réelle homogénéité de race.

2° Linguistiquement, pareille harmonie ou presque. Tous les Yougo-Slaves usent de la même langue. Seuls les Slovènes, la branche la plus anciennement détachée du tronc primitif, emploient un dialecte un peu particulier, qui a donné naissance à une véritable littérature, mais demeure une simple variété linguistique, clairement compréhensible pour les autres citoyens du Royaume. Entre le parler des Serbes et celui des Croates, aucune différence sensible.

3° Socialement, les diverses parties du Royaume présentent à peu près semblable structure. La plupart des Yougo-Slaves vivent de la culture de la terre et des industries annexes. Peuple de paysans. En Slovénie, on rencontre quelque noblesse; en Dalmatie, des patriciens d'origine italienne; en Croatie, une petite bourgeoisie de professeurs, d'industriels, de magistrats. La Serbie, au contraire, sans aristocratie héréditaire, presque sans familles de bourgeoisie continue, et quasi dépourvue de classes sociales, constitue une démocratie égalitaire, tandis qu'en Croatie l'état social est un peu plus nuancé et hiérarchisé.

4° Spirituellement, les diverses parties de l'État se révèlent profondément disparates. Ses peuples jamais n'ont vécu ensemble. Depuis plusieurs siècles les uns — Croates, Dalmates, Slovènes — avaient été rattachés à Vienne, les autres — Serbes, Bosniens, Macédoniens — à Constantinople. Vienne était une capitale d'une culture identique à la nôtre, raffinée comme Paris, le véritable boulevard de l'Occident. Constantinople restait la vieille Byzance, le faubourg pourri de l'Asie. Les deux métropoles représentent non point seulement une opposition des conceptions politiques et administratives, mais le désaccord profond de deux civilisations longtemps ennemies. Rien n'est plus typique que ce trait immense de séparation entre les Yougo-Slaves de l'Est et les Yougo-Slaves de l'Ouest : la différence d'alphabet. Les uns usent des lettres latines communes à toute l'Europe, les autres s'en tiennent à l'alphabet cyrillique, aujourd'hui seulement utilisé par les Russes. Même les Turcs de Mustapha Kemal pacha ont adopté nos caractères d'imprimerie. Les Serbes et les Bulgares s'y refusent encore. Aussi se trouvent-ils plus malaisément perméables à la culture occidentale, tandis que, par l'adoption depuis plusieurs siècles des modes d'impression latins, les Croates ont pour toujours coupé les ponts avec l'Orient. De là une grave disparité spirituelle sensible jusque dans l'aspect extérieur du pays : les campagnes de Macédoine rappellent les malheureux plateaux de l'Anatolie, les ports du littoral dalmate sont autant de petites Venises, les villages de Slovénie frappent par leur aspect propret et bien autrichien. Les villes présentent des contrastes aussi marqués : Zaghreb est une grande cité occidentale; Belgrade, jusqu'à ces dernières années, n'était qu'un informe faubourg d'Orient. La fusion des Yougo-Slaves occidentaux aux Yougo-Slaves orientaux, amène dans un même creuset deux mondes qui vont se heurter.

5° Religieusement, la querelle des rites reproduit la querelle des civilisations dont elle n'est que l'expression mystique. La Serbie et la Bosnie comptent un nombre considérable de Musulmans, 1 350 000 environ participant à une idéologie extra-européenne. Les autres habitants des vieilles provinces sont orthodoxes. La religion orthodoxe ne se distingue pas seulement de la catholique par la liturgie, mais encore par une

profonde inégalité des valeurs morales. Elle dégage une spiritualité bien moindre. Les Popes, non soutenus par la forte discipline romaine, sont souvent de qualité très médiocre, ils manquent de prestige, et se livrent à des pratiques plus proches de la superstition que du Christianisme. Devant ses icones d'or, cette religion décorative, mais grossière, n'attire guère que les masses incultes; l'élite s'en détourne. Par contre les Croates sont catholiques ardents. Le clergé qui les encadre solidement ne veut pas d'une assimilation avec les populations *presque religieuses* de l'ancien royaume.

5° Géographiquement, la conformation physique du pays aggrave son hétérogénéité morale. Un coup d'œil sur la carte permet deux constatations. D'abord l'État yougo-slave est presque exclusivement montagneux. 40 p. 100 du territoire seulement sont cultivés; 30 p. 100 se couvrent de forêts. Les plaines occupent à peine le cinquième de la superficie, encore se trouvent-elles presque toutes en Croatie ou dans le Banat hongrois. Le Serbe est uniquement montagnard, le Croate davantage un homme de plaine, le Dalmate un marin. Enfin les chaînes, les fleuves, les côtes s'entremêlent dans l'incohérence, sans aménager de liens entre les différentes parties du Royaume. La Yougo-Slavie souffre d'une absence totale de moyens naturels de communications. Les voies artificielles sont peu nombreuses. Les anciens maîtres n'en avaient guère construit dans les territoires qu'ils se partageaient. Le nouveau gouvernement est, au début, trop pauvre pour entreprendre beaucoup de travaux publics. D'un bout à l'autre du Royaume, les liaisons restent difficiles. Aller de Ljubljana à Cettigné est un voyage invraisemblable. Même de notre temps, il faut tenir compte de la force permanente de cette résistance inerte.

En résumé : identité ethnique, communauté de langue, similitude de structure sociale, diversité culturelle, rivalité religieuse, obstacles géographiques, voilà la nouvelle Yougo-Slavie.

Ces ressemblances et ces dissemblances constituent tout le drame que porte en lui le jeune État. Ses peuples veulent vivre ensemble, mais leurs éducations divergentes les amèneraient à se heurter. L'union yougo-slave ressemble au

mariage de deux cousins, l'un, élevé à la campagne, l'autre à la ville; la vie commune fera éclater leur incompatibilité d'humeur.

Le mal serait moindre si le plus fort se trouvait en même temps appartenir à la civilisation la plus haute. Mais le Croate, le Dalmate, le Slovène, les plus cultivés, les plus fins, ne sont pas les plus énergiques. Vienne et Venise ont surtout enseigné la douceur de vivre. Au contraire, la longue lutte contre les Turcs a façonné les Serbes rudes. Elle leur a appris l'âpreté de la vie, la nécessité de l'obéissance, la valeur du commandement; des siècles de guerre ont dressé cette race d'hommes résistants et braves. On ne vantera jamais assez les qualités militaires des Serbes. Les beaux soldats! Tous ceux qui les ont vus à l'œuvre ne cessent d'en chanter les louanges. Pendant la dernière guerre, les Serbes accumulèrent les exploits héroïques, au premier rang desquels il faut placer leur tragique retraite de l'hiver 1915 à travers l'Albanie sauvage et glacée. Les Serbes ont la suprématie physique; mais sur les Croates, les Dalmates ou les Slovènes, aucune suprématie morale. Ils appartiennent à ce que nous appelons le « Proche-Orient ». Belgrade demeure cette « frontière de l'Europe », ce glacis des Turcs, qu'elle fut tant de siècles. On y respire un air étrangement byzantin. Les miasmes d'Orient ont pour longtemps infecté la vieille capitale. Les procédés de Belgrade vont trop souvent irriter les nouvelles provinces.

Les Serbes sont un peu grisés par leur magnifique et totale victoire. Ils savent que leur résistance, leur opiniâtreté ont seules permis de réaliser l'idée yougo-slave. Le nouvel État est leur création, comment ne le revendiqueraient-ils pas comme leur chose? Ils ont un privilège, un droit de primauté. Ils se sentent les plus forts, les plus hardis. Ils se croient les meilleurs. Le nouvel État s'organise à leur manière. La constitution du Royaume, édictée le 26 juin 1921, le jour sacré du Vidovdan, anniversaire de Kossovo, consacre la suprématie des Serbes.

Le nouveau Royaume sera unitaire. Les autonomies historiques de la Dalmatie, de la Croatie, du Monténégro disparaissent. Les vieux noms particuliers sont supprimés, toutes les

administrations centralisées à Belgrade. Dans une mesure semblable à celle prise chez nous par la Convention, l'État est découpé en trente-trois départements. On oublie que ce qui était possible à la fin du XVIIIe siècle ne l'est plus au XXe. Tout le mouvement du XIXe avait appris à certains peuples à batailler pour leur existence nationale; cette longue lutte exaltait leurs singularités et développait en eux une sensibilité particulière sur tout ce qui touchait à leurs « droits ».

L'Histoire avait créé des particularismes, les Serbes les nient. Mais voici que dans ce déluge d'unification, ces particularismes surnagent. Sous une autre forme, les pays se retrouvent dans des groupements politiques différents. Les radicaux sont des Serbes, les nationaux-paysans des Croates, les agrariens des Slovènes... Le jeu des partis reconstitue le jeu des régions. Au Parlement, la lutte des groupes n'est au fond que la lutte des différentes branches yougo-slaves.

Le parlementarisme ne manque pas de tout aggraver. On sait ce que sont d'ordinaire les assemblées électorales; on connaît leurs agitations incohérentes. La Chambre des députés de Belgrade, la Skouptchina, n'échappe pas à ces défauts. En dix ans, quarante-quatre gouvernements se succèdent, dont aucun ne laisse paraître de qualités éclatantes. Les Croates auraient dû et auraient pu peut-être jouer un rôle bienfaisant. Malheureusement, de leur côté, on voit venir plus de critiques que de plans. Les anciens sujets de Vienne ont plus d'idées que de volonté. On leur reproche de se lamenter et de gémir sans proposer de solution nette. Et comme ils louent sans cesse l'ancien état de choses, qu'ostensiblement ils le regrettent, ils arrivent à faire douter de leur loyalisme à l'égard du nouvel État yougo-slave. Cette attitude apparaît aux Serbes comme une trahison au vieil idéal historique. Entre les gouvernements de Belgrade et les opposants de Zaghreb, les rapports s'aigrissent. D'un côté une opposition systématique, de l'autre une négation systématique.

Le leader croate Raditch multiplie les tournées en Europe et tente d'intéresser les grandes puissances à ces querelles de famille; il est à Londres, il est à Moscou. On le blâme. De tels recours à l'étranger sont toujours regrettables. Les esprits

ne cessent de se surexciter, les scènes de violences se précipitent. Suivant l'habitude des Balkans, le poignard et le revolver volent au secours des querelles politiques. Le 20 juin 1928, en pleine Skouptchina, un député radical serbe fait feu sur le groupe des représentants croates, deux députés sont tués, deux autres blessés, parmi eux Raditch. Raditch agonise lentement. Le 8 août il meurt.

Précisément à cette époque, j'étais en Croatie et j'ai été frappé de l'émotion générale. Le pays en un instant avait pris le deuil. Aux fenêtres de toutes les maisons, même aux plus humbles chaumières des plus petits villages, pendaient des linges hâtivement teints en noir. Les villes entières semblaient tapissées de draps funèbres. Aux vitrines des magasins, devant le portrait de Raditch, brûlaient de petites veilleuses; ces minuscules chapelles ardentes se répétaient à l'infini. Un peuple était plongé dans une tristesse dont l'unanimité et la profondeur ne cessaient à chaque pas de me surprendre douloureusement. Je me souviens du service célébré, le 22 août, dans la cathédrale de Zaghreb; la foule morne semblait frappée comme par un coup du ciel. Autour du catafalque, les Sokols, en uniformes à brandebourgs et bonnets à aigrettes, se tenaient immobiles, sabre au clair. On se serait cru à la veillée funèbre de la Patrie. Et lorsque la veuve de Raditch sortit saluée comme une reine, je crus la voir porter, sur un coussin noir, la couronne des Bans de Croatie, voilée de crêpe...

A Belgrade, où je débarquais peu après, on parlait d'envoyer des divisions contre les Croates. La patrie semblait condamnée à la guerre civile. Dans le grand danger national, le Roi, d'une main énergique, saisit tout le pouvoir. Le 6 janvier 1929, il prononce la suppression du régime parlementaire et proclame que désormais il assumera seul toutes les responsabilités du pouvoir. Cette assurance produit dans le royaume une impression de soulagement.

En fait Alexandre désigne comme premier Ministre le chef de sa garde royale : Givkovitch. Sa dictature dure deux ans et demi. Elle produit les effets immanquables de tout acte d'autorité. Elle remet de l'ordre dans l'État. La Skouptchina est renvoyée, les vieux partis dissous, des fonctionnaires préva-

ricateurs sont chassés. L'État même change d'appellation, il n'est plus le « Royaume des Serbes, Croates et Slovènes » mais dorénavant « le Royaume des Yougo-Slaves ». Pour bien marquer la volonté royale, on procède à une réorganisation administrative. Les trente-trois départements sont supprimés et remplacés par des sortes de régions, par neuf Banovines. Des Conseils de Banovines, nommés par le Ministre de l'Intérieur, disposent de pouvoirs locaux assez considérables, réel effort de décentralisation administrative.

Les lois judiciaires sont revisées. Le recrutement des magistrats est amélioré et distrait de l'influence des politiciens locaux. L'instruction publique est développée. L'enseignement technique est étendu. Des lois sociales sont promulguées, apportant dans ces pays arriérés des innovations étonnantes. Des instituts d'assurances ouvrières sont créés. D'immenses travaux publics sont exécutés. De nouvelles routes, de nouvelles lignes de chemins de fer sont livrées à la circulation. Des dispensaires d'hygiène sont ouverts un peu partout; les vieilles épidémies disparaissent. Les méthodes agricoles sont transformées. La production du blé passe de 20 millions de quintaux en 1925 à 26 millions en 1929.

La dictature concentre en quelques années tout le remarquable travail d'organisation du royaume yougo-slave. Effort considérable pour lequel on est souvent injuste, car il faut songer à l'état préexistant et ne pas oublier de quelle situation on était parti. Il me suffira de citer ces deux chiffres : de 1919 à 1929 le nombre des écoles a décuplé; les établissements sociaux et médicaux sont passés dans la proportion de 1 à 18. On ne saurait assez louer toute cette œuvre de reconstruction qui, financée par la France et quatre emprunts contractés chez nous, a, en quelques années, complètement modifié de malheureuses régions jusque-là déshéritées, aujourd'hui en train de se mettre au niveau des pays les plus avancés. Le changement est admirable.

Un bel exemple est Belgrade. La capitale a été transformée. A la place d'une vieille cité turque aux ruelles défoncées, s'étale aujourd'hui une grande ville moderne. Dès le faubourg de Semlin, lorsque l'Orient-Express traverse lentement le long pont sur le Danube, le voyageur voit, au confluent de

la Save et du Danube, se dresser une accumulation de grands bâtiments qui, après la plaine monotone, donnent une impression semblable à celle des gratte-ciel de New-York pour le passager de l'Atlantique. De plus près, au lieu des anciennes bâtisses sordides, on voit de belles maisons neuves, de longues avenues et un parc de toute beauté. Une notable partie de ce mérite revient à la dictature. Ses effets matériels ont été considérables.

Ses effets moraux semblent moins sensibles. Certes le pays a été libéré de la pouillerie des vieux partis. Mais, dans les questions nationales, la dictature n'a pas donné tous les résultats qu'on en attendait. Elle était exercée par les Serbes chez qui les qualités politiques sont inférieures aux vertus militaires. Les récriminations croates sont aussi violentes que nombreuses. Voici leurs principales d'après une interview de leur leader Matchek :

« Dans la monarchie austro-hongroise nous étions soumis à un régime constitutionnel spécial. Cette situation ne nous contentait pas, parce que nous la trouvions insuffisante et parce que la Hongrie nous exploitait économiquement. C'est pour cela que nous nous efforcions, nous autres Croates ou Serbes de Croatie, de détacher la Croatie de la Hongrie. Finalement nous y sommes arrivés, grâce au concours des Alliés. Malheureusement nous nous trouvons aujourd'hui dans une situation cent fois pire que l'ancienne. Si nous avions prévu ce qui nous attendait, nous n'aurions certainement rien fait pour détruire la monarchie. Auparavant, nous étions indépendants dans le domaine administratif culturel, sur le terrain de l'instruction publique, de la justice et de l'économie nationale; au point de vue financier, nous avions notre quote-part dont nous disposions librement. Aujourd'hui, nous n'avons plus rien : aucune autonomie, aucun pouvoir administratif, culturel ou économique dans notre Patrie. Pour la justice, depuis sept ans, on n'a pas nommé un seul juge stagiaire croate, de sorte que nous sommes menacés de voir disparaître notre corps judiciaire. Avant l'effondrement des Habsbourg, nous avions obtenu que nos enfants en âge fréquentassent réellement les écoles; maintenant le fait est que 30 p. 100 de nos enfants ne vont plus étudier. Les impôts que nous payons

sont plus élevés qu'en Serbie. Dans l'armée austro-hongroise, les postes d'officier supérieur étaient ouverts aux Croates et aux Serbes; aujourd'hui je ne sais même pas si un seul Croate est arrivé au grade de colonel, tous sont des Serbes. Même situation dans le corps diplomatique, où les Croates sont rares. Dans l'administration, on voit mettre à la retraite des Croates âgés de quarante à cinquante ans, que l'on remplace par des Serbes, ne possédant aucune qualité, au point qu'il y a des sous-préfets non seulement dépourvus de diplôme universitaire, mais n'ayant fait que deux ou trois années d'études au lycée. »

Dans son exposé du 6 décembre 1932 à la Commission des affaires étrangères de la Chambre française, l'ancien ministre Pribitchevitch a donné les précisions suivantes : toutes les institutions les plus importantes de l'État sont aux mains des Serbes de Serbie. Ainsi, le Roi, la grande majorité des ministres et tous les généraux sont Serbes. Dans la Chambre, 68 p. 100 de mandats sont entre les mains des Serbes. Aux ministères : à la Présidence du Conseil il y a 100 p. 100 de Serbes; au Ministère de l'Intérieur 89 p. 100 et au Ministère de l'Instruction publique 96 p. 100. Ce n'est pas seulement le cas des ministères. Dans le bureau central de presse il y a 78 p. 100 de Serbes, et dans la Banque Nationale et la Banque hypothécaire 98 p. 100.

Les Croates se plaignent de ce que les Serbes veulent dominer l'État, veulent faire du panserbisme, veulent répandre leur étrange alphabet cyrillique. Les Croates leur reprochent encore ce qu'ils appellent leur brutalité et leur corruption. Ils boudent leurs nouveaux compatriotes et refusent de collaborer avec eux. Ainsi voit-on à un confluent deux eaux de densité différente se joindre sans se mêler.

Dans la solution du différend croate, Givkovitch a échoué. Les méthodes dictatoriales, en accentuant les caractères autoritaires de l'administration serbe, n'ont fait qu'exaspérer les Croates. Ceux-ci donnent aujourd'hui l'impression d'être excédés de leurs nouveaux concitoyens et de les avoir pris en grippe. Entre les deux branches de la Nation le fossé ne se comble pas; il se creuse. A Zaghreb, la mauvaise humeur ne cesse de croître d'autant plus dangereusement qu'elle se

trouve maintenant sans moyens d'expression. Le défaut inhérent aux dictatures est de manquer de soupapes. Elles sont condamnées à faire le bonheur des peuples ou bien à disparaître.

A de nombreux indices, le Roi sent un nouveau danger. Il décide de faire machine en arrière. Le 3 septembre 1931 il accorde une nouvelle Constitution et, peu de temps après, il fait procéder à des élections. Il va alors éprouver combien il est difficile de se dépêtrer d'une situation irrégulière. D'une part, les anciens partis ou bien ont entre temps perdu toute vie, ou bien se sont enfoncés en une opposition désormais irréductible. D'autre part, il ne peut être question de passer brusquement à la liberté complète. Les gouvernants commettent la maladresse de proférer contre l'opposition des paroles menaçantes. Les candidats officiels sont laissés sans concurrent. La liste du général Givkovitch est la seule présentée, elle est élue, mais le nombre des abstentions est considérable; en Croatie, la moyenne des votants est très faible.

Le seul résultat des nouvelles mesures a été d'exciter et d'encourager les Croates. Les concessions tardives ne sont trop souvent que l'antichambre des abdications. L'agitation, loin de s'apaiser, ne fait que s'accroître. Si la pacifique et douce Slovénie, malgré son mécontentement, continue à faire un remarquable effort de conciliation, par contre en Croatie la tension est plus grande qu'elle ne le fut jamais. A Zaghreb le refus de toute entente devient de plus en plus systématique. Les chefs de l'opposition ont publié le 30 novembre dernier un manifeste commun exposant un programme plus violent que jamais. A Belgrade la nouvelle Skouptchina n'a, depuis sa réunion, réussi à voter aucune loi sérieuse. Les ministères se succèdent à un rythme accéléré. Partout on voit des signes inquiétants se multiplier. De temps en temps des attentats isolés. A tout instant des journaux confisqués, l'Université fermée, des étudiants poursuivis, des professeurs arrêtés, des parlementaires emprisonnés. Des mouvements collectifs se manifestent. Un procès monstre va juger 480 paysans révoltés à Lika. Des complots militaires sont découverts. Le dernier a été la conspiration des officiers de la garnison de Matibor. Dans certaines localités les paysans se soulèvent en masse.

Il existe même, paraît-il, en Croatie, une vaste société secrète organisée militairement. Les membres de cette troupe clandestine s'appellent « Ouchtache ». Ils ont un uniforme, des armes, des mitrailleuses. Leur chef serait un ancien député du nom d'Ante Pavelitch condamné à mort par contumace. Ces hommes ont déjà manifesté leur activité subversive. Le 7 septembre, près de Gospitch, ils se heurtent aux troupes régulières. Peu après ils font sauter la caserne de Brudjiva. Les fonds semblent venir des Croates, assez nombreux en Amérique et qui possèdent à New-York un centre actif. D'autres émigrés ont un organe à Vienne, le « Gritch ». Il est probable que ces insurgés reçoivent des subventions des ennemis extérieurs de la Yougo-Slavie. Les Serbes répriment avec leur habituelle énergie. Les prisons se remplissent. Un des chefs croates, Pribitchevitch, se réfugie à Paris; les autres, Matchek et Trumbitch, d'abord arrêtés, puis relâchés, sont gardés à vue. Les villes fourmillent de policiers. Un peu partout le gouvernement de Belgrade concentre des forces de gendarmerie et d'infanterie. La situation est tragique.

Elle s'aggrave du fait que le royaume souffre d'une série de récoltes déficitaires; les impôts ne rentrent pas, le Trésor de l'État est à sec. Enfin les Serbes ne manifestent plus entre eux la même unité morale. La tâche des gouvernements de Belgrade se complique de problèmes toujours plus difficiles de politique intérieure. La dictature a divisé les Serbes. Beaucoup d'entre eux sont passés dans les camps extrémistes. D'un côté, il y a des nationalistes pan-serbes. Les sociétés patriotiques secrètes jouent dans les Balkans un rôle extrêmement important et, plus que les partis, en fait conduisent la politique; elles réclament une répression plus rigoureuse que jamais. D'un autre côté, des éléments bolchevistes très forts dans ces pays du Proche-Orient, pauvres, mal gouvernés et au demeurant terrain traditionnel d'influence moscovite. Les communistes gagnent sans cesse. A Belgrade le 30 septembre 1932, ils font sauter le cercle des officiers. Dans la capitale voisine, à Sofia, en octobre, les élections municipales démontrent soudainement qu'ils constituent le parti de beaucoup le plus puissant.

L'édifice, laborieusement construit par la guerre et les

traités, serait-il menacé? Tout le poids de l'État repose sur le Roi, un des rares souverains de l'Europe, peut-être le dernier. Alexandre Ier, élevé à la cour des Tsars, a une très haute idée de ses devoirs. Sa bonne volonté, son goût de l'autorité et son esprit de décision ne font pas de doute, mais son existence même est chaque jour menacée par ces attentats si habituels dans les Balkans où la bombe et le revolver sont une des formes de la politique. L'histoire de tous les Princes de Serbie n'est qu'une longue suite d'expulsions, d'abdications ou d'assassinats. La personne du Roi ne représente qu'un obstacle, non point infranchissable, hélas! — aux mouvements profonds qui se manifestent dans le pays.

La grande question est de savoir où veulent en venir les Croates et qu'elle est au juste la sorte d'autonomie à laquelle ils prétendent. Les plus modérés se contenteraient d'un simple fédéralisme. D'autres réclament quelque chose d'analogue à l'État libre d'Irlande. D'autres encore prétendent à une armée propre, n'acceptant avec la Serbie qu'une union dynastique où la diplomatie et les finances seulement seraient communes. Les plus exaltés exigent une indépendance complète, totale, sans condition. Certains d'entre eux préconisent le rattachement à l'Autriche ou bien à une confédération danubienne. Le plus autorisé des successeurs de Raditch, Matchek, interviewé par un journaliste américain, a parlé d'un « État indépendant croate ».

De grands changements semblent probables; et l'on ne voit point ce qui pourrait arrêter une évolution qui sera plus ou moins précipitée, mais qui se fera. Le peuple croate paraît si buté et si uni dans sa volonté d'autonomie, qu'il est vraisemblable qu'un jour ou l'autre il l'obtiendra. L'Histoire le montre, de pareilles volontés finissent généralement par s'imposer. Les plus récents exemples sont ceux de l'Irlande et des peuples mêmes de l'ancien Empire d'Autriche.

La proclamation à Zaghreb d'une « République croate » est une éventualité encore heureusement impossible, mais qu'il convient d'envisager. Évidemment elle aurait l'avantage de régler de la façon la plus décisive et un peu à la manière dont fut tranché le nœud gordien, une situation qui semble insoluble. Elle présente plusieurs inconvénients.

D'abord elle ajouterait au malheureux morcellement de cette pauvre Europe Centrale d'après guerre, où les traités n'ont fait qu'augmenter la confusion.

De plus un État croate pourrait difficilement être véritablement indépendant. Séparés des autres Yougo-Slaves, les Croates ne constitueraient qu'un petit État grand comme cinq à six départements français, d'une population totale de 2 millions d'hommes au maximum et dans l'impossibilité de jouir d'une économie autonome. Une telle République, si elle s'établissait contre Belgrade et si elle était isolée de ses congénères, serait condamnée à graviter dans l'orbite d'une des grandes puissances voisines, à servir de ballon au jeu d'intrigues diplomatiques. Une « indépendance » croate risquerait de n'être qu'une illusion.

Enfin il y a intérêt à maintenir dans les Balkans une puissance capable d'y assurer la police. L'expérience montre le danger de la dispersion des Yougo-Slaves dans les petits États frères et rivaux. Exemple : la Bulgarie. Les rapports serbo-bulgares qui devraient être fraternels sont les plus mauvais du monde. Toutes les relations sont arrêtées, la frontière est close, les routes coupées et chaque soir on entend partir des coups de feu; des bandes armées, les Comitadjis, entretiennent une sorte de guerre perlée.

Ainsi le séparatisme pur et simple ne paraît pas une bonne affaire. D'autre part le maintien de l'état actuel ne semble pas très vraisemblable. Il semble que la meilleure solution soit la constitution d'une sorte de confédération d'États yougo-slaves. C'est ce qu'on préconise sous le nom de « Yougo-Slavie intégrale. » Ce regroupement yougo-slave pourra comprendre les autres parents encore tenus à l'écart : les Bulgares. Les Bulgares sont de véritables Yougo-Slaves et non des moindres. Tous ceux qui les connaissent apprécient leurs qualités de courage, de ténacité, de cœur. C'est un peuple d'une âme rudement trempée et sa place est toute marquée au foyer de la grande famille yougo-slave. Il n'est retenu que par des considérations toutes artificielles :

1° La dynastie. Dynastie de Saxe-Cobourg, étrangère sans grandes racines dans le passé, sans influence profonde dans le pays.

2° La revendication bulgare sur le district de Tsaribrod enlevé en 1920 à la Bulgarie par le Traité de Neuilly et donné à la Yougo-Slavie pour de simples raisons stratégiques lesquelles en cas d'union deviendraient sans intérêt.

3° Les intrigues diplomatiques étrangères. Elles n'ont de valeur que dans la mesure où elles servent des intérêts nationaux.

4° Surtout la volonté très nette des Bulgares de ne point se soumettre aux Serbes, de ne pas accepter d'être amoindris au profit de ceux-ci, en somme le refus de l'organisation actuelle, trop belgradoise au gré de tous, du royaume voisin.

Que l'on change la forme de l'État yougo-slave, le problème se présente tout différemment; une fédération yougo-slave apporterait peut-être une solution élégante aux problèmes balkaniques. Plus on connaît l'Europe centrale et orientale, plus on s'ancre dans cette conviction qu'à ses problèmes il n'y a de solution que celle du fédéralisme.

La seule objection qui se présente est celle-ci : n'est-il pas déjà trop tard? Les hommes trop énervés ne vont-ils pas rejeter toute solution de sagesse et se jeter dans la guerre civile?

Il semble cependant qu'il ne faille pas être pessimiste. D'abord ces hommes-là ont déjà connu des rétablissement magnifiques.

Ensuite à Belgrade la France fait entendre des conseils de sagesse et de modération.

Ensuite à Zaghreb les Croates, gens naturellement calmes, ont des chefs qui paraissent modérés. Matchek est prudent, Pribitchevitch loyal. Ce ne sont pas hommes à aventures.

Surtout entre les peuples du royaume il y a une fraternité de race, une communauté de sentiments et cela tout de même est l'essentiel. Les querelles portent moins sur le fond que sur les formes. Au-dessus de tout il reste l'idée yougo-slave. On ne se dispute que pour elle. Le principe est sain.

Enfin il y a l'ennemi extérieur : l'Italie. L'Italie veut la Dalmatie : ses revendications se fondent sur des considérations ethniques, culturelles, stratégiques, morales.

Ethniques : la Dalmatie ne contient qu'une proportion infime d'Italiens. Ceux-ci sont surtout groupés dans les villes;

là ils doivent constituer au maximum 20 p. 100 de la population : une élite, il est vrai.

Culturelles : la Dalmatie est profondément marquée par la civilisation romaine, vénitienne et italienne. Tout au moins les cités.

Stratégiques : la côte italienne de l'Adriatique est basse, sablonneuse, mauvaise. La Dalmatie est rocheuse, coupée de fjords, garnie d'îles. Ce sont de magnifiques aires de défense et d'attaque; « véritable pistolet braqué sur le cœur de l'Italie ». La Péninsule assure qu'elle n'aura de sécurité que lorsqu'elle pourra contrôler ce « nid de pirates ».

Morales : la Dalmatie devait devenir italienne, d'après le Pacte de Londres signé le 26 avril 1915. Les traités de 1919 n'ont pas sanctionné cette attribution. L'Italie n'a jamais accepté ce qu'en dépit des compensations accordées à la frontière de Tripolitaine, elle considère comme un manquement à un engagement. Il serait injuste d'en faire porter le poids à la France. Ce sont les principes du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes qui se sont opposés à ce que la population slave de Dalmatie passât sous la domination italienne.

On ne voit point d'ailleurs quel bénéfice l'Italie tirerait de son installation en Dalmatie. Elle augmenterait dangereusement ses minorités slaves; ses troupes prises entre la montagne et la mer se trouveraient dans une situation intenable. Économiquement, ces ports sans hinterland seraient sans intérêt. Enfin, politiquement, les Italiens indisposeraient contre eux les partisans des « Balkans aux Balkaniques ».

Quoiqu'il en soit entre la Yougo-Slavie et l'Italie, la Dalmatie forme une zone irritée, mais entre tous les Yougo-Slaves elle constitue un trait d'union passionné. Les violentes manifestations fascistes ont régulièrement ce résultat de rétablir l'unité yougo-slave. Quelle que soit la gravité du différend qui sépare Serbes et Croates, la crainte de l'étranger les rapprochera toujours.

En résumé, la Yougo-Slavie pour subsister devra se transformer, mais il n'en faut point désespérer; ce qui sauvera toujours ce peuple, c'est son ardent patriotisme.

GEORGES ROUX

A LA RECHERCHE D'UNE POLITIQUE DE L'AIR[1]

III

LES TRIBULATIONS DU MINISTÈRE DE L'AIR

En mars 1932, à cette même place, l'éminent et regretté collaborateur de cette revue, M. J.-M. Bourget, arrivant au terme d'une pénétrante analyse de l'action de l'aviation dans la défense nationale, écrivait ceci : « En présence de ce qui se passe en Italie et en Allemagne, ce qui se fait chez nous paraît singulièrement insuffisant, inadapté, et un prompt redressement est nécessaire, redressement d'ordre à la fois technique et intellectuel et sans doute organique. » Que s'était-il donc passé pour qu'un juge aussi clairvoyant et pondéré que M. J.-M. Bourget écrivît de telles choses, moins de quatre ans après la création du Ministère de l'Air?

Comme il est apparu dans la première partie de cette étude, la renaissance de notre aéronautique était surtout un problème d'autorité, de continuité dans l'effort, autrement dit un problème de chef. Suivons bien la chaîne des faits et de leurs inéluctables conséquences, en premier lieu dans l'organisme administratif.

Le premier Ministre de l'Air était un chef compétent. Il avait demandé deux ans pour mener à bien son programme. C'était trop peu. Le délai écoulé, rien n'était terminé, aucune

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 avril.

des solutions envisagées n'avait reçu la sanction définitive de l'expérience et du succès. Cependant, M. Laurent-Eynac est remplacé, en novembre 1930, par M. Paul Painlevé qui ne reste en place guère plus de quarante jours. M. J.-L. Dumesnil succède à M. Painlevé et reste une année ministre de l'Air. Il apporte avec lui quelques-unes des conceptions du Ministère de la Marine. Le plan de M. Laurent-Eynac s'estompe déjà. Puis vient, en février 1932, la tentative d'organisation du Ministère de la Défense Nationale, nettement prématurée, mal étudiée. M. Paul Painlevé recueille, à nouveau, en juin, les morceaux brisés du Ministère de l'Air. Il les garde huit mois, au cours desquels son autorité morale d'ancien Président du Conseil ne peut compenser les défaillances de sa santé; un scandale retentissant accapare d'ailleurs toute son attention. En février dernier, survient M. Pierre Cot, dont l'attention n'avait pas encore été retenue par le problème aérien : quatre ministres et deux sous-secrétaires d'État en quatre ans, c'était plus, semblait-il, que n'en pouvait supporter un ministère de formation récente. Mais l'autorité s'était sans doute réfugiée quelque part, dans les grands postes de l'administration? Voyons un peu.

La pièce maîtresse du Ministère de l'Air, ce sont les « Forces aériennes », outil précieux et d'un maniement délicat. Il était à présumer que la réussite ou l'échec dans ce domaine fournirait la preuve de la réussite ou de l'échec du Ministère de l'Air dans la mission qui lui était dévolue. Or, douze généraux et amiraux, chefs d'état-major et chefs adjoints, se sont jusqu'à présent succédés à la tête des Forces aériennes. Chacun avait ses idées, parfois son plan, et toutes les incertitudes que provoque toujours un cadre ondoyant.

Aucun autre ministère n'a jamais subi autant de transformations en un délai aussi court. Ainsi, le cabinet même du Ministre a changé plusieurs fois de structure. Un cabinet unique est tout d'abord créé, puis deux, puis trois, puis un seul; pour leur part, les Forces aériennes furent en premier lieu administrées par une Direction générale, puis par un État-Major et deux Directions. En 1929, un Secrétariat général est chargé d'assurer la coordination des actes administratifs. Le premier titulaire est appelé à d'autres fonctions

en 1930 et en 1932, l'organe est lui-même supprimé. Un Conseil supérieur des Transports aériens est créé en grande pompe en 1929; depuis il s'est réuni une fois. Des conseils, des commissions naissent et disparaissent. Près de vingt autorités traitent, à des stades différents, les problèmes des installations et de l'infrastructure.

Bien d'autres exemples pourraient être cités. Ils ne feraient que justifier l'opinion de M. Pierre Renaudel, lorsque dans son rapport, sur le budget de 1930-1931, il parlait d'un *chaos organique*. Au fil des jours, l'administration a été taillée et retaillée, sans que jamais l'on s'en tînt à un dispositif mûrement réfléchi.

Faut-il accuser la nature essentiellement différente des divers départements du Ministère de l'Air? Nullement! Dans sa structure intime, l'Aéronautique est *une*. Les problèmes qu'elle suscite s'interfèrent naturellement. Sans doute, la délimitation précise des attributions et l'organisation des services représentaient-elles des entreprises de patiente énergie. Quatre années pouvaient suffire. Certes, lorsqu'on étudie les documents officiels qui ont constitué l'administration centrale, l'œil est satisfait, car il trouve dans la division des Services, l'apparence de l'ordre et de la logique. Mais à suivre les détours des affaires dans les circuits d'étude et d'exécution, l'esprit est effaré. Rien d'autre qu'une organisation purement formelle n'a été réalisé.

Quatre blocs administratifs, dont l'accord est toujours nécessaire, persistent à s'affronter dans leurs méthodes de travail et dans leurs tendances respectives. La Direction générale technique, bien qu'elle ait surtout à concevoir et à faire construire des matériels militaires, entend rester intégralement civile. Les Forces aériennes nourrissent dans leur sein des antagonismes divers, dont le plus redoutable est celui qu'entretient l'Aéronautique maritime. L'Aviation civile, quant à elle, se tient volontiers en marge de l'ensemble et verrait sans inquiétude sa transformation en Direction générale des transports aériens, pourvue d'une ligne d'État et rattachée à quelque Ministère des Communications. En marge de l'Administration centrale, des « Services extérieurs » ont été constitués en principauté autonome.

Ce sont donc les Bureaux, venant de quatre ministères différents, qui, depuis la chute de M. Laurent-Eynac, gouvernent l'Aéronautique et ils n'ont renoncé ni à leur culte de l'irresponsabilité, ni à leurs vains amours-propres, ni à leurs inimitiés. Les ministres n'ont eu que l'apparence du pouvoir. Bien plus, le Gouvernement, le Parlement, les États-Majors, les Services eux-mêmes ont été constamment neutralisés par le désordre administratif. La lutte des doctrines et des intérêts a persisté, et cette lutte a eu pour conséquence un déséquilibre contre les possibilités de réalisation du Ministère de l'Air et les réalisations concrètes. Qu'est-il donc advenu du programme technique, au sujet duquel on aurait pu dire, en paraphrasant un mot célèbre de l'Empereur : « La technique aéronautique est un art tout d'exécution? »

Comme nous l'avons indiqué, à la réorganisation des Services se juxtaposait un problème d'organisation industrielle auquel le Ministère entendait procéder par réduction du nombre des entreprises et une vigoureuse politique d'exportation.

Fin 1928, la Chambre Syndicale des Industries de l'Aéronautique est saisie des intentions du Ministère. Rien de plus naturel, s'il s'agit de consulter les intéressés. En fait, il n'en est rien; par une singulière déformation du sens de l'autorité, c'est une décision que l'État demande.

Comme il était à prévoir, ce qui vit ne veut pas mourir, ce qui meurt voudrait revivre. Aux prises avec des tendances contradictoires, la Chambre Syndicale diffère les solutions. Chemin faisant, d'ailleurs, les vues de l'État se modifiaient elles-mêmes. Il entendait maintenir une distinction entre les simples bureaux d'études qui permettraient, par exemple, à un jeune ingénieur de concevoir un avion intéressant, et la construction des séries qui exige de puissants moyens industriels. Ainsi, pensait-on, les ailes du progrès ne seraient pas coupées; la concurrence jouerait où elle est indispensable, c'est-à-dire dans le domaine de l'intelligence créatrice. De nombreux bureaux d'études construiraient un grand nombre de machines nouvelles qui entreraient en concurrence avec celles des grandes entreprises.

Mais, dès lors, par la force même des choses, tout l'ensemble industriel évoluait vers une sorte de démocratie technique,

qui, au fond, n'était qu'une aggravation et une extension de la politique de soutien unanimement condamnée. En effet, deux grands consortiums furent constitués, dans lesquels chaque entreprise conservait son individualité et sa marque.

La concentration s'opérait donc par les sommets, par la fusion des conseils d'administration; elle ne tendait nullement à rationaliser les ateliers et la production. Non seulement le nombre des entreprises n'était pas diminué, non seulement d'autres allaient naître en vertu de la liberté de conception, mais par surcroît, l'État devait désormais être l'objet d'une double pression des banques ayant absorbé « le papier » des puissants consortiums et des petites entreprises désireuses de placer leurs créations.

Nous saisissons ici, dans un domaine particulier, la caractéristique la plus saisissante de l'impuissance et de l'incohérence fondamentale de l'État moderne. Cet État a besoin de matériel aéronautique qu'il ne peut construire lui-même. Deux voies se présentent à lui : laisser la liberté à l'industrie et acheter le meilleur matériel, ou bien *intervenir*. Il doit choisir l'une ou l'autre.

En demandant aux industriels de concentrer leurs entreprises, il se montre interventionniste, il fait de l'étatisme, car à son terme, la concentration doit aboutir à une sorte de nationalisation indirecte. Au contraire, en soutenant de nombreuses petites entreprises, il se montre libéral et compense une doctrine par la doctrine contraire. Le résultat est net : aujourd'hui, l'État se trouve devant un nombre accru d'entreprises qui, à grands cris, comme hier, réclament son soutien. L'échec de ses tentatives de réorganisation industrielle est complet.

Second échec : l'expansion à l'extérieur. Elle s'imposait impérieusement à notre industrie. L'État ne pouvait que l'encourager, parce qu'elle devait le soulager en maintenant l'activité indispensable au lancement des fabrications de guerre. Mais pendant que l'industrie vivait dans l'euphorie financière provoquée par la nouvelle politique technique, les industries anglaises et allemandes se lançaient à la conquête de nos marchés extérieurs. Depuis 1928, nos ventes à l'étranger ont subi un recul d'année en année plus important.

Passons rapidement sur la décentralisation géographique des usines. En quatre ans, peu de résultats substantiels ont été obtenus, et un scandale attristant a montré la vigueur des résistances opposées à l'État. Il n'est d'ailleurs pas sûr que les usines de la région parisienne soient en temps de guerre plus menacées de destruction que si elles se trouvaient en province. Par contre, la diminution des prix de revient des matériels posait un problème autrement important pour la défense nationale.

L'aviation est une arme coûteuse, parce que la science et la technique de l'ingénieur ne cessent de lui apporter des perfectionnements, et l'avion, engin relativement délicat, se détériore aisément. Vers 1920, un avion biplace ne valait guère plus de 100 000 francs. Il en coûte aujourd'hui 300 000. Un avion de chasse monomoteur revient à 400 000 francs. Un bimoteur de nuit atteint le million. Certains hydravions coûtent déjà plusieurs millions. D'un type à l'autre, l'augmentation est toujours sensible. Une alternative se présentait donc depuis longtemps : ou bien l'inquiétante montée des prix obligerait l'État à investir dans les Forces aériennes des crédits de plus en plus importants, ou bien il lui faudrait diminuer le nombre des escadrilles. Pour y parer, l'État pouvait réduire le nombre des types en service, et imposer la simplification systématique de la structure des matériels. C'était la voie longue, mais décisive, parce qu'elle pouvait procurer finalement plusieurs centaines de millions d'économies annuelles. L'État pouvait aussi limiter son effort à une pression administrative sur les industriels. Cette voie, en apparence facile, supposait toutefois un renforcement du contrôle des marchés et une juste détermination des conditions de la fabrication. Dès qu'il s'agit d'étendre son empire, l'État n'hésite point. A la suite d'une interpellation, la création d'un « atelier-témoin » était décidée. Les ingénieurs de l'Aéronautique pourraient ainsi établir des prix de revient en construisant eux-mêmes des matériels. Dans ce but, des crédits furent inscrits au budget. Cette initiative n'a point encore produit les résultats attendus. Les prix ont continué à monter et de telle façon que la suppression de plusieurs escadrilles, suppression que l'on redoutait particulièrement, est, aujourd'hui, inévitable.

Jamais, au surplus, les matériels n'ont présenté autant de complications, du point de vue de la construction.

Certes, les tribulations évoquées jusqu'à présent n'ajoutaient rien à la renommée du Ministère de l'Air. Leur importance restait cependant minime comparativement à celles que la politique des prototypes allait provoquer.

Chacun considérait en France, vers 1928, que nos matériels étaient notablement inférieurs à ceux de l'étranger. Un cri fameux : « Un avion et tout est sauvé », retentissait aux oreilles des autorités techniques du Ministère de l'Air.

La première erreur de ces autorités fut de faire croire que, dans la construction aéronautique, le destin peut être forcé, et que la politique des prototypes allait provoquer un véritable miracle technique. Cependant, les ingénieurs de l'État n'ignoraient pas qu'un bon avion, ou un bon moteur, n'est pas le produit d'une génération spontanée, mais le produit de perfectionnements apportés à une formule constructive ayant déjà fait ses preuves. Ce fait fut néanmoins négligé. En raison de l'ampleur des commandes de matériel prototype, de pseudo-industriels entrèrent en ligne à côté des industriels sérieux. On expérimenta des formules inédites, au lieu de concentrer les recherches sur les quelques types de bons avions terrestres et marins, nécessaires aux Forces aériennes : perte d'argent, perte de temps, d'aigres polémiques, telles en furent les conséquences.

Une seconde erreur d'un caractère plus grave s'ajouta à la première : ce fut l'instabilité des programmes. Ici, les responsabilités s'étendent à la politique technique des Forces aériennes. Un programme engage l'avenir, il doit nécessairement répondre à quelques notions tactiques expérimentales; sinon il ne sera qu'une vue de l'esprit fondée sur des données approximatives, et en quelque sorte purement bureaucratiques. Or, ce sont elles qui, jusqu'à présent, ont été en honneur. Quelques faits permettent d'en juger.

En 1928, la réalisatian d'un programme d'avions monoplaces de chasse est confiée depuis trois ans à sept entreprises. Mais la vitesse des avions commandés se révèle insuffisante car elle n'est supérieure que de 20 à 30 kilomètres à celle des avions en service. Un nouveau programme est élaboré. Neuf

entreprises sont appelées à l'exécuter. Il en coûte 24 millions. De fort belles machines sont construites. Cependant, lorsqu'elles entreront en service dans deux ans, elles mettront notre aviation de chasse à égalité, avec telle autre aviation étrangère, dont les types sont en service depuis plus d'un an déjà et à la veille d'être remplacés par des types supérieurs. Le retard dans le temps de nos avions de chasse reste donc constant. Même incertitude de vues pour un avion de reconnaissance de nuit; cinq prototypes sont admis. Mais en cours d'exécution, les autorités militaires constatent que le programme aboutira à des machines équivalentes aux avions de nuit déjà en service. L'effort dans cette voie est abandonné. Une quinzaine de prototypes d'avions coloniaux sont commandés où quelques machines suffiraient. Tous les programmes de prototypes d'hydravions sont l'objet de modifications nombreuses, et connaissent des retards importants. En quatre ans, l'État a commandé deux cent cinquante-cinq cellules d'avions prototypes. Il en a coûté près de 400 millions au Trésor public. Or, certains avions n'ont jamais pu prendre l'air; d'autres, en trop grand nombre, révélèrent dès leur premier envol une irrémédiable insuffisance. Or, quelques entreprises sérieuses eussent pu fournir aisément les vingt modèles utiles à l'Aéronautique française.

Cependant, soyons justes, les initiatives techniques du Ministère de l'Air ont été un stimulant onéreux sans doute, mais d'une portée considérable. Elles ont heureusement élargi les bases scientifiques de la production; quelques avions ont surgi, dont les performances égalent celles des meilleurs avions étrangers. En s'inscrivant très honorablement au tableau des records mondiaux, l'industrie aéronautique française a démontré qu'elle n'avait pas à s'incliner devant ses rivales. Si les avions nouveaux n'ont pas remplacé les avions démodés des escadrilles et des lignes, si la lutte pour le record de vitesse a été abandonnée, si le délai compris entre la conception des programmes et l'entrée en service des matériels est resté ce qu'il était avant la création du Ministère de l'Air, la faute n'en incombe point aux industriels : c'est l'organisation technique qu'il faut accuser et reviser. Car, après quatre ans d'un effort réel, l'Aéronau-

tique française est toujours en retard d'une réalisation faite à temps. Là est le mal, auquel les bonnes intentions du Ministère de l'Air n'ont pu remédier parce qu'il résulte d'un vieillissement général des méthodes d'action de l'État, auquel bien d'autres erreurs sont imputables. En effet, il ne faut pas signaler seulement les déficiences des réalisations techniques, mais aussi la crise « militaire » d'une intensité remarquable qui s'est développée au cours de ces dernières années.

Un problème de doctrine était à la racine de l'organisation générale des Forces aériennes. Il s'agissait de déterminer la place que l'aviation, en raison de ses progrès continus, occuperait dans la défense nationale.

En l'occurrence deux thèses, trois même, s'opposaient. La première, considérant que l'Armée et la Marine constituaient l'outil le plus sûr de la sécurité, n'admettait l'arme aérienne qu'à titre auxiliaire, et non pas comme un élément de décision. L'organisation de notre défense était solidement fondée sur cette thèse traditionnelle. Ainsi en 1928, on avait vu la cavalerie, recevoir du statut légal de l'Armée, plus d'effectifs que n'en recevait l'Aéronautique.

L'autre thèse proclamait au contraire, que le « front aérien » dominait physiquement les fronts terrestres et marins, et jouerait nécessairement un rôle prépondérant dans la conduite des hostilités et la décision de la guerre. Ses défenseurs demandaient que l'on examinât avec bonne foi les aptitudes de l'avion, et ils ne doutaient point que cet examen ne conduisît à une revision des statuts, des effectifs et des budgets de la défense nationale, au grand avantage de l'Aéronautique.

La troisième thèse, tout en prévoyant pour l'Armée et la Marine des moyens aéronautiques abondants, entendait constituer d'autre part, une puissante force aérienne, apte à l'action sur le front aérien. Elle n'était pas sans valeur, mais présentait toutefois l'inconvénient d'exiger des dépenses considérables que le pays ne pourrait certainement pas supporter.

Il fallait donc choisir. Mais le trait caractéristique de l'activité spirituelle de la France d'après-guerre est qu'on n'apporte

plus de solution décisive aux grands problèmes de notre temps.

Pour choisir entre des thèses également séduisantes et théoriquement justifiées, il fallait admettre que les formes et les conséquences militaires de l'intervention de l'avion dans une guerre future ne peuvent être appréciées qu'en fonction d'une doctrine que seule « la méthode expérimentale » est à même d'édifier.

Personne ne s'étant soucié des leçons des expériences de la paix, ce fut au fond expérimental de la grande guerre, fond largement épuisé et déprécié par le mouvement des idées et les progrès techniques des dix dernières années que les états-majors ont constamment puisé des arguments. Dès lors, le processus du désordre chronique qui s'est installé dans un secteur important de la défense nationale devient clair.

Faute d'une doctrine expérimentale renouvelée, les états-majors n'ont pu s'entendre sur les principes de l'organisation de l'Aéronautique dans le cadre d'un Ministère de l'Air. On parvint cependant à faire signer par les membres du gouvernement les projets de loi nécessaires. Mais la signature d'un ministre ne trouve de puissance effective que dans le cas où les Services sont sincèrement d'accord. Ce n'était malheureusement pas le cas et, à la Chambre même les commissions de l'Aéronautique et de la Marine militaire n'accordaient pas mieux leur point de vue. Il en est résulté qu'en quatre ans, aucun projet n'a pu être voté. Seul, un texte donnant au Ministère de l'Air la stabilité légale que ne lui conférait point le décret constitutif du 2 octobre 1928, a franchi tout récemment la passe d'un débat parlementaire.

Les Forces aériennes n'ont donc pu procéder à leur réorganisation intérieure et, d'échelons en échelons, l'impuissance conjuguée du Gouvernement et du Parlement s'est répercutée dans tout le Ministère de l'Air. Ainsi un problème était posé depuis longtemps. Quelle proportion quantitative fallait-il attribuer respectivement à l'aviation d'action lointaine qui agira en temps de guerre d'une façon plus ou moins autonome sur le front aérien et à l'aviation de liaison avec les armées et la flotte? Aucune réponse n'étant clairement donnée, l'organisation du commandement aéronautique a été l'objet

d'incessants remaniements qui ont affecté l'autorité des chefs, et ouvert la porte à des luttes de personnes, dommageables à la discipline. Par voie de conséquence, la fantaisie et le favoritisme se sont souvent installés dans l'avancement des officiers, et l'entraînement aérien n'a pu atteindre le haut degré de perfection indispensable au bon rendement de l'armée de l'air.

Dans l'ordre technique, l'incertitude des idées n'a point manqué de provoquer, comme on l'a déjà vu, de redoutables incertitudes dans l'établissement des programmes. A cet égard, en quatre ans, les Forces aériennes n'ont pu dire si elles entendaient maintenir le matériel à la hauteur du progrès technique en renouvelant fréquemment les moteurs, appareils, etc., ou bien en ne les renouvelant qu'après de longues années, lorsqu'un progrès important a été obtenu. Elles n'ont pu déterminer s'il convenait d'utiliser chaque type d'appareils à des missions multiples ou, au contraire, de spécialiser chaque type dans une mission unique. Sans réponse à ces questions, la politique des prototypes et l'organisation de la mobilisation industrielle ne pouvaient que se développer sur des bases économiques peu sûres. Bref, dans le domaine si important de l'organisation technique des Forces aériennes, l'œuvre du Ministère de l'Air est à peine ébauchée, peut-être même à peine entrevue; tout reste à faire.

Le Ministère de l'Air a-t-il connu plus de succès et moins de tribulations dans la réalisation de son programme de redressement de l'Aviation civile? Disons-le sans tarder, là du moins, les apparences ont été sauvées, non sans que de graves difficultés soient nées des mêmes incertitudes dans les buts, de la même carence de volonté, rencontrées jusqu'à présent dans toutes les manifestations de la politique aéronautique française.

Le programme relatif aux transports aériens publics exigeait une énergique intervention de l'État, sur le plan technique et sur le plan législatif. Le Ministère de l'Air pouvait présenter à la ratification du Parlement un statut fixant les principes généraux sur lesquels il entendait fonder ses relations avec les compagnies, ou bien traiter chacune d'elles comme un cas particulier. Ce fut cette dernière solution qu'il

choisit. En 1929, après de longues tractations, un projet de loi, portant approbation d'une convention passée entre l'État et le Réseau aérien continental, était déposé à la Chambre; projet d'une complexité infinie, enfermant un service public en pleine évolution, dans le cadre d'une formule rigide qui ne définissait clairement ni les risques, ni les responsabilités de l'État et que la Commission de l'Aéronautique de la Chambre repoussa.

Un second projet fut préparé et déposé en 1930. Or, s'il comportait enfin une définition correcte des principes d'une politique de transport aérien, l'administration, par une aberration calculée, lui avait annexé un projet de convention créant, en fait, une ligne d'État à travers l'Afrique. Une fois de plus, entraîné par sa tendance naturelle à l'interventionnisme, l'État s'orientait vers l'absorption, à plus ou moins longue échéance, des transports aériens. Voté par la Chambre, mais allégé de ses parties malsaines par le Sénat, le projet ne devint définitivement loi qu'en décembre 1932. Il n'a donc pas fallu moins de quatre ans pour définir les principes des accords à passer entre l'État et les compagnies, pour fixer à quinze ans la durée des conventions, pour déterminer la forme et l'ampleur de la participation de l'État, en un mot, pour créer une œuvre viable, qui, réalisée au moment opportun, eut très certainement évité à l'Aéronautique Française les douloureuses conséquences morales du procès des « Faux de l'Aviation ».

Dans le domaine de l'aviation privée, M. Laurent-Eynac avait fort bien entrevu que pour stimuler l'industrie et pour faire naître une clientèle de touristes de l'air, il fallait provoquer la naissance d'un marché d'avions privés. Grâce à un crédit de cinq millions inscrit au budget de 1930, un système de primes à l'achat fut institué. D'autre part, des concours techniques devaient susciter la naissance de machines intéressantes. Sur ces bases, le tourisme aérien a pu se développer en France, depuis deux ans, dans des conditions satisfaisantes. Plus de cinq cents avions particuliers sont maintenant en circulation. Enfin, le Ministère de l'Air a su encourager la propagande aéronautique par le vol sans moteur et favoriser la création de nombreuses associations.

Certes, seuls les résultats comptent; on ne peut cependant perdre de vue qu'en un temps où le développement de toutes les formes de l'activité aérienne civile était particulièrement indiqué, le programme initial du Ministère de l'Air s'est amenuisé d'année en année, et ne présente plus aujourd'hui la vigueur désirable.

Sans doute, avant de terminer, conviendrait-il d'évoquer les répercussions aéronautiques de la crise budgétaire et des débats de la Conférence du désarmement. Mais leur examen n'ajouterait rien aux enseignements qui jaillissent tout naturellement, semble-t-il, de l'historique sommaire de la politique et des tribulations du Ministère de l'Air qui vient d'être tenté. Le moment est donc venu de conclure.

Une certitude est acquise : le Ministère de l'Air créé en 1928, en vue d'un redressement décisif, n'a pas atteint actuellement les objectifs qui lui étaient assignés. Bien que, de 1928 à 1932, une somme supplémentaire non inférieure à 1 200 millions lui ait été attribuée, nul ne saurait valablement soutenir que la puissance effective et le dynamisme interne de l'Aéronautique française correspondent aujourd'hui à l'effort budgétaire consenti.

Deux causes d'ordre général ont suscité ce qu'il est permis d'appeler le « drame de l'Aéronautique ».

La première a pour point de départ l'indiscutable défaillance de l'autorité des chefs et la tendance socialisante de l'État moderne.

C'est à la puissance publique et à l'élite dirigeante qu'il appartient d'apporter les remèdes nécessaires.

La seconde cause est purement aéronautique. Le Ministère de l'Air ne s'est pas jusqu'à présent inspiré d'une politique parfaitement coordonnée dans le temps, mais a obéi à des tendances administratives et techniques particularistes et contradictoires. Les erreurs de conception ont provoqué des erreurs de réalisation, qui ont à leur tour entraîné du désordre dans l'action et une profonde inquiétude parmi les aviateurs.

Certes le Ministère de l'Air doit être maintenu dans l'intégralité de ses attributions militaires et techniques.

Mais il lui faut entreprendre une grande tâche Les buts

généraux et permanents de la politique aéronautique doivent être étudiés et précisés, par ses soins, dans le cadre de la politique européenne et en fonction de la situation stratégique et des possibilités économiques de la France.

Conséquence logique de ce premier travail, il faut constituer un corps de doctrines, sur une base expérimentale sérieuse. L'organisation administrative, l'orientation technique, la stabilité des programmes et le statut des personnels en résulteront d'eux-mêmes.

Dans une Europe tourmentée, l'heure des tâtonnements est passée. En 1933 ou le redressement sera sérieusement amorcé, ou bien l'Aéronautique française ne conservera point la place qui fut si longtemps la sienne : la première.

ANDRÉ LANGERON

LA VIE INTELLECTUELLE AU CANADA FRANÇAIS

Il est périlleux pour un Canadien-français de parler de ses compatriotes. Quoi qu'il dise, il est presque toujours sûr de les mécontenter. Mais, si leur susceptibilité est connue, elle ne leur est pas particulière. On la retrouve chez toutes les populations des frontières qui, ayant peine à défendre contre la civilisation voisine leur caractère national, supportent difficilement qu'on vienne leur reprocher de ne pas enrichir le patrimoine commun avec autant d'aisance que leurs frères des régions privilégiées.

Le Canada français fut prématurément réduit à ses propres forces. Le seul fait de sa survivance constitue une sorte de chef-d'œuvre collectif, qui empêchera toujours un Canadien d'origine française d'avoir à rougir des déficiences individuelles qu'il pourrait observer chez les siens.

Pour comprendre la vie intellectuelle du Canada français d'aujourd'hui, il est indispensable de savoir, au moins sommairement, ce qu'elle a été dans le passé.

Parmi les administrateurs, les religieux, les officiers et les seigneurs venus en Nouvelle-France au XVIIe et au XVIIIe siècles, ceux qui s'intéressaient aux choses de l'esprit, qui, par leurs lectures, s'efforçaient de suivre le mouvement des idées dans la mère-patrie, étaient assez nombreux. Les quelque soixante mille volumes laissés dans les bibliothèques de Québec et de Montréal en font foi. Ils aimaient aussi à se rencontrer,

à causer. Plusieurs salons n'étaient pas fréquentés seulement pour la grâce des femmes qu'on y admirait. Et lorsqu'un gouverneur, M. de Frontenac, faisait représenter *Tartuffe* malgré l'opposition du clergé, la pièce n'obtenait pas qu'un succès de scandale. Mais si le type de l'honnête homme était répandu, aucun des grands intellectuels, renommés en France par leurs écrits ou autrement, ne s'était installé en terre canadienne.

Cette élite était surtout passive. Elle valait par la culture de ceux qui la composaient, mais personne ne se préoccupait de lui donner une originalité canadienne, et encore moins une doctrine. Il s'agissait d'employer ses loisirs d'une manière intelligente, en laissant une place à l'esprit, comme des Français doivent le faire. D'ailleurs, ces loisirs étaient brefs. Presque tous ces gens occupaient des postes qui leur imposaient des responsabilités. De plus, les fréquentes hostilités avec les indigènes et les Anglais, ainsi que la nécessité de faire de longs et pénibles voyages, n'étaient guère favorables ni à la vie de société, ni aux études, ni à la littérature. C'est pourquoi il ne semble pas que ceux qui ont écrit là-bas, pendant cette période, aient eu l'intention de faire œuvre d'art. Marie de l'Incarnation, que l'on considère à juste titre comme le meilleur écrivain de la Nouvelle-France, est avant tout la grande mystique que Bossuet a comparée à sainte Thérèse. Son but était d'édifier. Quant aux auteurs de mémoires, de récits de voyages et de correspondances, ils voulaient renseigner leurs compatriotes de la métropole sur la lointaine colonie. Le naturel de leur style, loin d'indiquer des préoccupations littéraires, comme l'ont cru certains critiques, témoigne plutôt du contraire. Ils écrivaient avec facilité, comme ils parlaient, et avec une gentillesse d'esprit et de cœur, qui nous retient peut-être seulement parce qu'elle est moins fréquente chez nos contemporains. Quoi qu'il en soit, tous ces Français n'étaient pas venus au Canada pour y exercer une action intellectuelle.

Quelques Jésuites, cependant, faisaient exception. Leur Société les avait envoyés à Québec comme professeurs au collège qu'elle avait fondé, en 1635, pour fournir au pays les éléments supérieurs, dont il avait besoin dans le clergé et dans certaines carrières civiles. La célèbre institution de La

Flèche avait été choisie comme modèle. Mais évidemment le Canada se préoccupait moins de la formation de beaux esprits que d'hommes prêts à le servir. Les études pourtant, au dire des historiens, étaient « honorables », quoique les maîtres ne fussent pas nombreux. Ce qu'il y a de sûr, c'est que plusieurs de leurs élèves, obligés de rentrer en France ou venus y parfaire leur instruction, ne se trouvèrent pas inférieurs à leurs nouveaux camarades. L'un de ces jeunes Canadiens, Pierre Boucher, publia même quelques années plus tard, à la demande de Louis XIV, une bonne histoire de la Nouvelle-France. Mais il est le seul auteur que l'on puisse citer parmi les anciens du Collège de Québec. Les autres n'ont pu que venir se joindre aux cercles intellectuels, dont nous avons signalé l'existence dans les deux principales villes du pays.

Voilà ce qu'était la vie intellectuelle du Canada d'autrefois. D'une part, une élite cultivée. De l'autre, un établissement d'enseignement classique, que venaient compléter des cours de théologie pour les séminaristes, et d'hydrographie pour les laïques. Mais si cultivés qu'aient pu être quelques-uns des membres de cette élite, si remarquables pédagogues les Jésuites du Collège, cela ne suffit pas pour permettre d'affirmer que l'intelligence française avait alors traversé l'Atlantique, avec tout ce qu'elle comporte de finesse, de connaissances, de qualités d'esprit. Du moins, si elle a existé chez quelques individus, ils ne l'ont pas transmise, et elle ne s'est manifestée dans aucune œuvre. Les cadres étaient organisés pour la recevoir. Elle n'aurait pas longtemps tardé. Mais un événement allait rendre sa venue problématique : le Traité de Paris cédait en 1763 le Canada à l'Angleterre.

***

Peut-on écrire qu'il y ait eu, là-bas, une vie intellectuelle pendant les quatre-vingts années qui suivirent la cession?

Les autorités militaires et civiles étaient rentrées en France, entraînant avec elles un certain nombre des meilleures familles. Celles qui préférèrent rester au pays ou qui ne purent le quitter avaient, presque toutes, perdu leur fortune. Le Collège de Québec avait dû fermer ses portes. Les relations avec l'extérieur

étaient pratiquement impossibles, non seulement à cause du changement de régime, mais des événements : guerre de l'Indépendance américaine et guerres de la Révolution et de l'Empire. Les Canadiens se trouvaient donc bien seuls en face d'un vainqueur qui contrôlait l'administration et voulait naturellement s'assimiler cette population conquise.

Et pourtant, durant toute cette période, la vie intellectuelle continua. Mais beaucoup moins sous l'aspect un peu trop artificiel et mondain qu'elle avait jusque là. Il y avait bien encore à Montréal et à Québec des groupements littéraires, et un certain Fleury Mesplet fonda même dans la première de ces villes une Académie et un journal, *la Gazette littéraire*, dont les rédacteurs faisaient orgueilleusement suivre leur signature de « membre de l'Académie ». Mais ces manifestations d'amateurs étaient bien futiles dans les circonstances. L'intérêt n'était plus là. L'intelligence avait mieux à faire que de servir à des jeux : elle se préparait pour combattre.

Alors qu'une partie des Canadiens devait se réfugier dans l'ignorance pour rester Français, si paradoxal que cela paraisse, car, faute d'argent, ils ne pouvaient avoir d'écoles pour y enseigner leur langue, quelques prêtres au petit Séminaire de Québec et chez les Sulpiciens de Montréal essayaient d'instruire des jeunes gens pour qu'ils devinssent les chefs nécessaires dans les luttes prochaines. Cela peut sembler facile : « Instruire des jeunes gens », si l'on ignore dans quelles conditions les études se faisaient là-bas. D'abord, trente ans après la cession, le clergé ne comptait encore que cent trente-quatre prêtres, soit un par dix mille habitants, dispersés sur un territoire plus vaste que la France. Et ce clergé était pauvre, très pauvre. L'évêque de Québec lui-même devait demander l'hospitalité. Et surtout, ces hommes n'avaient reçu aucune préparation pédagogique. C'étaient d'anciens élèves du Collège de Québec qui avaient depuis vécu dans l'action. Mais ils étaient les seuls à pouvoir réorganiser l'enseignement, puisque les Jésuites avaient dû rentrer en France et que les laïques étaient entièrement retenus par la reconstitution de la fortune privée.

Presque tous les collèges qui seront fondés au Canada jusqu'en 1850, auront ces mêmes origines modestes. Le premier local venu servira de classe, les élèves, faute de livres, devront

copier celui du maître, et le maître essaiera de suppléer par le dévouement à l'insuffisance de sa culture. C'est l'honneur du clergé canadien d'avoir assumé cette mission de former la jeunesse dans des circonstances aussi difficiles, et il faut reconnaître, à quelque croyance que l'on appartienne, que son effort a réussi à sauver à cette époque l'héritage français en Amérique.

Car, de ces établissements, sortirent les jeunes qui devinrent les premiers grands parlementaires du Canada français et ses premiers journalistes. Ils avaient grandi en entendant autour d'eux les plaintes et les récriminations des leurs, à qui le nouveau régime refusait la moindre autorité. Il ne s'agissait plus de résister par la violence, quoique, une fois encore, on dût y recourir en 1837. Il ne s'agissait pas non plus d'espérer un retour de la France, dont la Révolution et l'Empire retenaient ailleurs l'attention. Mais il fallait trouver en soi-même le moyen d'améliorer la situation commune. Ces jeunes se mirent à l'étude des institutions britanniques et y découvrirent les principes de la démocratie. Puisqu'ils étaient les loyaux sujets de Sa Majesté, pourquoi ne leur accordait-on pas pleinement leurs droits civiques? Dès lors, ce furent des requêtes, des démarches, des missions à Londres, des campagnes de presse. On leur ouvrit le Parlement, et ils en profitèrent pour mieux se faire entendre, pour réclamer davantage jusqu'au jour où, de concession en concession, la Confédération canadienne de 1867 leur laissa la liberté de conserver leur caractère ethnique.

Il serait facile de trouver de nombreux passages soit dans les articles, soit dans les discours de ces Canadiens, qui ne dépareraient pas les meilleures anthologies françaises. Mais en les isolant, en les considérant comme des manifestations littéraires, on en réduirait la chaleur, le sens et la portée. Ils expriment même plus qu'une pensée individuelle, ils sont l'élan vital d'un peuple qui ne veut pas disparaître.

Cependant il y avait quelque danger à tenir ainsi l'intelligence au service constant de la collectivité. Dès que l'utilité d'une œuvre n'apparaîtrait pas immédiatement, est-ce que les Canadiens ne seraient pas portés à regarder l'auteur comme un parasite, est-ce que l'art ne serait pas sacrifié parfois au patriotisme? C'est un magistrat très cultivé de l'époque,

M. Chauveau, qui entendait un homme politique déclarer là-bas : « Ce jeune homme ne fait rien : il écrit. » Cela explique, dans une certaine mesure, le caractère militant que la littérature canadienne conservera jusqu'à la fin du siècle dernier. Mais il existe une autre raison plus profonde.

L'épreuve que venaient de traverser les anciens colons de la Nouvelle-France les avait canadianisés. Les paysans s'étaient attachés au sol par le soc de leur charrue, alors que d'autres, en les défendant, sentaient s'éveiller en eux l'idée de patrie. Et voilà qu'en moins d'un siècle, de vaincus, ils étaient maintenant devenus des hommes libres dans le cadre britannique. On comprend leur exaltation. Les poètes pouvaient bien chanter! Ils chantèrent... Justement, venaient d'arriver de Paris, avec quelques années de retard, les vers des grands romantiques. Ce fut un délire. Jamais on n'avait rien lu de pareil, jamais on ne pourrait faire mieux. Et ces braves gens, qui peut-être auraient exprimé leurs sentiments avec la rude simplicité de leur nature, ambitionnèrent d'être des Lamartine et des Victor Hugo. *La Légende d'un Peuple* naquit de *La Légende des Siècles*. Leur ferveur était telle qu'elle donne parfois l'illusion de l'inspiration. On en perd volontiers le sens critique.

Mais un auteur dominait tous les autres, un prosateur celui-là, et qui a d'autant plus de mérite, car ses dons naturels ne pouvaient suppléer comme chez certains poètes à l'insuffisance première de sa formation. C'est Garneau, l'historien, un des autodidactes les plus admirables du Canada français. Déjà, par goût personnel, durant les loisirs que lui laissait sa cléricature chez un notaire de Québec, il avait commencé à faire quelques travaux historiques, et la richesse du passé de ses compatriotes l'avait étonné. Or, un jour qu'il discutait dans l'étude de son patron avec des camarades anglais, clercs comme lui, ceux-ci le taquinèrent peut-être un peu vivement sur les origines des Canadiens-français. Il s'emporta et répondit qu'il allait écrire leur histoire, afin qu'on sût qu'elle justifiait quelque fierté. Il se mit à l'œuvre, vint en Angleterre, puis en France, et en 1845 paraissait le premier de ses trois volumes. Cette publication marque un moment décisif dans l'évolution intellectuelle là-bas. Car, en stabilisant un passé que trop de Canadiens eux-mêmes connaissaient imparfaitement, Garneau

a fait plus que de participer à l'action pour assurer leur survivance, il a montré que lui, au moins, avait atteint cette intelligence française, dont il était impossible de dire qu'elle avait traversé l'Atlantique avant la cession de l'ancienne colonie. Est-ce à son effort individuel, est-ce à son séjour à Paris, qu'il faut attribuer ce succès? Probablement à l'un et à l'autre. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'un Canadien-français avait franchi l'étape. D'autres peut-être l'avaient précédé, mais sans en laisser la preuve. Lui, enfin, présentait une œuvre méthodique, substantielle, qui témoignait de la formation et de la maturité de son esprit, et qui révélait dans l'expression toutes les qualités essentielles de la bonne prose française.

Dans l'arrière-boutique de la librairie de Crémazie, où se réunissaient les intellectuels de Québec, l'enthousiasme était grand. Si un des leurs, dans des circonstances difficiles, était parvenu à ce résultat, que ne pouvait-on attendre des écrivains canadiens, maintenant que les relations étaient rétablies avec la France et qu'une large autonomie leur laissait toute liberté de développement?

Si sombre au début, la seconde période de la vie intellectuelle du Canada français se terminait par une espérance.

***

L'avenir ne devait pas être aussi beau qu'on l'avait souhaité. Sans doute, l'intelligence a fait des progrès, mais plutôt en superficie qu'en profondeur, c'est-à-dire que la moyenne s'est améliorée, — elle est au moins équivalente à celle des autres pays américains, — alors que les grands intellectuels sont encore trop rares.

Après s'être canadianisés pendant plus d'un siècle, les Canadiens-français allaient être menacés par une lente et insidieuse américanisation. Il leur fallait dès lors s'enrichir individuellement et collectivement, pour vivre et conserver les avantages que la lutte politique leur avait gagnés. Entreprise périlleuse, quand toute la fortune, dans l'Amérique du Nord, était anglo-saxonne.

Ne pouvant compter sur les capitaux de Londres ou de New-York pour collaborer à l'aménagement de leur vaste

pays, ils durent commencer par économiser, sou à sou, suivant la tradition des paysans français, dont la plupart d'entre eux étaient issus. Cet argent représentait trop de sacrifices pour être risqué dans la spéculation. Dès qu'une somme suffisante était disponible, ils la convertissaient en « biens au soleil ». Ils devenaient propriétaires du sol afin de se sentir encore plus chez eux. A la ville, cependant, d'autres, mais en moins grand nombre, réussissaient dans le commerce, les petite et moyenne industries ou les professions libérales. Quelques financiers complétaient cet ensemble. Cela formait un monde presque fermé, vivant sur lui-même, se méfiant de tout ce qui lui était étranger. Dans ces conditions, il était relativement facile de conserver le caractère ethnique. Mais à mesure que les nécessités de la vie multipliaient les contacts avec l'élément anglo-saxon, celui-ci, plus fort numériquement et matériellement, ne pouvait qu'étendre son influence. Tant qu'il s'était agi de résister à une menace évidente, de surmonter des obstacles sensibles, les Canadiens-français l'avaient emporté; mais comment s'opposer à l'invasion de mœurs qui se présentent sous l'apparence de commodités matérielles et de distractions faciles? L'Europe elle-même, en ce moment, les accepte à son tour.

Lorsqu'un Canadien-français atteignait une certaine fortune, il se trouvait bientôt isolé des siens, en ce sens qu'à richesse égale il ne voyait autour de lui que des Anglais. Son ambition alors était de ne pas paraître inférieur à leurs yeux. Il s'habillait chez le même tailleur, pratiquait les mêmes sports, fréquentait les mêmes clubs. Car, jusqu'à ces dernières années, il n'y avait pas au Canada de façon française d'être riche.

Pour contrebalancer cette influence, il aurait fallu de la culture intellectuelle. Or, il était bien difficile de l'acquérir là-bas. L'enseignement secondaire était né dans les circonstances pénibles que l'on sait, et même aujourd'hui il souffre encore de ses origines. Ce n'est pas faute de dévouement de la part du clergé qui le contrôle, si les progrès ont été lents. Mais que de difficultés il fallait surmonter! D'abord et toujours, le manque d'argent. Ensuite un effort dispersé, sans cesse renouvelé, pour la fondation de nouveaux collèges. Et surtout, la pénurie de vrais professeurs. Où auraient-ils pu

recevoir une formation pédagogique? L'enseignement supérieur qui aurait dû la leur donner n'existait pas encore au Canada. D'ailleurs, pour la plupart d'entre eux, le professorat ne représentait pas une carrière. Ils ne faisaient qu'y passer en attendant de se consacrer à un ministère sacerdotal. On tenait plus souvent compte des besoins communs que de leurs goûts personnels. Ce qui ne les empêchait pas de remplir leurs fonctions le plus consciencieusement possible, en utilisant les seuls moyens mis à leur disposition : les manuels. Mais ce régime, qui rappelle les improvisations des premières années de détresse, n'a pas suivi le rythme des autres progrès du peuple canadien-français. Faute de pouvoir être comparé à celui de France, le cours classique, comme l'on dit là-bas, s'est anémié peu à peu, s'est vidé d'une partie de sa substance. L'identité des programmes pouvait faire illusion, mais les études dégénéraient en un verbalisme plus favorable à la mémoire qu'à la formation sérieuse de l'esprit.

Heureusement, une réaction devait se produire. Elle vint de quelques-uns de ces professeurs que leurs aptitudes intellectuelles et l'ambition de mieux servir avaient conduits dans les universités européennes. Ils ne tardèrent pas à se rendre compte des lacunes de leur propre savoir et de l'infériorité de l'enseignement canadien. Et c'est eux qui, une fois de retour, provoquèrent des réformes et amenèrent, avec tant d'autres progrès, la création de l'École Normale supérieure de Québec et la réorganisation de la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal. L'une et l'autre, depuis dix ans, ont préparé ce jeune clergé qui, joint aux nombreux éléments formés en France et en Belgique, permet d'espérer qu'il saura revivifier le vieil organisme défaillant.

Il y a quelques mois, un des maîtres de cette jeune génération, Mgr Camille Roy, écrivait dans un ouvrage de critique : « Notre enseignement secondaire n'a pas encore créé dans notre province la vie intellectuelle que l'on en doit attendre. » Là, en effet, réside la cause essentielle de l'insuffisance des Canadiens-français dans le domaine de l'esprit.

Pourtant, les dons sont remarquables, aussi bien dans les Lettres que dans les Arts. Ce peuple est doué, incontestablement. Il est resté en cela, comme par ailleurs, digne de ses

origines. Il aime raisonner, discuter. Il adore les chansons. Déjà, son folklore est riche et varié. Mais surtout, les récits, les histoires le passionnent. Il faut entendre raconter là-bas comme presque tous, dans n'importe quel milieu, savent le faire. C'est de l'art. Il y a une façon de ménager l'intérêt, de présenter le mot drôle et pittoresque, de suivre le mouvement et de rendre la couleur même de la vie, et souvent avec une truculence qui relève de la meilleure veine gauloise. Art verbal et plus inconscient que volontaire? Oui, si l'on veut. Mais art véritable déjà, et d'autant plus étonnant que spontané, avant de prendre une forme plus littéraire dans les discours et dans la prose de nombreux Canadiens-français.

Ces dons d'expression, les poètes devaient les affiner, les purifier, en les fondant en un rythme et en les faisant servir leur inspiration. Sans cesser d'être admirés, les romantiques devinrent moins obsédants. On se libéra peu à peu de leur tutelle. Avec Nelligan enfin, la sensibilité personnelle l'emporta. S'il garde encore une parenté française, la musique de ses vers est bien de lui seul. C'est une époque nouvelle pour les lettres canadiennes, qui commence avec ces « Soirées du château de Ramesay », où quelques jeunes poètes de Montréal se réunissaient pour lire leurs manuscrits devant un public d'élite. Le château de Ramesay est la vieille demeure des anciens gouverneurs français de la ville. Il y a là peut-être mieux qu'une coïncidence. Comment ne pas se plaire à penser que, dans son enfance, la poésie canadienne a voulu s'abriter sous un toit français! Cela se passait voilà une trentaine d'années, et depuis elle n'a cessé de croître et de s'enrichir. Elle a abordé tous les thèmes. Elle s'est pliée à tous les tempéraments. Et aujourd'hui, avec Choquette et Desrochers, elle acquiert une maîtrise nouvelle. On parle d'une crise de la poésie? Elle n'existe certes pas au Canada français, où toute une jeunesse en a fait son moyen naturel d'expression. Quel chemin parcouru depuis les braves imitateurs de 1850! Toute la distance de la rhétorique à l'art.

Un de ces jeunes poètes, Paul Morin, devait même, un jour, faire de l'art pour l'art, suivant la meilleure tradition parnassienne. Sous le titre de *Paon d'émail*, il avait l'audacieuse fantaisie d'offrir à Madame de Noailles l'image d'un paon idéale-

ment blanc, qui semblait projeter en ses vers mille reflets ocellés. C'était aussi peu Canadien que possible. On n'imagine guère l'hôte favori des jardins du Grand Siècle sortant de la forêt vierge. Mais le geste représentait plus qu'un jeu d'esprit subtil. Consciemment ou non, il exprimait la réaction de l'auteur et de plusieurs de ses compatriotes qui, pour se libérer du matérialisme ou de la rusticité de leur pays, essaient de suivre la beauté française dans ses manifestations les plus raffinées.

Au début de cette année, en rentrant en France d'un voyage là-bas, un écrivain français racontait qu'à Montréal et à Québec il avait été bien étonné d'être reçu par des Canadiens qui semblaient plus Parisiens que lui. Ils avaient lu le dernier ouvrage paru, lui avaient appris les plus récentes nouvelles des milieux littéraires et mondains. Bref, sans la neige aux fenêtres, on se serait cru au faubourg Saint-Germain ou dans le quartier de l'Étoile.

Il serait trop facile de parler de Parisiens de province et d'évoquer « les Précieuses ridicules ». Car si quelques exagérations relèvent plus du snobisme que de la véritable curiosité d'esprit, le mouvement dans son ensemble vaut mieux qu'un sourire. Il a produit des œuvres qui, comme *le Paon d'émail*, sont parmi les plus belles de la littérature canadienne, et surtout il a fait revivre la tradition de l'ancienne colonie française, où « l'honnête homme » tenait à participer, autant que son exil le permettait, à la vie intellectuelle de Paris. Qu'il en résulte, aujourd'hui comme alors, une préférence marquée pour les livres français au détriment de certains auteurs canadiens, c'est indiscutable et, en somme, assez juste, puisque ceux-ci se montrent le plus souvent inférieurs. Quelle que soit la sympathie que mérite leur effort, ils n'arrivent pas à fournir à l'élite canadienne tous les éléments nécessaires à sa vie intellectuelle. C'est en France particulièrement qu'elle doit venir les chercher. Son goût est ainsi rendu plus exigeant. Mais, en définitive, elle sert les écrivains du pays, en les incitant à de nouveaux progrès, et lorsque l'un d'eux lui apportera l'œuvre qu'elle souhaite, elle sera la première à se réjouir et à contribuer à son succès. Les vives critiques dont elle est l'objet de la part de quelques régionalistes n'altéreront même pas la sérénité de son jugement.

Car il existe un mouvement en sens contraire. L'influence des romantiques avait été si grande qu'elle avait fait craindre que les auteurs canadiens ne fussent irrésistiblement voués à une sorte de colonialisme intellectuel. Même lorsqu'ils traitaient de sujets nationaux, ils ne pouvaient s'émanciper des modèles. Mais, au fond, est-ce que l'imitation n'est pas à la source de presque toutes les littératures? Quelle est celle dont on peut dire qu'elle n'a pas hérité de la pensée millénaire des hommes, et des formes que cette pensée a prises à travers les œuvres innombrables? On est bien revenu de la naïveté du vieil Homère, de cette conception d'un monde primitif, où des gens simples auraient écrit simplement. L'art est artifice : les deux mots sont parents. Il choisit les éléments qui lui conviennent pour les magnifier par le rythme. Dans cette double opération, le subconscient peut fournir sa part, comme une matière précieuse qui sort à l'état brut des profondeurs secrètes de l'être, mais aussitôt l'intelligence s'en empare pour la soumettre au travail d'une subtile technique. Or, c'est pendant cette seconde phase de l'opération que les auteurs canadiens avaient besoin du secours d'autrui. Voilà pourquoi ils ont emprunté des formes aux romantiques. Malheureusement celles-ci étaient savantes, beaucoup trop savantes pour eux. Ils s'en sont servi avec tant de maladresse qu'ils arrivent à nous faire douter de la valeur même de leur inspiration.

Ceux donc qui leur reprochent d'avoir été des imitateurs, de ne pas avoir créé une littérature entièrement canadienne, sont injustes. L'art ne procède pas de la candeur, et ils étaient candides dans leurs ambitions. Ils auraient voulu, eux, dont le peuple venait d'être comme rajeuni dans un bain d'ignorance, pouvoir d'un seul coup produire les œuvres qui sont le fruit d'une lente et difficile maturité d'esprit. Ils ont échoué. C'est normal. Mais leur échec n'est pas vain, si les nouvelles générations savent en comprendre la leçon.

Cependant, il y avait un danger réel à rester trop longtemps soumis à l'influence aussi exclusive et dominatrice des maîtres français. Si des poètes comme Nelligan, ainsi que nous l'avons vu, réussissaient à s'évader en eux-mêmes, d'autres, et des prosateurs surtout, se complaisaient dans une littérature livresque, artificielle, où leur personnalité risquait de se perdre.

C'est du désir de la sauver qu'est né, en la ville de Québec, le régionalisme canadien. Dans l'esprit de ses fondateurs, il n'était qu'une tentative raisonnée pour développer là-bas le sens de l'observation, dans l'espérance que certains auteurs, dont l'œuvre s'inspirait plutôt d'une réalité étrangère entrevue chez leurs modèles, fussent amenés à y introduire peu à peu des éléments fournis par leur propre pays. La question du vocabulaire devenait, par conséquent, primordiale. Jusque là aucune étude sérieuse n'avait été faite de la langue des Canadiens. « La Société du Parler français » en prit l'initiative. Elle releva les particularismes anciens et nouveaux, en expliqua l'origine et les fit connaître par la publication d'un bulletin. C'était une sorte de stabilisation et d'illustration linguistiques, qui de loin pouvait rappeler la Pléiade. Ce travail ne devait pas tarder à produire des résultats. Bientôt, l'intérêt théorique du mouvement était confirmé par de nombreux écrits de plus en plus canadiens, parmi lesquels ceux d'Adjutor Rivard révélaient un conteur de grande classe.

Mais on crut trop volontiers qu'il suffisait d'être régionaliste pour réussir. Le public semblait bien disposé. Il ne fallait pas manquer l'occasion. De braves gens qui n'auraient pas osé entrer en concurrence avec des œuvres françaises, se découvrirent toutes les audaces pour décrire les vieilles choses de leur grenier. Cette littérature à l'eau d'érable devait être admirée sous peine de dénonciation pour antipatriotisme. Heureusement, très peu de critiques et de lecteurs se laissèrent intimider. Ne trouvant pas chez leurs compatriotes les qualités qu'ils recherchaient, ils revinrent aux livres de France. En somme, quelques ouvrages avaient justifié cette première expérience de régionalisme, mais il n'y avait pas lieu d'être très fier de la plupart de ceux qui se réclamaient de lui. La matière était abondante et belle, et si elle a été gâchée, c'est qu'on ne lui avait pas fourni le levain de l'art.

Par une aventure assez contrariante pour tous ces régionalistes, c'est un Français, Louis Hémon, qui avec *Maria Chapdelaine* apportait le chef-d'œuvre souhaité. Plusieurs n'ont pas encore compris pourquoi. N'avaient-ils pas trouvé des sujets aussi intéressants? N'avaient-ils pas respecté la vérité? Oui, sans doute, comme la plaque photographique la respecte,

entièrement, mécaniquement. Mais, ils n'avaient su ni choisir les éléments caractéristiques, ni les transposer sur le plan supérieur de la beauté. Louis Hémon n'a pas fait autre chose, et son œuvre est à la fois essentiellement française et essentiellement canadienne.

On aurait pu croire que cet exemple allait être suivi, que le régionalisme se contenterait à l'avenir de se manifester en des œuvres de plus en plus admirables. Quelques-unes, en effet, ont paru, qui méritent d'être admirées. Mais un groupe de Montréal a lancé récemment la formule du « nationalisme intégral. » Que l'on se rassure : ils s'en tiennent à la vie littéraire et l'on n'a pas à craindre de condamnation romaine! Ce n'en fut pas moins un beau scandale, surtout à cause de la violence des expressions employées. Évidemment, le ton était vif, mais s'il correspond à une vivacité d'esprit, on doit plutôt s'en réjouir, même si elle est accompagnée de quelques injustices. Le ciel intellectuel n'est pas tellement varié au Canada qu'il faille se refuser l'aubaine de quelques éclairs, même s'ils ne sont parfois que des éclairs de chaleur.

Cette fois, il ne s'agissait rien moins que d'une révolte contre l'influence française. L'infériorité des auteurs canadiens ne pouvait s'expliquer autrement. Mais, pour le prouver, on ne semble pas très à l'aise. Les déclarations se multiplient, toutes plus ou moins contradictoires, si bien qu'en essayant de les résumer, un critique risque toujours d'être accusé de trahison. Voici un exemple fourni par un des jeunes de ce groupe, Albert Pelletier, qui, souvent, par la qualité toute française de sa prose, réfute sans le vouloir ses propres théories : « Le seul français moderne que nous connaissons, écrit-il, le français livresque, séparé de son organisme et de sa vie, est impuissant à rendre les formes diverses de nos pensées, les nuances de nos sentiments. » Que de discussions possibles sur ce texte! Qu'est-ce que ce « français moderne » qui serait comme une émanation de la vie française d'aujourd'hui? Où le trouve-t-on? Chez Valéry, chez Duhamel peut-être? Ou chez Paul Morand même, si l'on veut? Il y a bien des expressions nouvelles, empruntées à la mécanique, aux sports et au monde des affaires. Il y a bien aussi une manière nouvelle d'écrire, une facture rapide, syncopée, elliptique, qui déjà

passe de mode. Mais, le « français moderne » est le français tout court. La vie française n'a pas changé au point d'amener un bouleversement de la langue. Celle-ci continue sa lente évolution, et il faudra des siècles pour la modifier profondément, comme il en a fallu pour la faire telle qu'elle est. Depuis que la Nouvelle-France s'est séparée de l'Ancienne, cette évolution n'a pas été suffisante pour empêcher ni un Français de se faire comprendre là-bas, ni un Canadien d'être compris en France. Malgré les archaïsmes, les provincialismes, les anglicismes et les incorrections que l'on remarque au Canada, le fond est resté le même. C'est du français, et assez riche pour permettre aux régionalistes d'écrire des chefs-d'œuvre, sans recourir à un vocabulaire aussi peu moderne que livresque.

S'ils ne font que revendiquer le droit de se servir de certaines expressions et tournures locales, personne ne le leur conteste. Au contraire, les canadianismes peuvent souvent, lorsque bien employés, donner de la couleur et du pittoresque. Mais, si leur but est de faire prédominer les éléments canadiens sur la langue française, en y introduisant toutes les déformations grammaticales et syntaxiques dues à l'ignorance de quelques-uns de leurs compatriotes, alors on peut dire qu'ils n'offrent qu'une prime à la médiocrité. Il serait vraiment trop paradoxal de s'enorgueillir de ses verrues.

Mais la difficulté ne réside pas dans la langue, comme les régionalistes et bien d'autres, là-bas, en sont persuadés. Elle reste sur le plan de l'intelligence, de la culture, de la formation. Il faut toujours y revenir, quand il s'agit de la vie intellectuelle du Canada français. Nous avons vu que jusqu'au traité de Paris en 1763, l'intelligence française, dans le sens particulier que nous lui donnions, n'avait pas encore traversé l'Atlantique. Nous avons vu que depuis, sous le régime britannique, quelques Canadiens y accédaient soit par eux-mêmes, soit en venant en France. Leur nombre n'a fait que croître, surtout en ces dernières années. D'autres, sans y parvenir, sont maintenant plus soucieux d'apprendre. Des librairies et des bibliothèques leur offrent les livres qu'ils désirent. Ils s'abonnent à des revues, fréquentent les conférences. L'intérêt pour les choses de l'esprit se développe rapidement. Mais l'intelligence française n'a pas encore fait école; elle n'est pas représentée

par une élite homogène, elle est trop dispersée pour produire l'ambiance favorable à la création intellectuelle.

Avant de créer, le Canada français a besoin d'assimiler. Il a vécu jusqu'à présent sur un vieux fonds de qualités paysannes : courage, honnêteté, endurance, goût du travail, sens du foyer, et sur un optimisme d'autant plus fort que la foi religieuse venait le vivifier. Mais tout cela qui a suffi dans le passé ne permet plus de surmonter les difficultés actuelles. A la civilisation dont l'Amérique aujourd'hui découvre le danger, il doit en opposer une autre où l'homme et les choses ne sont pas standardisés, rationalisés, mais gardent leur caractère propre avec la liberté de le développer. Le problème dépasse la vie intellectuelle du peuple canadien-français. Il s'agit de sa survivance même, comme peuple. C'est une course tragique qui s'engage. Laquelle l'emportera, de l'américanisation aidée par le capitalisme, le cinéma, la radio et le tourisme, ou de l'esprit européen sous sa forme française pour les Canadiens-français, et anglaise pour les Canadiens-anglais. Seuls, réduits à leurs forces insuffisantes, ils ne pourraient espérer qu'une défaite honorable. Mais ils doivent compter sur la civilisation qui leur appartient de par leurs origines, et dont il leur reste à prendre possession davantage.

Ce travail d'assimilation est aujourd'hui poussé si activement qu'il justifie toutes les espérances. Le but déjà serait atteint, n'était de la rareté des carrières purement intellectuelles au Canada. Ceux à qui leur fortune permettrait de longues études désintéressées ne sont pas souvent les plus enclins à les entreprendre. D'autre part, les familles et les autorités universitaires et politiques hésitent à lancer dans cette voie des jeunes gens, dont les aptitudes assureraient le succès, mais qui, ensuite, pour gagner leur vie, se trouveraient en état d'infériorité devant la spécialisation de leurs anciens camarades. La culture générale peut, en définitive, être la plus utile, mais il ne faut pas trop y compter dans un immense pays neuf, qui stimule toutes les forces matérielles. Ailleurs, l'enseignement est le principal foyer de vie intellectuelle. Les uns s'y préparent pour n'être que professeurs, les autres, et très nombreux, pour en faire une sorte de port d'attache, les garantissant contre les mauvais jours, et leur permettant,

grâce aux fréquents loisirs, de s'évader dans la création. C'est la forme moderne du mécénat. En France, combien de normaliens et d'agrégés occupent dans les lettres, dans le journalisme et dans la politique des situations de premier plan! La nation reçoit ainsi de leur maturité beaucoup plus qu'elle n'avait offert à leur jeunesse. Mais, au Canada français, seuls l'enseignement primaire et l'enseignement supérieur sont accessibles aux laïques, et celui-ci, ne comportant que deux universités, ne peut disposer que de quelques chaires. Le journalisme n'est guère plus favorable aux jeunes intellectuels. Ils y sont mélancoliquement accueillis par des esprits d'élite, auxquels le temps a manqué pour donner leur mesure. Eux-mêmes ne tardent pas à en faire l'expérience : le surmenage est tel dans cette vie trépidante qu'il enlève bientôt toute possibilité de travail personnel. Reste l'Administration. On a tort de la comparer à une vieille dame oublieuse et distraite. C'était peut-être vrai autrefois, mais elle a bien changé. Aujourd'hui, elle réclame jalousement des hommages assidus, et les poètes, qui n'ont jamais été des modèles de fidélité, s'en plaignent.

Dans la province de Québec, cependant, où habite le plus grand nombre de Canadiens-français, le Gouvernement a compris la part qu'il devait prendre à cette renaissance intellectuelle. Depuis la guerre, il accorde d'importantes subventions annuelles aux collèges classiques et aux universités. Il a fondé un prix littéraire, le « Prix David », du nom du jeune ministre dont l'initiative et l'autorité s'exercent, en toute occasion, pour la défense des Lettres et des Arts. Des commandes et des achats de livres, de tableaux et de sculptures permettent à de nombreux auteurs et artistes de publier, de poursuivre leurs travaux et de traverser honorablement les périodes difficiles. Mais surtout, persuadé que l'avenir dépendait de la formation d'une élite, il a voulu développer les relations intellectuelles avec la France. Des bourses d'études ont été créées, afin que des jeunes gens, dont les aptitudes auraient été reconnues, puissent venir suivre les cours des universités françaises. En ce moment, une quarantaine d'entre eux bénéficient de ce régime. Plusieurs retourneront au Canada comme professeurs, alors que les autres ne manqueront pas d'avoir une excellente influence dans le milieu où ils seront appelés à exercer leur

profession. En outre, pour aider les étudiants qui n'ont pas l'avantage de venir en Europe, le gouvernement de Québec verse encore une subvention à l'Institut scientifique franco-canadien, fondé, il y a quelques années, par un des Français qui connaissent le mieux le Canada, M. Louis Dalbis, en vue d'y amener des maîtres éminents de la science française.

Il faut voir avec quel enthousiasme la jeunesse profite des facilités qui lui sont offertes pour se cultiver. Le nombre des candidats aux bourses d'étude en France augmente chaque année. Ceux qui ne peuvent les obtenir s'efforcent de venir quand même, soit aux frais de leur famille, soit avec leurs propres économies, laborieusement amassées dans ce but. Cent cinquante de ces jeunes gens sont ici dans ces conditions. C'est pour en recevoir quelques-uns, boursiers et étudiants libres, mais de préférence de futurs professeurs, de futurs chefs de la nation canadienne, que l'honorable Philippe Roy, ministre du Canada en France, a fondé une des maisons les plus admirées, tant par sa vie intellectuelle que par son organisation matérielle, de la Cité universitaire. De l'un et de l'autre côté de l'Atlantique, tout a été prévu pour la formation d'une jeune élite, qui soit digne de son jeune pays.

Ce qui donne confiance en l'avenir de cette nouvelle génération, c'est qu'elle a le courage, en arrivant ici, de faire un grand acte d'humilité. Elle découvre tout à coup l'écart qui existe entre ce qu'elle est et ce qu'elle devrait être. Elle pourrait essayer de s'illusionner pour réduire l'effort qui s'impose; et il en serait peut-être ainsi dans le cas où elle se sentirait, elle-même, responsable de son impréparation. Mais, ni sa volonté d'apprendre, ni ses aptitudes intellectuelles ne sont en cause. Elle le constate en toute justice, sans la moindre arrière-pensée de dénigrement.

Cependant, le fait est là, indéniable, qu'elle n'est pas en mesure, dans presque tous les domaines, de rivaliser avec ses camarades français ou, du moins, avec les meilleurs d'entre eux. Ce fait, elle l'accepte donc, mais pour en faire aussitôt le point de départ de ses progrès. C'est avec une sorte de rage qu'elle se met à l'œuvre, en commençant par une révision complète de ses connaissances pour bien être sûre de la base sur laquelle il lui faudra construire. Et bientôt, le travail

devient une joie. Paris donne à l'intellectuel cette incomparable impression d'être emporté en avant, presque malgré lui. L'étudiant étranger, dans sa petite chambre du Quartier latin, ne la ressent pas moins vivement. Mais, pour le jeune Canadien-français, l'impression est plus riche encore. Il a grandi dans un pays où l'on est fier de ses origines plutôt par atavisme que par l'idée que l'on peut se faire de la civilisation à laquelle on appartient. Les vapeurs qui montent des sillons et les fumées d'usines empêchent de voir très loin. A force d'être considérés comme des Français de seconde zone, il arrive que l'on doute de soi et de son avenir. Et voilà que Paris révèle progressivement à ce jeune Canadien des aspirations, des sentiments, des pensées, qui attendaient au plus intime de son être, et il les lui montre, identiques, inspirant d'autres hommes, Français d'hier et d'aujourd'hui, dont les œuvres sont les plus belles de la civilisation française.

On a craint, au Canada, que ces jeunes gens ne devinssent trop Français, qu'ils ne finissent par perdre leur caractère national. Les critiques qu'ils ont osé faire sur leur pays ont été interprétées dans ce sens. Comme si le patriotisme consistait à s'extasier béatement devant une certaine infériorité intellectuelle, au lieu de la constater pour essayer d'y remédier! Le seul reproche que l'on puisse leur adresser est de ne pas assez faire la part du temps, qui est un élément essentiel dans toute évolution, dans tout progrès. Leur ardeur est telle qu'ils voudraient transformer le Canada et leurs compatriotes en un tournemain. Mais cette ardeur est la garantie même de leur fidélité à la terre canadienne. Leur intérêt personnel serait de ne rien dire, de s'incliner avec déférence, en s'occupant de leurs propres affaires. Cette passivité ne leur est plus possible. Ils ont redécouvert la civilisation française, et ils croiraient manquer aux obligations qu'elle leur impose, en n'essayant pas de l'apporter à leur peuple.

Dans l'histoire du Canada français, chaque génération a contribué, par son effort, à en assurer la survivance. Celle d'aujourd'hui a pour mission d'assimiler les connaissances générales et particulières qui font la grandeur intellectuelle de la France.

PIERRE DUPUY

ABSENCE[1]

— Attention, Justito.

Les avertissements de Salazar qui s'engageait le premier dans le réseau barbelé de la sente ne lui parvenaient pas. Depuis ce départ brusqué, des pensées et sentiments contradictoires le harcelaient. De Mexico à Puebla, de Puebla à Tecomavaca où ils avaient pris leurs montures et leurs guides, il n'avait cessé de ruminer la lettre de dépit et d'exhortations qu'il avait précipitamment adressée à Anne, et les télégrammes lancés pour la prévenir qu'il disparaissait hors de toutes communications possibles, en pays perdu. Dans les dépêches, il la suppliait de mettre un terme à des sorties « absurdes et dangereuses », qui lui mettaient à nouveau martel en tête.

En même temps qu'il reprenait le fil de ce monologue épistolaire, il s'accusait de brusquerie. Comment accueillerait-elle sa mauvaise humeur, ses reproches?

Un cri de Salazar — suivi aussitôt par la gifle d'une branche qui lacéra sa manche — le tira de ce débat : s'il ne faisait pas attention, il allait se faire arracher un œil ou percer une cuisse. Où se croyait-il ici? Au Bois?

Protégeant ses genoux, Juste donna un regard au cañon qui s'ouvrait sous eux, aux massifs qui, de l'autre côté de la vallée, barraient de leurs tables purpurines un ciel quasi saharien. Sur les pas de la mule de Salazar, un coureur chargé

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 mars, 1er et 15 avril.

de couvertures et de musettes taillait à coups de hachette dans les branches et la verte membrure des cactus-candélabres, préparait au cheval sa foulée à l'assaut de la sente. Haudouard prêta plus d'attention à la forêt d'aiguilles et d'échardes où ils pénétraient.

Hallucinante en vérité! Il n'avait pris ni peyote, ni marihuana pourtant. Mais ces cactus qui, sur les pentes éloignées, faisaient, par leurs pointillis funèbres, l'effet de bois incendiés ou d'immenses champs de croix, avaient de près des aspects délirants. Les *candelabros*, à des hauteurs de cyprès, masquaient le soleil de leurs chandelles noires. D'informes saucissons végétaux faisaient obélisque dans la broussaille. Salazar enthousiaste montrait d'énormes coussins en caoutchouc vert qui avaient l'air hérissé de bistouris.

— A Paris, vous les mettez en petits pots.

Petits pots... Paris... Petit monde. Trahisons des amis, légèreté d'Anne... autant de flèches dont le mot et le rire de l'artiste suffirent à cingler Haudouard. Cependant, devant les végétations fabuleuses, il redevenait tout yeux. Gonflés, comme la citrouille de Perrault, à des proportions de carrosse, surnourris de tous les poisons de la rocaille minérale, ces cactus mexicains, dans leurs variétés, étaient bien d'apparence à réjouir un cœur de peintre de volcans. Pelotes d'épingles pour géants farceurs, herses de dents grises, de crocs blanchâtres, l'on eût dit d'un jardin infernal rêvé par des surréalistes. La lumière liquide donnait à ces arborescences périlleuses un air de flore sous-marine, épanouie en un printemps de flamme d'or, de cloques pourpres. Certains de ces étranges coraux portaient des fruits... Quels fruits! Des tumeurs, des abcès grenus, veineux, couverts d'écailles.

Le moso qui frayait à travers les pointes tendit à Juste l'un de ces fruits tout épluché.

— *Pitaya.*

Il eut, en y mordant, une sensation de plaie chaude. Un sang vermillon lui englua la bouche et les doigts. A sa soif cette fadeur sucrée parut délectable.

— Alors, la vie est belle?

Salazar se retournait de temps à autre pour l'encourager. Juste commençait à prendre goût à l'aventure, à oublier les

bureaux de poste introuvables à travers ces calvaires de cactus qui allaient, pour des jours, borner leur horizon. Ils arrivèrent à la crête.

Devant eux, sous eux, s'étendait en vapeurs et reflets une vallée lunaire d'où émergeaient d'autres cimes, tronquées comme celle qu'ils venaient d'atteindre. Ramon mit pied à terre pour montrer à Haudouard sur un emplacement débroussé des déblais de fouilles.

— Couchez-vous... venez voir, — dit-il en se mettant à plat ventre devant l'orifice d'un petit tunnel où ils se faufilèrent l'un derrière l'autre. A la lueur d'allumettes, de vagues hiéroglyphes apparurent sur le roc.

Ils ressortirent, égratignés, couverts de terre, épanouis, vidèrent une musette de vivres, burent, fumèrent. Soudain, toujours accroupi, le petit homme, sans prévenir, tira son revolver et, le sourcil en accent circonflexe, la barbe arquée, déchargea droit devant lui sous le nez du cheval et de la mule qui regimbèrent, deux coups, l'un sur l'autre. A trente mètres, deux fruits de pitayas éclatèrent, saignèrent comme des cœurs de Christs indiens.

— A vous, — dit-il, en tendant son arme. Il y avait des cibles plus proches. Haudouard eut un « Pourquoi faire? » qui mit en bataille le révolutionnaire.

— Pour apprendre, qué. *Dice, sea un poco mos mexicano,* señor francès. Comé cela...

Juste prit la leçon de tir et d'héroïsme, se fit le cœur et la main, tira sur ses ennemis inconnus. Le bosquet de pitayas s'ensanglanta. Une espèce d'exaltation mexicaine le dilatait à présent, pareille à celle de Salazar qui, couché sur le roc, enfonçait ses éperons en étoiles dans les gravats aztèques, les yeux emplis d'un vol d'aigle tournoyant sur les massifs tabulaires. L'allégresse de ces plaisirs simples et barbares fondait ses tiraillements de tout à l'heure en une sorte de joie ascétique : « En s'éloignant de ce que l'on aime, pensait-il confusément, l'on s'accroît, l'on se fortifie — pour soi, pour l'amour... ou pour Dieu! »

Autour d'eux le soleil fouillait les ruines en terrasses de ce qui avait dû être un temple ou un palais; aux pierres s'accrochaient de petits arbres sans écorce, sans feuilles, rubescents,

musculeux et comme écorchés, d'où suintait une gomme résineuse. Des copals.

Une ivresse de pathétique, en vérité, émanait de cette nature suppliciante et suppliciée, de ce printemps des cactus où se mêlaient fleurs et poignards, enfer et paradis en un émerveillement vaste et puissant comme les formes souveraines qui bloquaient l'espace; avec l'éther des cimes, la palpitation chaude des couleurs, glissait en eux l'hyperlucidité de l'homicide marihuana. Soudain, de l'angoissant silence jaillit, s'épancha comme par une blessure, un chant. Un chant nasal hilare et douloureux — l'une des bizarres chansons d'amour de Salazar.

A ce moment, Juste se sentit au faîte d'une intuition. Mexico le perçait par toutes ses pointes à la fois, l'éblouissait par toutes ses violences, lui imposait pour une minute chargée d'éternel la hautaine harmonie qui préside à son chaos. Le paysage ici traduisait la race, l'homme : son mépris de la souffrance et de la mort; meurtres, tortures, révolutions — sa jubilation taciturne de la vie, ses grands silences intérieurs et ses arts secrets, ses explosions de joie et de détresse (cette fleur d'or vivace, là-bas, dans l'arbre à vif... Lupé!), son esprit destructeur et créateur, son sadisme et ses gaietés. Tout est dans tout. La nature ici rappelait avec les plus vieilles théogonies américaines, les premières divinations de la terre : la joie sort de la souffrance, la béatitude de l'horreur. Un ordre souverain règne, en formes immuables, sur les désordres de la matière. La passion engendre l'abstraction; la rage d'être est sœur de l'amour du divin.

Mais Salazar avait fini de chanter. Des péons approchaient leurs deux montures.

— Qu'est-ce que vous dites de notre Mexico?

Que dire? Les belles visions ne se formulent point : Haudouard n'avait, à proprement dire, rien *pensé*. Il regarda ce petit homme trapu qui avait une double mâchoire de cartouches à la ceinture, une chanson tendre dans le cœur, le soleil et la mort dans les yeux.

— Étrange terre, — se borna-t-il à répondre. — Vous êtes de curieux êtres.

« Faites-moi des vôtres » se disait-il en remontant à cheval.

Et suivant la mule qui trottinait déjà, il s'enfonça, plein d'une nouvelle flamme, parmi les arbres à couteaux.

***

Ce regain d'ardeur dura près de deux semaines, malgré les retours d'appréhensions qui venaient parfois l'assaillir. Ils sortirent des forêts de cactus pour pénétrer dans les replis de la blanche Misteca.

Chaque étape à travers les solitudes pétrées de cet arrière-pays, les haltes quotidiennes dans les *pueblos* où contre les fortifications d'une église lézardée (toujours la même) montait le mur de chaux de l'école neuve, le compagnonnage des « missionnaires ambulants » auxquels Salazar avait affaire, apportaient à son esprit curieux le spectacle tant attendu du réveil indien. Fêtes, écoles, travaux, danses traditionnelles, théâtres en plein vent, — l'apostolat des « missions culturelles » embrassait toutes les fonctions de la vie rurale dans les villages régénérés. Salazar qui avait au ministère de l'Éducation le contrôle des arts populaires, était accueilli par les jeunes troupes et par les *campesinos* en héros de la dernière révolution.

Quand ils arrivaient, escortés par la troupe caracolante des *cows-boys* missionnaires, bombes et fusées craquaient sur les têtes, les orphéons partaient en hymnes et mañanitas, les estrades frangées de mousses grises en discours lyriques. Ils banquetaient, couchaient sur des tables sous les fresques prolétariennes des écoles ou les ex-voto poussiéreux des églises. Et ils repartaient à l'aube, les reins rompus, les genoux déboîtés par les étriers toujours trop courts, le visage et les mains pelés jusqu'au derme par l'écorchant soleil de la sierra.

Au milieu de ses nouveaux amis, conquis par cette vie salubre et généreuse, Haudouard se délivrait de ses vains soucis.

Cependant, un soir qu'il jouissait d'une chambre, il ne résista pas à sortir de ses poches les dernières lettres d'Anne, à rechercher les phrases qui l'avaient meurtri, à en découvrir d'autres qu'il avait négligées : *Je suis ballottée entre une foule d'obligations et encore que je ne me montre que là où il est bon de*

paraître, je n'arrive pas à avoir une minute à moi... Je me suis commandé deux ravissants chapeaux chez Reboux qui me fait des prix. J'ai trouvé un joint... Goehl a donné en mon honneur un dîner au Ritz. Le pauvre type! Il en a, de la suite dans les idées. Mais toujours aussi assommant et ridicule. Cependant si je me remets au chant, il peut être utile — et son champagne est excellent.

De nouveau il retomba dans le marasme et les perplexités. Ah! non, il n'avait pas eu tort de réagir contre cette rage de futilités. Comment, Anne Langle pouvait-elle donner sans haut-le-cœur dans toutes ces mondanités utilitaires, au lieu de profiter de leur séparation pour se recueillir un peu. Il y avait d'étranges contradictions entre ce qu'elle promettait et ce qu'elle faisait, entre le jugement qu'elle portait sur ses relations et l'importance qu'elle leur accordait. Décidément, il devait rentrer au plus tôt. Aussi bien, puisqu'il ne devait pas retrouver les Hudson, il pouvait s'embarquer fin juin, dans une quinzaine. Mais sa documentation était encore incomplète, et il avait deux conférences à donner...

La fatigue du corps fait de l'esprit une proie facile. L'éreintement des marches forcées au pas fourbu de sa bête, les insolations répétées le rendaient moins résistant au tracas. C'est ainsi que se forment les mirages : la vision du retour, d'Anne au bateau, le 6 août au plus tard, de leur fuite à la campagne pendant les mois d'été, devint un oasis après des semaines de soif et de désert.

Salazar ne lui parlait jamais de Lupé, comme s'il eût craint autant pour lui que pour Juste ce sujet brûlant. Haudouard lui supposait pour la petite Mexicaine une inclination ancienne, sans espoir et d'autant plus romantique. A Taxco, son hostilité avait montré jusqu'à quel point il pouvait, par esprit chevaleresque, épouser la cause de sa protégée. Mais il semblait que l'incident de la marihuana et le départ de Juste à ses côtés eussent provoqué un complet revirement : le soir, sur leurs bat-flanc, il lui massait fraternellement les reins, lui enduisait d'huile ses mains brûlantes et, ces soins donnés, l'endormait à la guitare de ses chansons tristes. *Una casa tam bonita...* Que de soirs ce refrain éperdu comme un aboiement à la lune avait entraîné

les rêves d'Haudouard vers la maison d'été où ils s'installeraient bientôt, Anne et lui!

Mais de Lupé il n'était jamais question. Cependant, l'un des derniers après-midi, dans un gros bourg, Yancuitlan, où ils avaient prolongé la halte, une circonstance inattendue les amena au sujet interdit.

Haudouard avait trouvé le petit homme siestant sous les arcades de l'Ayutamiento, devant la vaste place ombreuse où brillaient le bassin et ses fontaines, au milieu d'un cercle de bancs de pierre aux dossiers en volutes. Le peintre-poète, un papier en main, était en veine d'inspiration. Il lut à Juste trois vers d'une chanson qu'il commençait d'écrire.

Tu mi agua
Toi mon eau
Io tu jarrito
Moi ta jarre
No puedo vivir sin beber.
Je ne peux pas vivre sans boire.

Il attendait que la suite vînt. Juste, charmé par le début, saisi à son tour par la muse espagnole, la lui donna :

Tu mi nube, tu mi lluvia
Toi mon nuage, toi ma pluie
Conoces tu el hambre del sol?
Connais-tu la faim du soleil?
No puedo vivir sin beber
Je ne peux pas vivre sans boire.

— *Bueno*, Justito, — s'exclama Salazar. Il écrivit et reprit :

Tu mi volcano, tu mi lava
Toi mon volcan, toi ma lave
Vuelca la llama por tu tierra
Verse la flamme par cette terre qui est à toi
No quiero morir sin beber
Je ne veux pas mourir sans boire.

— Pour la Lupita, — dit Salazar, quand il eut relu leurs strophes. — Pour la Lupita, hé?

— Je ne reverrai pas Lupé, — répondit Juste tristement. — Nous nous sommes quittés pour ne plus nous revoir.

Ramon, les sourcils broussailleux, sourit d'un sourire plein

de machiavélisme et de mélancolie : « Tu ne connais pas les femmes mexicaines, petit Français. »

Il arpentait les arcades en faisant sonner ses éperons. Avec ses bottes lacérées, ses cuisses courtaudes moulées dans une culotte blanche, son gilet jaune et sa barbe serrée dans la visière de son sombrero plat, il unissait plus que jamais Don Quichotte à Sancho Pança.

— *No se puede,* — répétait-il. — Cela ne se peut pas.

Puis il disparut entre deux piliers, sous le soleil torride. Une demi-heure plus tard, Haudouard le vit revenir, traînant la jambe et l'œil malin. Il tendit sa main fermée, sa petite main carrée aux angles spatulés, cligna de l'œil et ouvrit sous le nez de Juste une paume calleuse où reposait, bleu turquoise, une petite plaque de jade.

— *Mira...* (Regarde). C'est un Tllaloc.

Haudouard prit l'idolito avec envie, en palpa la figure polie. C'était exactement la plaque qu'il cherchait pour Anne, pour qu'elle eût un collier comme ceux de Lupé. Mais, quand Ramoncito était là, comment dénicher la moindre pierre?

— Garde, — dit Ramon. — Tu le lui donneras aussi.

— A qui? (Juste s'empourpra). Je ne reverrai pas Lupé.

— *Quien sabé!* — marmonna Salazar. — Mets-la dans ta poche. *Vamonos...*

Ils avaient cinquante kilomètres à faire pour gagner l'étape du soir, — l'avant-dernière. Les mosos arrivèrent traînant deux bidets faméliques, écrasés sous les selles à franges, plus fourbus que toutes les montures qu'ils avaient laissées. Comme ils sortaient du bourg, Haudouard aperçut, contre les collines roses, des poteaux, des fils.

... Y avait-il par hasard un télégraphe à Yancuitlan?

***

A Tlaxiaco, la veille du jour où ils atteignirent la vallée d'Oaxaca, leur terre promise, ils étaient l'un l'autre si rompus qu'ils durent une journée entière rester étendus dans une posada. La chance de trouver dans cette localité le gouverneur de l'État leur valut de pouvoir prendre avec lui le camion qui devait le ramener à sa capitale. Écrasante étape : heureusement, vers le soir, quand ils entrèrent dans la grande

vallée zapotèque une limousine venue à la rencontre du chef d'État les rescapa.

Aux approches d'Oaxaca, de grands feux flambaient au bord de la route. Des délégations de paysans agraristes arrêtaient avec des clameurs la voiture à fanion. L'arrivée du populaire Salazar avait été annoncée. Le nom de l'ancien combattant d'Obregon était acclamé au passage avec celui du « Jefe » *Viva el nuestro Jefe... Viva el paladino del saber... Viva los redemptores de los Indios*[1]. Fougue enthousiaste, visages brutaux cuivrés par les torches, foule ardente qui s'épaississait quand la limousine s'engagea sous les feuillages de la petite ville en rumeur. Mais Haudouard était trop à bout pour apprécier cette fureur de nationalisme révolutionnaire, ce bouillonnement toujours prêt à faire sauter le couvercle de la cuve, dans les cités mexicaines.

« Salazar... Cedillo... Salazar... Cedillo ».

Autour de la voiture au ralenti la voix du peuple réclamait les deux hommes. Ils cédèrent, dociles à l'habitude qui, au Mexique, exige des « héros » grands et petits qu'ils marchent avec la foule. Resté seul, Haudouard fit l'obscurité dans la limousine dont les phares éclairaient la mêlée emportée des casaques blanches, des crânes hérissés, des jambes brunes et s'abandonna à son épuisement.

Soudain, il aperçut le long d'un trottoir remontant le flot, jouant des coudes, courant presque, les yeux en arrêt sur chaque voiture qui débouchait, une femme en robe jaune, décoiffée, le visage échauffé, un peu hagarde... Lupé!

Elle ne fixa qu'un instant l'auto où était Juste et, sans hésiter, d'un bond sauta sur le marchepied, ouvrit la portière et, avant qu'il eût le temps de comprendre, fut contre lui, dans ses bras.

— *Justito... mi Justito.*

Cette voix essoufflée, il n'en reconnaissait ni le timbre étrangement adouci, ni l'accent craintif. Il regarda au dehors, effrayé du scandale possible.

— Où est Hudson? — demanda-t-il, quand elle parut avoir repris haleine.

1. Vive notre Chef... Vive le paladin du Savoir. Vivent les rédempteurs des Indiens.

Elle ne semblait pas l'entendre. A tâtons, ses mains le palpaient sur ses genoux, sur sa poitrine comme si on lui ramenait une victime, un blessé.

— J'ai cru que tu ne reviendrais jamais, que quelque chose t'était arrivé. J'ai eu peur, peur... Pourquoi n'as-tu pas écrit?

Il fut saisi de l'entendre le tutoyer, employer l'espagnol au lieu de l'anglais. Mais c'était surtout cette voix affaiblie, dolente et peureuse qui le surprenait, le troublait. Il avait encore dans l'oreille l'accent américain, nasal et coupant, de leur dernière scène.

— Où est Mac? redemanda-t-il machinalement.

De la tête elle indiqua vaguement la cohue.

— Depuis quand êtes-vous ici?

— Depuis trois jours... J'étais déjà ici quand le télégramme de Ramon est arrivé. Pourquoi ne m'as-tu pas télégraphié, toi? Depuis trois jours, je t'ai attendu sans pouvoir dormir une seule nuit.

— Pourquoi?... mais pourquoi? — demanda-t-il.

La tête ronde s'appuya contre lui, ses boucles lâchées par le peigne rouge. Il l'entendit encore, humble et fiévreuse.

— Tu recevras toutes les lettres que tu voudras. *Never mind.* A présent, tout m'est égal. J'en ai pour toi. D'elle. Trois. Tu les trouveras dans la chambre ici. Je te les ai apportées. Ici.

Elle parut suffoquer, puis reprit.

— Tu as ce que tu voulais. Ma volonté est à toi. Tu la voulais. Elle est à toi. Tu feras ce que tu voudras... *I am lost,* — ajouta-t-elle avec égarement.

Ah! pouvait-il encore se faire violence? Il enfonça ses doigts dans la toison noire et la pressa contre lui, prit sa bouche. Et, dans le vacillement des lumières qui tournaient sur eux, il vit la double herse des longs cils fermés sur un visage révulsé, au cerne douloureux. Les paupières de Lupita se gonflèrent, se mouillèrent sans s'ouvrir. Il les baisa.

— Lupita... Lupita mia... Pourquoi?

Qu'avait-elle? Était-il possible, était-il vrai qu'elle l'aimât ainsi?

Des cuivres éclataient en musiques pressantes. Des grappes

d'yeux narquois s'approchaient de la portière. Elle fit face à la foule, se dégagea, le prit par le bras, ouvrit. Il sauta derrière elle. Dieu, qu'il était las et moulu!

Elle l'entraîna sans le lâcher. Il vit un porche d'hôtel vert fleuronné comme celui d'un palais, les lampes roses d'un patio, les marches d'un escalier qu'il gravit à sa suite. Dans la chambre, elle le poussa presque sur le lit, l'aida à délacer ses bottes, caressa ses genoux, essuya d'un mouchoir trempé la poussière qui lui mordait la figure et les yeux.

— Laisse-moi te voir... Justito à moi! Comme tu es maigre! Et pas rasé. Tu pèles comme un écorché... Et moi qui te brûle avec cet alcool. Pardonne-moi.

O douce voix timide et chantante de la squaw!

— Tiens, voilà pour toi. C'est Ramon qui l'a trouvé.

Il avait sorti le Tllaloc de sa poche. Elle l'écarta.

— Jamais... Tout est à toi.

Elle fut contre lui, si chaude, si serrée qu'il oublia ces lettres qu'il avait aperçues en entrant et pas osé prendre devant elle. Mais elle lui était encore si différente, si nouvelle en sa soumission passionnée, qu'il dit presque malgré lui :

— Lupita... Je ne te reconnais pas. Tu as la fièvre.

Les larges prunelles pailletées de phosphorescence semblaient le connaître de toujours.

Un pas sonna sur les dalles de la galerie.

— Ils vont venir, — dit-il. — Hudson va rentrer.

— Qu'importe! Je voudrais qu'ils sachent tous combien je t'aime.

Lui ne savait plus rien... sinon qu'entier en deux amours, en ses deux vies, le partage serait un horrible déchirement.

Par la porte du balcon, une odeur de feuilles entrait, fraîche bienvenue de la terre promise; une brassée d'étoiles entre deux têtes d'arbres verts. Et soudain, en musiques d'or, en fluides éoliens, en cymbales, les mañanitas oaxacanes s'épanchèrent, cruelles, éthérées comme le printemps des cactus.

II

FLOTTEMENTS

Une femme écrivait à son amant : « Revenez vite. J'aimerais Dieu si je pouvais aimer les absents. » RIVAROL

23 mai

Quels jours affreux, mon chéri, depuis le télégramme qui m'annonce tes explications orageuses avec Lupé. Imagine, heure par heure, la montée d'une angoisse horrible, insoutenable. Ne crois pas à une crise de doute ou de jalousie. Mais une terreur irrépressible que des représailles ne s'exercent sur toi. Je t'ai vu blessé ou pis. Je n'ai plus vécu jusqu'à ta dépêche suivante.

Peut-être n'avais-je pas encore pleine conscience avant cette crise, de cette vérité très simple : sans toi, privée de toi, je ne pourrais pas vivre. J'ai besoin de toi pour respirer, pour exister. Voilà ce que l'absence me confirme avec une certitude absolue.

Cette bourrasque de peur a réveillé en moi tous les tourments : je m'affole en pensant que les paquebots brûlent, que les avions tombent, en apprenant — il ne manquait plus que cela — qu'au Mexique la terre se met à trembler.

Je sais que je t'ai encouragé à ce voyage, comme à tous ceux que tu feras par la suite. Mais j'ai besoin d'être constamment sûre que tu reviendras. Il me faut en septembre, peut-être en août, un Juste heureux contre moi. Je suis malade de toi, du désir de toi. C'est à la fois si bon et si mauvais que cela me laisse sans force.

27 mai.

Mon Juste chéri, enfin tes lettres retour de Taxco. Mais où celle-ci te trouvera-t-elle? Ces lettres qui se croisent à tort et à travers avec des retards infinis. Quand les tiennes m'arrivent le soir (toujours le soir!), je les lis, les relis, en t'appelant, mon petit Juste.

Comme je voudrais qu'avec Lupé tout se calmât et que sa jalousie fût apaisée. Ton télégramme me dit que tu vas t'éloigner d'elle. Pourquoi? Je me demande si je ne serais pas plus inquiète

en te sachant hors de sa surveillance despotique qui au fond me rassure. Avec qui pars-tu? J'ai tellement besoin de savoir qu'aucun hasard, aucune rencontre ne peuvent rien changer entre nous.

Votre mère est à Paris. Nous avons dîné hier ensemble. Conversation très famille, tu penses. Elle est si exquisement bonne et tendre. Elle ne rêve pour nous qu'appartement, chambre à la campagne. Il faut nous marier, ne serait-ce que pour lui faire plaisir. « Attendons de voir si Juste ne ramène pas une femme du Mexique » lui ai-je dit. (Tu parles si je plaisante!) Elle a hurlé d'indignation.

Assez pour le mariage! Le plus urgent, mon amour, c'est que tu reviennes vite. J'attends ta prochaine lettre avec un mélange d'espoir et de peur. J'ai eu peut-être tort de te raconter toutes mes sorties sans exception. Si j'ai cédé à cette petite crise de mondanité, c'est encore plus par ennui que par snobisme. Mais sois heureux : j'en ai assez de sortir; ce sera autant par goût — ou plutôt par dégoût — que je refuserai désormais la plupart des invitations. Quand on a vu trois ou quatre fois dans la semaine les inévitables X... Y... ou Z... on n'est plus frappé que d'une chose : la méchanceté de leurs figures et de leurs propos. Le plus beau, c'est que tous ces gens, crevant d'argent et de situations et dont je pourrais logiquement être jalouse, se comportent exactement, eux, comme s'ils étaient jaloux de moi.

L'amour doit terriblement se voir sur ma figure et un bel amour est sûrement ce que les gens pardonnent le moins et essayent le plus de détruire. Mais sois tranquille, mon chéri, le monde ne nous aura pas.

4 juin.

Me voilà pour des jours dans une tristesse mortelle. Tes derniers télégrammes qui m'apprennent que je vais être pendant des semaines sans nouvelles et m'accablent de reproches, de doutes, de soupçons presque. Comme j'appréhende ta prochaine lettre! Terreur que tu ne continues à t'inquiéter — ou pis, que tu ne t'éloignes de moi. Tu le sais, je ne pourrais pas le supporter.

Il faut que tu sentes constamment ma fidélité et le pouvoir absolu que tu as sur moi. La fidélité est une chose qu'on ne peut

pas prouver et ce sont les infidèles qui parfois ont l'air le plus innocent... »

Ces pages mêlées, froissées tremblent entre ses doigts. Il les relit, avant de câbler, devant le pupitre du télégraphe où il a couru dès son retour à Mexico. Quand il a pu les parcourir à Oaxaca, dans la soirée, elles lui ont montré l'étendue de sa chance, l'injustice de ses doutes. Il a fait son « mea culpa. » Avoir dans sa vie un être de la qualité d'Anne Langle et s'être laissé tenter par une autre...

Par bonheur, l'apparition d'Hudson et de Salazar à l'hôtel s'est produite à temps pour les arracher, Lupé et lui, à un égarement qui, par son excès même, les a préservés de céder au simple désir. Il a pu se ressaisir et voir le danger : Lupé l'aime, et par cette soumission passionnée qui la fait sentir plus vulnérable, elle le désarme. Depuis trois jours, elle est suspendue à ses désirs, anxieuse de lui donner davantage et de l'entraîner encore plus avant; elle n'a pas permis qu'ils quittassent Oaxaca sans courir la vallée zapotèque, sans aller aux lieux saints de ses enthousiasmes mexicains : Monte Alban, Mitla.

Comment résister à ses élans, à cette impatience de le combler qui ne demande en retour que de le sentir présent? Elle l'aime... Raison de plus pour partir. Il le doit à Anne, à Lupé, à lui-même. Deux dates le tiennent encore : celle de ses conférences fixées à quinzaine à l'Université et celle du premier bateau qui les suivra : dans un mois, 16 juillet. Cela lui laisse le temps de terminer son enquête et de pousser jusqu'au Yucatan, ne serait-ce que pour s'éloigner de Lupé.

Sa décision est prise. Il rédige son câble :

Embarquerai seize juillet après probable voyage seul Yucatan. Dès semaine prochaine écris Veracruz où prendrai avion le six puis bateau. Ensuite Havane. Arriverai six août. Hâte immense franchir ce dernier mois. Plus que jamais tien.

Le voici soulagé à l'égard d'Anne, mais à peine a-t-il posé le pied sur le trottoir que la fébrilité de Mexico repasse en lui, — tension angoissée de l'altitude, électricité en suspens.

Et Lupé? Comment va-t-il lui apprendre cela?

***

Il l'a laissée repartir à Tenayuka avec Hudson en promettant de l'y rejoindre en fin de journée. D'ici là, il a des journalistes à voir, des informations à prendre au Ministère de l'Agriculture. Tâches ingrates du métier, celles qu'il arrive à préférer pourtant, car elles l'arrachent aux préoccupations sentimentales qu'il redoute et condamne. C'est seulement vers 5 heures que la voiture de Salazar l'emmène, à travers les champs d'agaves, vers l'enclos d'organos qu'il n'a pas revu depuis un mois.

Personne sur la véranda. Le hamac est vide. La chambre aussi où l'on se tient d'habitude. Mais il y a des tubéreuses fraîches dans les jarres; dans les rayons les dieux de pierre et d'argile; la belle serape aux cerfs de couleur sur son lit. Puissance d'une atmosphère, des objets aimés. Il n'a vécu que quelques jours parmi eux. Le voici déjà acclimaté. Que de fils secrètement formés il va falloir rompre!

Il monte au premier, frappe à la chambre de Mac, — pas de réponse, — à celle de Lupé... « Yes! »

Elle est seule devant un dessin interrompu; elle l'attend sur le seuil du toit-terrasse, enflammé par le grand soleil haut encore, là-bas, sur la pyramide. Repliée dans la soie grise d'un kimono d'homme qui lui fait sous ses cheveux épars une silhouette d'enfant, elle ne bouge pas quand il entre, mais lève sur lui le dense regard d'obsidienne. Avant toute parole il devine son interrogation et la devance.

— Où est Mac?

— Mac est parti pour Teotihuacan. Il a dit qu'il ne rentrerait que tard, à la nuit.

— Où as-tu été? — questionne-t-elle à son tour.

Avec ce tutoiement espagnol et cette tendre voix qui lui a révélé à Oaxaca sa soumission. « Tu as ma volonté, » dit cette voix. Et dans cette maison vide, près de cette femme inquiète et docile, il a une étrange impression d'être chez lui, auprès d'une femme qui serait la sienne, sa femme indienne de Mexico. Ne lui a-t-elle pas dit qu'elle était prête à faire sa vie avec lui, ici ou ailleurs?

Cette impression le trouble autant que ce qu'il cache. Il

énumère ses courses dans les journaux, les bureaux ministériels, la Commission agraire. Mais il ne dit pas qu'il a passé au Norddeutscherlloyd faire viser son billet de retour et retenir son passage. 16 juillet... Avouer qu'il s'apprête à fuir, il n'ose pas. Pressent-elle où il a été?

— Et au télégraphe?

Il ne veut pas nier. Elle s'est levée dans son kimono trop grand. Et le silence qu'elle s'impose ennoblit l'ovale du visage enfantin du trait des cils impérieux qui s'abaissent. Le voici plus qu'ému, oppressé par ce chagrin qui cherche à se dominer, par la solitude de cette maison où fut entrevu un bonheur impossible et que, dans quelques jours, il désertera. Sans que rien jamais ait été entre eux. Rien que cet attrait chimérique et désespéré, ce rêve lumineux qui s'allonge, rayon oblique, entre leurs ombres. Cette chaude clarté qui palpite et veut vivre, vont-ils la laisser mourir? Ce jour sur son déclin va-t-il être, après tant d'autres, perdu pour cet amour qui voulait, qui devait être et se révolte de finir sans avoir été?

— Justito!

A peine s'appuie-t-elle à lui qu'elle l'enlace et qu'il se penche, qu'il l'emporte abandonnée dans sa soie grise, prenante aussitôt que dévêtue. Elle est à lui — et lui à elle — pour un moment sans durée.

Ils reviennent à eux. Pourquoi faut-il que cette étreinte ne s'achève pas dans la joie, que le tourment redescende déjà sur lui? Sur elle pas encore... Elle se lève, échappe à ces ombres sournoises, jaillit fière et dorée dans la gloire de sa lumière, cambrée sur ses reins solides, la petite Indienne. Tient-elle enfin sa victoire? Elle appartient au jour et au soleil, elle, — non à la nuit. Elle est simple comme elle est nue, entière dans ses désirs et ses élans, primitive et farouche comme sa terre. Qu'il la regarde et qu'il comprenne! Si de cet acte d'amour il a remords envers une autre, que ses dieux à elle en aient la flamme, eux qui en connaissent la droiture, la violence, la pureté!

***

Entre les sentiments inégaux qui le disputent, il ne cède un instant à l'un que pour revenir à l'autre d'un mouvement plus éperdu.

Il s'arrache à Lupé pour se rejeter vers Anne : elle le reprend dès la nuit, Anne blanche, méduse endormie dans la couche de leurs souvenirs, Anne exaltée, transfigurée par tous les prestiges que créent dans l'absence les besoins du cœur, forte de ce vœu de fixité qui le domine. Une date rallie ses pensées avec la force d'un aimant : 6 août, le jour où elle l'attendra. Deux mois d'attentes sevrées, d'imaginations obstinées que le doute même renforce et multiplie ont fait fleurir et cristalliser sur ce jour les aspirations de toute une vie. 6 août. Dans six semaines, il étreindra cette merveilleuse, cette durable réalité : leur bonheur, leur amour unique établi pour l'existence.

Mais lorsque Lupé dit : « Quand irons-nous ensemble en Chine?... Il faut que nous revenions un jour tous les deux aux Samoa », une vague de tristesse l'assaille. Il répond : « Un jour peut-être, Lupita... » Qu'elle rêve les voyages qu'ils ne feront point puisque, dans quelques jours, il devra lui dire qu'il s'en va! Il ne se résoud pas à cet aveu. Ne lui doit-il pas quelques heures de trêve et d'illusion entre toutes celles qu'il lui dérobe? Pour hâter la fin de son travail et fuir le trouble, il disparaît des jours entiers à Mexico, ne la retrouve que pour les dernières randonnées entre Hudson, Salazar et d'autres amis. Elle a encore tant à lui montrer : Tecolula où il faut qu'il s'approvisionne de serapes, les cratères, l'arbre de la Noche Triste, la basilique de la Guadeloupe, des haciendas...

Les jours passent sans leur donner une heure pour se joindre. Un après-midi à Tenayuka, ils se retrouvent seuls. Mais elle le sent ailleurs, tendu jusque dans ses bras vers ce départ qu'il voudrait laisser deviner sans l'annoncer. Elle paraît si blessée qu'il redouble de vaine tendresse. Il se retourne vers elle avec une fièvre qui voudrait d'un coup assouvir et combler cet amour condamné, comme pour mieux l'étouffer. Elle n'en sort que plus anxieuse.

— Où es-tu? Avec qui es-tu?

Il essaie de donner le change. Ah! s'il pouvait mentir... Le demi-aveu qu'il livre la brûle. Elle se contracte, ses mains se nouent, un cri lui échappe — dont il s'effraie.

— Ah! cette créature, que je la hais!

***

— Ni lettre ni télégramme?

— *Nada.*

Rien... Pour la seconde fois de la journée, il s'éloigne du guichet de la poste restante. Le hall du *Correo grande* où il passe matin et soir est devenu son centre de ralliement dans l'affairement et la bousculade des dernières semaines. Il a définitivement quitté Tenayuka et élu domicile (sans les Hudson) chez Salazar, moins à cause de ses interviews et rendez-vous d'enquête que pour être plus près de cette grande Poste qui le relie — émissions et réceptions — à Anne, au continent. C'est pour lui, désormais le centre nerveux de Mexico; centre nerveux et névralgique aussi à ce point qu'il ne s'y engouffre qu'avec un trac qui guette, comme un signe du destin, le petit mouvement de tête de la préposée à la *lista* : « Si » ou « Nada ».

Ce qu'il attend?... Un cri de joie à l'annonce ferme de son retour, la certitude que ce retour auquel il est impatient de tout sacrifier — Lupé qui l'aime, le Mexique qui aurait tant encore à lui donner — va être aussi merveilleux qu'ils se le sont promis. Pourquoi lui marchande-t-elle cette assurance? Ses dernières lettres, assez différentes des précédentes, lui ont de nouveau versé le chaud et le froid.

« *Tes reproches* (mais ils sont vieux de plus d'un mois ces reproches) *m'ont mortellement attristée et exaspérée,* dit la première. *J'éprouve, en même temps que le sentiment atroce de te savoir inquiet, une indignation folle contre ces doutes qui naissent en toi à la moindre alerte. Pour quelques inoffensives sorties, pour quelques dîners de trop chez les uns ou les autres tu me vois exposée. Je m'insurge. Alors comment as-tu pu me quitter si tu pensais que tu pouvais me perdre?...*

Ton radio d'Oaxaca me rassure, dit la seconde. *Comme c'est bon de pouvoir penser à toi sans amertume et sans anxiété. Je te demande pardon à mon tour de ma réaction violente et du découragement que je me suis laissé aller à te montrer. Mais tous ces jours-ci j'ai été intoxiquée par le poison des phrases que m'ont glissé quelques mauvais apôtres : « Lorsqu'on aime vraiment une femme, on ne la quitte pas... Comment peut-il s'exposer à vous perdre? » Paris est plein de choses et de gens que je n'arrive pas à esquiver. Mais au fond tout m'ennuie, surtout la tête de ces hommes et de ces femmes qui prétendent avoir grande admiration et amitié pour moi et qui seraient enchantés de détruire ce que j'ai de meilleur. Il y a bien quelques amis, mais si peu — Goehl, lui, a trouvé une méthode personnelle pour m'intéresser : me parler de toi et chercher à devenir le spectateur de cette rarissime chose : une grande passion (je parle comme lui, pardonne ce style!) Il est excellent dans ce rôle, et il faut le voir m'annoncer avec des airs complices que l'un des personnages de son Andromède (celui qui disparaît dans une grande atmosphère de passion, tu te souviens, s'appellera Juste. Je le vois déjà m'offrir un rôle... Malgré tout, je ne me fierai pas à ce Méphisto fatigué. Tu peux être tranquille!... »*

Tranquille... Comment le serait-il? Elle se contredit d'une lettre à l'autre. Ses résolutions de ne plus sortir, voici, à quelques jours d'intervalle, comme elle les tient, en se répandant de plus belle chez ceux même qui, de son propre aveu, seraient enchantés de détruire leur amour. S'ils l'empoisonnent, pourquoi les voit-elle? Comment ne comprend-elle pas que les inquiétudes dont elle se blesse à présent ont leur source dans cet illogisme et ces démentis qu'elle se donne? Un petit fait le tracasse : elle avait annoncé qu'elle s'attelait à un film dont un ami de la *Paramount* lui avait proposé de faire le synopsis. Elle n'en parle plus et s'avoue découragée de tout travail. « *A part mon chant auquel je me suis remise, je n'ai de goût à rien. Comment travailler par ces journées si belles? Reviens vite. Je soupire. Je m'étire. Que de jours et de nuits perdus pour l'amour!* »

A-t-il tort de se défier, de la mettre en garde, — dans cette lourde lettre qu'il s'apprête à poster, — contre cette dualité incompréhensible qui existe entre l'Anne sérieuse et forte

en qui il veut avoir foi, l'Anne Langle inattaquable qu'elle prétend être, et l'autre, celle qu'il sent flotter, assez faible et peu cohérente, au milieu de ces influences dont elle sait le danger et qu'elle accepte.

A-t-il raison de l'amener à s'interroger? A vouloir s'expliquer sur certaines inquiétudes, il risque de la faire douter d'elle-même... ou de la mettre encore en révolte contre lui?

La lettre est déjà dans la boîte. Partie! Que faire?

Il va et vient dans le hall postal qu'il ne se décide pas à quitter. Pour respirer, revivre devant la « bonne lettre » ou le télégramme enthousiaste qu'il espérait en réponse aux siens, que ne donnerait-il pas? Habitué aux réponses immédiates, aux larges doses d'apaisement, il connaît le malaise du toxicomane privé de son stupéfiant. Ils touchent pourtant à la fin de l'épreuve. Elle le sait. Alors, qu'attend-elle? Elle a depuis huit jours au moins son télégramme.

Allons, il va en expédier un autre. Il n'est pas à un câble près.

« *Quitte Mexico dans huitaine au plus tard pour Yucatan, anxieux nouvelles télégraphie.* Il ajoute pour qu'elle comprenne que les dernières lettres reçues ne le rassurent qu'à demi : « *Te supplie tenir résolutions, restreindre sorties inutiles. Tien.* »

***

— Quand?

— Le six, Lupita.

— Dans sept jours?

— Oui.

Il répond vite, sans la regarder. D'ailleurs elle fend, droit devant elle, la foule du marché aux fleurs où ils viennent d'entrer. Il l'y a retrouvée en sortant de l'agence *Mexican Airways* où il est allé retenir sa place d'avion de Veracruz à Merida. Ce qu'il ne pouvait plus cacher, elle l'a deviné. Elle a posé la question au moment où il allait parler. Elle n'a pas bronché... Mais où va-t-elle?

— Lupita!

Elle ne s'arrête pas. Elle avance si vite que, dans la cohue des éventaires couverts de jonchées humides, il voit qu'il

va la perdre s'il ne la poursuit. Déjà elle échappe. Un groupe de marchandes intercepte la robe jaune qui disparaît derrière une boutique, près de l'entrée du marché couvert. Où va-t-elle?

Il est consterné, effrayé presque par cette fuite imprévue. Il n'aurait pas dû lui dire cela ici, de cette façon...

— Lupita?

Sa voix se perd dans la rumeur, les appels des femmes. *Que diere usted, señor?* Elle n'est ni à droite ni à gauche. *Por aqui, la señorita...* Dans le marché couvert... Il hésite, entre... à temps pour l'apercevoir qui file par la porte opposée. Il s'élance à travers les étalages, les victuailles qui encombrent le sol... Dans la rue, il l'aperçoit, la rejoint en courant.

— Lupita... Qu'y a-t-il? Attendez-moi.

Il lui prend le bras, la retient. Elle fait volte-face, égarée, cherchant par où s'échapper.

— Laissez-moi... *Please*, laissez-moi.

Injonction dure qui lui fait honte et peine de la traquer. Peut-il la laisser ainsi?

— Où voulez-vous aller?

— Que vous importe?

— Je veux vous accompagner où vous irez, où vous voudrez.

Il a peur de sa pâleur, de ses lèvres serrées, de ses yeux arides qui brillent singulièrement dans leur cerne bistre.

— Voulez-vous rentrer à l'Assomption, à Tenayuka?

Non... Ni à l'Assomption ni à Tenayuka. Elle hoche la tête, à droite, à gauche; par-dessus rebozzos et sombreros qui se pressent, vers la chaux flambante des murs, son regard qui vacille, se voile à présent d'une grosse larme, cherche où elle pourrait bien aller. Et brusquement, elle suffoque. L'accès... Pas une voiture dans cette rue populaire? La faire marcher un peu, la calmer. Les voici de nouveau devant les gerbes amoncelées.

« *Que quiere usted, niña?... Todas frescas, de los chinampas.* »

Toutes fraîches de Xochimilco... De belles gueules de loup bleues, mauves, oranges, où la rosée perle encore. Des œillets, des glaïeuls, des roses à foison. « *Que quiere usted, señor?... Por la señoritita!* » Des tubéreuses, des orchidées. Ses belles orchidées tigrées, bouches d'or, langues de feu, en bouquets, en

grappes, sur leurs vertes lianes. *Por la niña triste...* Pour l'enfant qui boie ses larmes, tout le printemps, toutes les fleurs de Mexico. Que veut la niña?

— Nous devions acheter des fleurs, Lupita. Lesquelles voulez-vous?

Il voudrait les lui donner toutes, par brassées, par monceaux, ces fleurs faites pour elle. Non? Elle secoue la tête... Rien. Ni orchidées, ni roses. Rien. Ces fleurs lui font mal à regarder. Et tout. Et lui-même plus que tout. Ne comprend-il pas? Pourquoi ne veut-il pas la laisser?

Ils vont devant eux le long des murs aveuglés de soleil, devant les seuils noirs des *pulquerias*[1] qui leur jettent au visage leur aigre haleine fermentée où les mouches tournent. Enfin un taxi qu'il hèle. Mais elle refuse de monter. Marcher. Marcher encore pour user ce désespoir. Où aller?

Aux croisements des rues, elle traverse sans voir. Les voitures emportées la frôlent. Les « chofers » de Mexico ne se soucient pas des êtres en peine. Un garde-boue gifle son bras, raie sa robe. Il n'a que le temps de la retenir.

— Vous allez vous faire...

— Tant mieux! Autant comme cela.

— Enfin, Lupita...

— Il faut que quelque chose arrive. Aujourd'hui. A vous ou à moi. Je sais que quelque chose arrivera.

Ils avancent sous cette menace. Le soleil de Mexico sur leurs nuques, l'électricité de Mexico sous leurs pas. Et cet air trop léger qui n'apaise pas le sang, qui fait battre le cœur trop vite.

Un estaminet offre un asile d'ombre. Acceptera-t-elle?

— Voulez-vous vous arrêter là, un instant?

Ils parlent anglais, à présent, langue distante. Elle cède. Sa tête ploie vers la table. Que dire? Il lui prend la main.

— Vous verrez, Lupé... Vous verrez que nous nous retrouverons.

Elle le toise, l'ironie de sa détresse dans ses yeux trop grands.

— Où cela?

— Quelque part, sûrement. En Amérique... ou en Chine.

1. Cabarets où l'on débite la pulque, boisson fermentée des Indiens.

J'ai l'intention de voyager encore. Et vous aussi. Nous pouvons... Il faudra nous retrouver à Pékin. C'est si beau, Pékin.

— Quand cela?

Va-t-elle encore espérer, et lui, faire des projets irréalisables? Quelle chance y a-t-il pour elle dans les plans qu'il forme? Aucune. Elle le sait. Mais ne lui doit-il pas un dernier leurre, comme à lui-même?

— Vous verrez, Lupita.

Elle fixe le mur de l'estaminet. Il est vert mais sans espoir. Une inscription burlesque s'y déroule. Enseigne bouffonne, dernière *vacilada* de Mexico. D'un mouvement de cils et de menton, elle la lui montre :

— Tenez... voyez ça.

EL RECUERDO DEL PORVENIR... Le souvenir du futur. Que signifie?

— La voici, ma chance.

Elle le regarde. Brutalement. Et comme si elle lui jetait un sort :

— Méfiez-vous. Ce sera peut-être votre seule part, à vous aussi.

A l'Assomption où il la ramène, Salazar est sorti. Dans l'incendie blanc du péristyle, l'ara et le *satrapito* sont les seuls gardiens du couvent désert. Et ce taciturne Huitzlilopotchli ceinturé de serpents et de crânes qui défend l'entrée du petit musée. Au bout de la colonnade, elle s'arrête devant les fougères et les orchidées, se penche et leur donne à boire, d'un geste d'habitude, le même qu'elle a eu le jour où il est arrivé. Il y a deux mois.

Et voici que par la répétition de ce simple geste, il réalise que ces deux mois, ces deux grands mois, ces deux mois immenses qui lui ont été consentis pour aimer ce pays et cette femme sont passés, ont brûlé comme un jour dans la flamme implacable, brûlé en stériles impatiences, en attentes inutiles, tandis qu'insensible à la magie de tant de charmes, absent des lieux qu'il traversait, absorbé par le futur, il n'a su rien voir ni rien prendre. Rien aimer.

Une heure ou deux, voilà ce qu'il leur reste! Elle rentrera à Tenayuka ce soir. Demain, les cinq ou six jours qui vont

suivre, conférences, gens à voir, ils n'auront plus une minute à eux. Leur dernière chance est là, dans cette heure vide qui arde entre les toits, dans le carré d'azur obscurci par son néant. Où est le réel? Cette flambée de rêves et d'espérances, la regarder s'accomplir? S'ils croyaient à l'éternel... Dérision! Ils savent combien demander remède à l'éternel est inutile. A l'instant aussi.

Elle se réfugie dans sa chambre, s'étend, cache le désespoir qui la secoue de spasmes silencieux. Il la rejoint, s'approche. Il n'a que ses bras pour tenter d'endormir ce mal. Quand elle peut parler, elle lui redit :

— Ne vois-tu pas celle qui t'aime?

Espère-t-elle encore qu'il puisse revenir sur son choix? Il reste à Juste ces dernières minutes pour comprendre et se reprendre. Si puissant est l'appel de l'être en souffrance qu'il s'y noie, oublie pour une minute ses contraintes, atteint dans cette possession déchirante à l'ivresse la plus aiguë.

Pour se trouver, quand il s'en arrache, devant la pire des menaces :

— Je t'aime. Tu aimes l'autre. Tu perdras les deux.

***

Quand elle le quitte, cette menace fond sur lui. Il veut la croire sans fondement, issue d'une superstition morbide. Quelle voix lui dit qu'à cette minute Anne le trahit? C'est folie de croire à cette dépendance. Cependant le pressentiment est là. Et le fait : depuis l'avant-veille, il est sans réponse à son télégramme. Et toujours pas de lettres.

Il se hâte de sortir, de se faire conduire au *Correo grande*. Il tressaille quand l'employée, en le voyant paraître, détache de sa liasse l'enveloppe rouge et blanche d'un radio. Il s'en saisit... Enfin! Dieu fasse que ce soit la bonne réponse!

« *Extrêmement déprimée. Pas écrit depuis trois semaines. Ecrirai demain.* »

A mesure que les mots dactylographiés se substituent à ceux, déjà formés, qu'il s'apprêtait à lire, sa stupeur fait place à la peur, à cette peur qui a plané sur sa journée. Pourquoi ce silence volontaire?... Et pas un mot de tendresse,

pas ce « love » et « ce tout bien » dont ils ont convenu pour écarter tout sujet d'inquiétude. « Déprimée. Extrêmement déprimée. » Que se passe-t-il?

Puisqu'il revient, qu'il est à six jours de quitter Mexico et Lupé, Lupé dont elle ne s'est jamais inquiétée. Puisqu'elle sait qu'il n'a qu'une pensée, qu'une hantise : elle, rentrer. Alors? Évidemment, elle est dans une période d'attente qui correspond aux trois semaines de sierra où il n'a pu donner de nouvelles. Cependant il l'a prévenue. Elle a ses quatre ou cinq radios. Alors?

Il ne fait qu'un saut jusqu'au télégraphe, lui câble qu'il est prêt, si elle le désire, à rentrer immédiatement par l'Amérique; il la presse de le rassurer.

A son tour de connaître « la montée de cette angoisse horrible, insoutenable » dont elle parlait, un mois plus tôt. Toute la soirée il erre dans la ville. Déprimée... Trois semaines sans écrire. Serait-elle malade? Aurait-elle peur de l'effrayer? Un accident qu'elle cache? Quelque perfidie des gens?... Une lettre de Lupé? Mais non, ce n'est pas possible. Lupé ne peut pas avoir fait cela. Et d'ailleurs qu'eût-elle pu dire?

La nuit se passe sans sommeil. Elles l'ont habitué à l'insomnie, les nuits de Mexico. Les pires suppositions le harcèlent: quelle évolution se dessine en elle? Est-ce leur projet de mariage qui l'effraie? Pour que de trois semaines elle n'ait pas écrit, il faut que dans la trame un fil ait cassé.

Il voit ce retour compromis, bouleversé par quelque fatalité inexplicable. Pourtant le bonheur ne dépend que d'eux, de leurs volontés. Jusqu'à hier, leurs volontés n'en faisaient qu'une. A-t-elle commis une imprudence, eu quelque défaillance un soir où ses sens ont été surpris, subit-elle un remords dont son « goût du malheur » s'est emparé? Ah! non, non, il ne veut pas y songer. Ce n'est pas seulement son bonheur, c'est sa vie même qui est en cause. Il n'aurait qu'une ressource. Elle le sait, elle qui la première a reconnu l'impossibilité de vivre l'un sans l'autre.

Dès le matin, il lance un nouveau radio :

« *Affolé craintes, redoute tout : maladie accident défaillance; te supplie télégraphier urgence vérité; prêt au pire si changement.* »

Pendant un jour et demi il se ronge, fuit Lupé avec terreur,

essaie de lutter contre l'obsession en courant d'un rendez-vous à un autre. Les gens s'étonnent de sa mine. « L'air de Mexico ne vous réussit pas », lui dit un Français. Certes... Si ce supplice devait durer... Il va dix fois à la poste. La réponse lui parvient, par chance, une heure avant sa conférence.

« *Toutes inquiétudes injustifiées. Incompréhensible. Te supplie pour mon repos et le tien être plus calme.* »

La détente est si forte qu'il s'effare sur lui-même — non sur la réponse. Quelle folie l'a pris? A-t-il perdu son bon sens? Est-ce Mexico qui le détraque, un tour que lui a joué sa propension à l'anxiété? Il la maudit, cette maladie horrible dont il s'était juré de se délivrer. Dans son bonheur d'être soulagé, il câble à Anne pour la remercier, se faire pardonner ses doutes et inquiétudes passées. « Incompréhensible » Anne, vertu si haute dont il a troublé le « repos »...

Il ne l'a jamais tant aimée.

III

DU PLOMB DANS L'AILE

La Vallée... sur les tournantes étendues, les files bleues des agaves, les ahuehuetes bossus et chevelus comme des bisons au pacage, sur les deux grands solitaires capés de neige, Popo, Ixtlaccihuatl, qui s'enfonçaient dans la cristalline transparence du matin, il cherchait à capter le secret de jeunesse et d'éternité de cette terre qu'il ne verrait plus. Il la voyait fuir dans un sentiment mêlé de rancune et de tendresse, d'impatience et de regret, mais en dépit de sa fatigue, étrangement inassouvi. Insatisfait plutôt, comme si, malgré les carnets remplis, il avait, dans sa hâte, voyageur encombré de superflu, oublié la clé. L'essentiel. Mais quoi?

Il revit, sur le quai de la petite station jusqu'où les Hudson et Salazar l'avaient accompagné, le dernier geste de Lupé pareil à celui qui l'avait accueilli : sa main pressée entre ses seins, lançant à pleine volée — o Lupita! — son *Adios*. Le cœur ressent ce que l'esprit ne peut ou ne veut comprendre : dans cet adieu ses yeux, à lui aussi, s'étaient mouillés.

Mais dans le glissement du train, ses pensées de nouveau

s'élançaient vers ses grandes espérances sérieuses, vers le but désormais proche. « Toutes inquiétudes injustifiées. Incompréhensible. » Paroles salutaires qui chantaient en lui. Les derniers malaises de l'absence étaient dissipés. Ils touchaient au terme de l'épreuve.

Dans l'incandescence de midi, les deux volcans fondirent dont l'adieu le suivait comme un reproche. Une grande meule en forme d'église — sculptée en pleine paille des chères effigies : la Guadalupe en son auréole, la lune, le soleil et les étoiles — les effaça de l'horizon. Puis un talus masqua la Vallée. Le train s'engagea sur la première pente. A sa rencontre, un ciel de nuages montait.

Des brumes environnèrent la plateforme du wagon. Quand elles se dissipèrent, les abîmes apparurent : scintillantes plaines inférieures. Le long des rampes, les nuées se reformaient par nappes successives que l'Electric trouait au milieu d'averses pour entrer, de palier en palier et d'atmosphère en atmosphère, dans des zones touffues d'arborescences fumantes, couvertes par traînées, de grappes couleur feu. A la fin de l'après-midi, le niveau de la mer atteint, à travers la houle des champs de cannes, le rail fila sous d'énormes nimbus massés à la base des contreforts invisibles.

Ce fut alors qu'étourdi par la descente et tant de plafonds traversés, Juste évoqua Lupé, là-haut, sur le Plateau, dans la gloire de son septième ciel, entre son Popo et ses pyramides. Lupé, dense regard et cœur grave : Lupita, petite Yaqui. Flamme droite et vive. Elle entrait déjà dans le souvenir et, comme les heures aiguës vécues près d'elle, s'y clarifiait. L'avait-il aimée? Dans son essence, dans ses grâces et ses charmes, dans son être poétique, dans ses élans. Et autrement? D'un cœur si absent, que cela n'avait point compté. Non faute de désirs, mais par l'interdiction qu'il s'était imposé de lui donner place *réelle* dans sa vie. Le don moins imaginaire et tout humain qu'elle lui avait offert, il n'avait pu en accepter que les prémices. Moins envahi par Anne, il l'eût sans doute pleinement aimée. Mais engagé dans un autre choix, homme d'une autre femme et d'une autre vie, il n'avait plus droit qu'à l'image pure qu'il emportait.

— *Diez centavos, señor.*

Un rayon couchant éclairait de jaune une gare mouillée. De la voie montait un parfum frais et sensuel de fleurs humides. Des femmes et des bambins haussaient de blancs gardenias pressés dans des étuis taillés dans des cœurs de bananiers.

— *Diez centavos, señor.*

Mêlée à cet arome, à cette lumière liquide, à ces voix, c'était encore elle, bouleversante douceur, qui l'assaillait. Il s'en emplit l'âme. Et sur la peau blanche de l'étui qu'il venait de prendre (il le lui enverrait le soir même), de l'ongle il inscrivit, troublé par une obscure impression de trop tard : *LUPITA.*

***

Vérandas de tôle, murs galeux, figures marron, ce n'était plus « Mexico », mais Veracruz, la « porte de service », le quai de départ. Le rail bifurqua et ce fut la gare, le souci des bagages. Il emportait une lourde cargaison de présents, d'acquisitions faites au cours des derniers jours, mobilier de cèdre, argenterie coloniale, serapes, poteries, idolos, cactus même — précieux butin destiné à Anne et aux futures installations. Pour remiser tout cela, il comptait sur un agent de transit, Bouquet, qu'il eut quelque peine à trouver dans la cohue et l'assaut des cargadores.

Cet affable Méridional, en l'accompagnant à l'hôtel, lui offrit ses services pour lui prendre des rendez-vous avec les notabilités veracruziennes qu'il désirait voir avant son embarquement sur la *Sierra Ventana.* Un autre Français, indiqua Bouquet, allait faire la traversée avec lui.

— Qui cela?

— Le docteur Vaillant. Vous devez le connaître?

Haudouard se souvint d'un médecin de Mexico qu'il avait rencontré au Club sportif français, dans les rares occasions où son entourage mexicain lui avait laissé le loisir de prendre contact avec ses compat*ri*otes. Homme encore jeune, d'abord un peu rugueux, mais que leurs courts entret iens lui avaient rendu sympathique.

— Vaillant... C'est une chance.

Avec ce compagnon et ses articles à rédiger, la traversée

ne serait pas trop longue. Décidément, le retour s'annonçait bien.

Le vent était à l'espoir. Pour en avoir plein sa voile, il passa à la poste. Il avait demandé un télégramme de nouvelles. Il le trouva. Hélas, ce n'était pas la brise attendue, mais une risée courte, et qui semblait annoncer de graves changements dans l'atmosphère.

« *Vais bien. Trouverez lettre Havane.* »

Sans plus. La voile battit et retomba. Qu'y avait-il encore? Pourquoi ce vous insolite, ce « vais bien » au lieu du « tout bien » convenu comme signal de sécurité. Le vent tournait-il?

Sur l'instant, Juste fit front, décidé à ne pas laisser entamer la belle assurance rétablie par les derniers apaisements. Demander des nouvelles plus réconfortantes? Il résista. Les rues de la triste Veracruz étaient si désertes qu'il fut découragé de chercher où dîner et revint à l'hôtel. Dans sa chambre, le ventilateur remuait mollement l'air à moustiques. Il sortit un bloc de sa poche. Écrire à Anne : il n'avait comme chaque soir pas d'autre envie. Mais au fond de ce besoin d'échange, il y avait, était-ce l'effet de la nuit déprimante, une suppliante tristesse qu'il n'osait pas confier au papier. Il essaya vainement de la masquer sous des paroles plus légères.

« *Pourquoi, filiou — filiou qui décidément ne comprendras jamais — ce bout de télégramme si bref, si sec, au moment où j'ai tant de hâte d'embarquer, où je ne vis plus que pour le quai de Boulogne et toi sur ce quai. Dans un mois! Il me semble aujourd'hui que, pendant tout ce voyage, je n'ai vu que cela, cherché, désiré que cela, que je n'ai vécu que pour ce moment. Quand il m'arrive de penser à un changement possible, je ne vois devant moi que le néant. Ou pis encore. Mais toi, toi si impatiente il y a un mois, pourquoi ne dis-tu rien? As-tu envie que je reste en route quelque part entre la Havane et Southampton...? Quand tu recevras ce mot, j'aurai déjà embarqué. Un petit effort pour me rendre le grand élan.* »

Il se relut, troublé par ce qu'il venait d'écrire pour la deuxième fois depuis sa panique. Il lui avait dit déjà quelle résolution s'était formée en lui au moment où il avait eu si peur.

***

Sous l'avion depuis des heures, un océan de jungle noire. Jungle du *Tigre rouge*[1] comme la nomme à Haudouard un de ses compagnons qui fait l'érudit. Jungle du chewing-gum, pense Juste qui mâche les dragées de la Mexican Airways. De loin en loin, perçant les épaisseurs crêpues, une bosse nue, grisâtre comme une tache de pelade. Ruines? Peut-être, celle que Lindbergh prospectait à vol d'oiseau, il y a quatre ans. Puis...

— Campêche.

Petite cité rose framboise bien carrée dans ses remparts qui attendent encore les boucaniers. D'où tombe-t-elle entre ces forêts et la mer tricolore : jaune-sable, jade et bleue, écumoire de raies géantes et de tortues à écaille? L'avion vire, fouille les patios à palmes, glisse sur les flamboyants des avenues. Vivre à Campêche, écouter bourdonner les oiseaux-mouches sous les grands « Flor-de-Mayo » en regardant les señoritas à mantilles dans les vieux landaus noirs qui descendent l'Alameda... Le soir, la soupe à la tortue, puis prendre le frais à la pointe du quai sur ces billes de bois rose. Bois de Campêche!

Mais l'avion ne se pose que dix minutes. En route pour Merida.

Horreur de la vitesse, écœurement des voyages en coup de vent. Cet avion qui, en neuf heures, saute de Mexico au cœur du Yucatan. Avoir six mois, un an pour battre la brousse avec les chicleros[2], les chasseurs de jaguars et d'aigrettes, descendre ces rivières de forêt où l'on tire l'alligator et le flamant, suivre la côte de Cozumel à Progresso avec les traitants, apprendre le Maya, avoir droit de cité sous la résille noire et feu de ces petites villes assoupies : Campêche, Villa Hermosa, Carmen... Sinon à quoi bon?

Aller vite, c'est manquer le but. « Mais quel but? — dit

1. *Chac-mool*, Pattes rouges. Dieu-Tigre des anciens Mayas, légendaire au Yucatan.

2. La gomme à mâcher, le *chicle*, provient de cette brousse qui en fournit l'Amérique entière. Elle est recueillie par les *chicleros*.

la voix du retour. — Songe au premier qui manqua ce voyage. »

Colomb... Colomb dont les voiles carrées effleurèrent cet horizon. Car ce fut de cette côte qu'il approcha, vers la fin de sa quatrième tentative, de cette péninsule du Yucatan qui lui tendait un doigt sur la mer des Caraïbes. Il venait de Saint-Domingue. Il aperçut des îles. Un canot accosta son bord. Un homme emplumé lui fit des signes qu'il ne comprit pas. Quelle Inde cherchait-il? L'Amérique l'appelait, la vraie, qui n'était pas Haïti, qui n'était pas Cuba, mais le double continent rouge : au nord l'empire des Aztecs, ici l'empire des Mayas. S'il avait su! Mais il était pressé, lui aussi. Rentrer, retrouver l'Europe. Ses matelots et lui en avaient leur compte. Il fit demi-tour pour la dernière fois. Plus tard, cette Amérique qu'il n'avait pas su découvrir, il l'inventa.

Tout recommence. Tout se ressemble. Que cela te console, pauvre Juste!

Les carapaces grises de l'aérodrome. Merida.

***

— Je vous le dis, señor. Ils tuent les affaires.

La dureté des temps a contraint le Directeur-propriétaire de l'Hôtel Itza à exploiter le palais de ses ancêtres. C'est une fastueuse residencia aux ferronneries ventrues, aux dalles de marbre, aux plafonds vermiculés d'or. De galerie en galerie des rocking-chair en coquille luisent de nacres incrustées. 45° à l'ombre, à Merida... Pas le temps de se prélasser dans ces fauteuils de gachupins[1]. Haudouard a sept jours pour se renseigner sur la crise du hennequen[2], les réformes socialistes, visiter les grands temples, rencontrer gouverneur, planteurs... Il a commencé séance tenante, d'autant que quand il s'arrête...

— *Como no, señor?* Ils donnent toutes les terres aux Indiens. Demandez à ces messieurs.

Ces messieurs... de très dignes familiers du patio Itza. Ventres replets, breloques, figures de souci jaunies à la bile et politesses d'hidalgos. Ces *hennequeneros*, avec des amabilités de grands d'Espagne, convient le journaliste à visiter la ville.

1. Expression péjorative désignant les Espagnols à l'époque coloniale.
2. Fibre textile cultivée au Yucatan.

Haudouard les suit dans le rose brasier des rues cubiques. En trois heures, sans souffler, ils lui font tout voir : portes, enseignes, marchés, exposition des produits yucatèques, vieilles dames mayas aux profils de perruche, élégantes au teint de réglisse sous leurs châles à franges, métis aux fines sandales, mise à mort d'un taureau dans une arène de faubourg. Entre temps, ils déballent leurs déboires. Juste note leurs griefs contre la Coopérative. — Ouf! Pas une minute il n'a eu le temps de penser à...

— *El Correo.*

L'un de ces messieurs a un télégramme à mettre. Suivra-t-il? Il commence à redouter ces endroits. Mais il faut bien qu'il annonce son arrivée à Merida. Anne s'effraie peut-être encore de ce voyage par avion. Le voici au guichet, la main sur la formule.

« *Arrivé Yucatan. Tout bien. Inquiet...* Non, il n'écrira pas inquiet. « *Étonné froideur dernier télégramme. Câble vite bonnes nouvelles Merida.* »

***

Trois jours plus tard. Il revient de Chichen Itza. Il a parcouru, dans sa jungle éclaircie par les archéologues de Carneggie, l'Angkor maya. Mais à courir de pyramides en observatoires et des temples aux puits sacrés, — les grands bassins d'eau verte dans leurs cirques d'arbres à lianes, — il a retrouvé plus de jambes que d'entrain. Il force sa curiosité, mais l'appel aux plaisirs secrets reste sans réponse comme si en lui toutes les sources d'intérêt ou d'émotion étaient taries, captées pour un autre usage. A ces purs spectacles il préfère les conversations avec les planteurs ou les ouvriers des *fincas*[1] qui obligent à une application mécanique son esprit prompt à revenir à l'idée fixe.

Trois jours : Anne doit avoir répondu. La poste prévenue aura fait suivre à l'hôtel. Mais non! A la caisse, rien. Le concierge téléphone : au télégraphe encore rien.

C'est étrange, plus qu'étrange. Elle répond toujours immédiatement. Il devrait être là, depuis hier, ce télégramme.

1. Domaines de plantation.

Va-t-il l'attendre ou filer dès demain à Uxmal? S'il reste — il se connaît — il va être rivé à guetter dans sa case l'enveloppe à bande rouge. S'il part, au moins pendant deux jours il aura la ressource de se dire qu'elle y est.

Oui! Le lendemain, tandis que l'auto sur rails glisse à travers les fourrés ou les faisceaux de baïonnettes des hennequens, tandis qu'un vieux fodingo[1] l'emporte, par des sous-bois détrempés, vers la cité morte, des voix sifflent, premiers vents précurseurs de tempête. « Elle ne veut pas répondre, elle ne veut pas te rassurer. Après-demain tu n'auras rien. » Il faut fuir à tout prix la persécution de ces présages.

Uxmal. Pas d'archéologues ici. Une énorme solitude de forêts basses et moutonnantes d'où émergent, aux quatre coins d'un ciel chauffé à blanc, des îlots de pierres : châteaux aux voûtes béantes, lourds piliers carrés où brasillent, à peine effacées, presque vivantes, de hautes effigies guerrières. Aux angles des terrasses pendent les langues, les mandibules et les trompes des monstrueuses divinités mayas. Beau décor, sous un soleil d'Équateur, pour un homme qui commence à s'obséder. Dans la rouge pierraille des ruines grouillent de gros iguanes goitreux qui se défilent sur leur ventre à son approche.

Tant qu'il marche, qu'il parle aux deux indigènes, chauffeur et garde, qui le suivent, il se défend. Mais dès qu'il s'arrête et cherche, pour reprendre haleine, le frais d'une voûte, les avertissements incoercibles se reforment : Anne ne répondra pas. Elle ne veut pas répondre. Entre son « Vais bien. Trouverez lettre » et ce silence, il y a un lien : c'est la suite de sa dépression, de son refus d'écrire pendant trois semaines. Qu'elle ne dise pas que ce sont des imaginations abracadabrantes : simples déductions. Si elle s'abstient de toute allusion au retour malgré ses appels, c'est qu'elle ne veut plus ni de leur bonheur, ni de son retour. La lettre qu'elle annonce pour la Havane doit être une lettre de rupture. Revenir pour ne pas la retrouver... Jamais. Alors? Alors, ce qu'il a dit...

Il fonce devant lui, dévale la rocaille d'un monument, court à travers l'herbe chaude pour en escalader un autre. Il a les jambes coupées, le souffle court. Dès qu'il refoule du

1. Terme populaire désignant les voitures Ford employées comme taxis.

champ de sa conscience son anxiété, elle s'en prend à ses forces physiques, à son corps. Elle l'étreint en même temps qu'elle le taraude, sourdement, obstinément, comme un accès de fièvre qui approche. A peine assis, il se remet debout, essaie de respirer largement, repart.

Il s'épuise assez dans cette première journée pour trouver à la nuit, malgré l'incommodité du hamac, quelques heures de sommeil. Mais un rêve le réveille en sursaut. Un rêve? Une transe qui remonte à l'enfance, — celle de « la chose cachée » : elle a bougé ou brui, puis c'est le silence noir, immobile ou il semble qu'un souffle se retient. Le sien? Il guette, le cœur arrêté. Le rideau va remuer ou le bois craquer. La chose va venir. Elle approche. Elle avance la main. Dort-il ou rêve-t-il? Il ne dort pas puisqu'elle l'étouffe. Il rêve puisqu'il ne peut pas crier, pas soulever le cou... Souffle du dormeur à côté, bruissement de feuilles quelque part, cri de bête ou d'oiseau : *Gek-ko*. Il regarde la nuit, la porte. Il est à Uxmal.

La fraîcheur du matin apporte un regain d'espoir, une volonté de sérénité plutôt : c'est ce soir qu'en rentrant à l'hôtel il trouvera son radio, qui le libérera, comme la dernière fois, du cauchemar. Cependant, aux raisonnements qu'il se tient (elle est peut-être souffrante ou absente, il faut compter avec les retards de transmission au Yucatan), le cauchemar se mêle encore, comme la double vue à l'état de veille.

Ce soir... Encore faut-il atteindre le soir. Pour tuer les heures, il s'achemine, à travers la brousse suante, vers un groupe de ruines éloignées. Une voix courageuse l'éperonne d'un sarcasme : « En voilà une manière de voyager. Elle te fait un peu attendre. Rien de plus. Allez, en route... » Anne sait pourtant ce qui lui arrive quand il la croit perdue. Elle connaît tout de cette angoisse insoutenable. Pourquoi joue-t-elle à lui faire perdre la tête?

Pendant le trajet du retour, il s'exhorte à l'optimisme : il est impossible qu'elle ne réponde pas.

Les rassurantes lumières de Merida. Le porche dallé de l'hôtel Itza. Ces messieurs l'attendent... Il se raidit devant la caisse.

— Alors, vous avez quelque chose pour moi?

La case est vide sous la clé de sa chambre.

— *No, señor*. J'ai encore téléphoné à la poste tout à l'heure. On n'a rien reçu.

Rien de pire qu'un pressentiment réalisé. Le souffle qui se retient. Le rideau qui bouge.

Par bonheur ces messieurs sont là.

***

« *Mortellement anxieux te supplie câbler Veracruz. Quitte demain Yucatan pour embarquer.* »

Dernière ressource. Il a épuisé les autres durant cette dernière journée passée entre les officiels et les usiniers : aller d'une place à l'autre, interroger, fixer par le stylo une pensée qui déraille vertigineusement dès qu'il est seul.

Le tout est de dormir jusqu'à l'heure de l'avion. Il devrait pouvoir, il est harassé; les meilleures méthodes échouent : douche et douche encore, la lecture hypnotique d'une page dont les lettres dansent, les cigarettes allumées l'une à l'autre qui lui brûlent les doigts. Il se retourne sur le drap moite; à bout d'insomnie, il se relève, reprend les télégrammes dont la liasse ne quitte pas sa valise. « Tiendrai toutes promesses... Aucune défaillance jamais possible. » Mais ils sont déjà vieux, ceux-là. Deux mois, un mois. Celui-ci pourtant : « Toutes inquiétudes injustifiées, incompréhensible. » 2 juillet. Onze jours. Est-il invraisemblable qu'en onze jours...? « Incompréhensible. » Il se répète le mot dix fois, vingt fois. Système Coué.

Il vient à peine de s'assoupir que le garçon l'appelle. Debout. Demain au plus tard il saura. En se rasant — électricité de l'aube cafardeuse — il est effrayé de son teint, de ses joues creuses. Quelle mine! Et de la bile jusque dans les yeux. Ce serait bien le moment de faire un accès!

Dans l'avion le bruit du moteur, l'air de l'altitude parviennent à l'ensommeiller. Mais quand il faut reprendre terre aux arrêts, puis sur le terrain de Veracruz sous cette grise incandescence qui tape à la nuque et brûle les yeux, la fièvre semble remonter du sol dans ses membres. Encore une heure d'attente dans la gare de l'aérodrome avant de pouvoir gagner la ville.

A la poste non seulement le préposé n'a rien, mais il annonce que la *lista* ferme à sept heures.

— Voyons, j'embarque lundi, lundi matin. Il faut à tout prix que j'ai ce télégramme.

L'employé a la hargne de son état et celle des gens de Veracruz par surcroît. Qu'est-ce qu'il lui prend à ce gringo?

— Adressez-vous au Câble qui reçoit toutes les dépêches de l'étranger. S'ils veulent vous le donner directement...

Sa valise à la main, il court les rues à la recherche du bureau de Bouquet. Il n'y a que ce brave type pour le tirer d'affaire. Il trouve le petit Méridional dans son office, au milieu de caisses, de machines à écrire, de registres et de cargadores, débordé mais empressé.

— Vous arrivez. Ça tombe bien. Je vous ai deux rendez-vous très intéressants. Tout à l'heure avec Gonzalez, de la Municipalité, un vieux communo épatant. Demain matin... Mais qu'est-ce qu'il y a? Vous êtes souffrant?

— Non. Entendu pour Gonzalez. Merci. Dites-moi, j'attends...

Il explique la difficulté. Bouquet l'accompagne au Western Union. Il connaît le principal agent qui, après discussion. promet de remettre directement le radio et même de faire, prévenir. En laissant Haudouard devant l'hôtel, le consignataire l'observe de nouveau avec une curiosité impressionnée.

— Cré Dié, vous avez l'air claqué. Vous devriez vous reposer, bon sang. Mon chef cargador a déjà retenu votre chambre. N'allez pas chez Gonzalez, tant pis. Vous devriez vous coucher si vous avez la fièvre. Voulez-vous que...?

— Mais je n'ai rien, bon Dieu! J'irai chez Gonzalez. A tout à l'heure.

La fièvre! Qu'est-ce que la fièvre auprès de cet élancement de l'épigastre à la gorge, de cette trépidation dans la machine qui s'affole? Ne pas la laisser voir, surtout.

A la caisse de l'hôtel il donne son nom. On lui remet sa clé. Il va vers l'ascenseur. Le portier le rappelle :

— Courrier pour vous, señor.

Saut au cœur. Demi-tour précipité. Faux espoir : une lettre et un mince paquet. L'écriture de Lupé.

La cage de fer le hisse devant sa porte. Chambre étroite, à peine plus large que le lit qui s'enfonce, entre deux murs verts de cellule, vers la fenêtre ouverte sur les toits, un coin

de ciel et de mer. Celle-là ou une autre? Pour les heures qu'il va y vivre!

Sur son lit il décachette machinalement la lettre de Lupé. Pauvre Lupita! Il n'a pas trouvé un instant pour lui écrire de Merida.

Tenayuka, 13 juillet.

« *Justito, pensez-vous encore que j'existe? Personne au monde ne peut être plus malheureux que moi. Votre chambre ici est une morgue. Il faut que j'y sois forcée pour y entrer. Je ne peux pas croire que vous allez partir, que je ne vous reverrai jamais. Je vous envoie des photographies, toutes nos photographies de Mexico pour qu'elles vous fassent revenir. On ne peut pas laisser une femme qui vous aime comme cela. Si vous avez en vous quelque chose d'humain, vous allez m'écrire et me dire qu'il y a une chance pour moi : Samoa, Pékin, ou le ciel qui serait la meilleure solution. Mais vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez jamais aimée. Et cependant vous me donnez quelque chose d'intangible que je n'ai jamais connu. Peut-être seulement vos yeux verts qui restent à moi, toujours à moi, rien qu'à moi.* »

... Comment croire à la peine d'autrui quand la vôtre vous cloue? Dans celle de Lupé dont l'accent est vrai, il ne voit pas de commune mesure avec la sienne. Il voit moins encore le salut qu'elle lui offre : remonter à Mexico. Il n'entend que son appel à ce quelque chose d'humain... Il faut essayer de répondre. Mais en fait d'humain il ne trouve à dire que la vérité.

Veracruz, 14 juillet.

« *Lupita, je sais que je suis coupable envers vous. Pardon. Et pour tout ce que vous m'avez donné je ne vous dirai jamais assez merci. Vous parler de l'avenir, honnêtement je ne le puis. Je ne vois pas l'avenir plus loin que demain. Depuis six jours je suis sans nouvelles d'Anne, j'en attends d'heure en heure et les pires. Vous êtes la dernière à qui je devrais dire ce que je souffre et la seule qui puissiez m'entendre dans cet accident où nous sommes deux, peut-être trois. Anne a sur moi pouvoir absolu, de vie et de mort. J'ai cessé de m'appartenir. Je vis pour un télégramme. J'ai honte et terreur de moi-même. Se tuer est peut-être lâche. Au point où j'en suis, lâcheté ou courage c'est tout un. Adieu, Lupita. Le plus perdu des deux, c'est moi.* »

Elle se redressera, elle, la flamme vive. Et mentir, il ne peut pas.

Cet aveu, cette confession de sa dépendance et de son idée fixe donne une trève au mal qui l'étouffe comme s'il trouvait dans l'affirmation de la fatalité qu'il redoute, de l'issue qu'il entrevoit, le courage de les regarder en face.

Il redescend poster sa lettre à Lupé. Sur le trottoir il retrouve son automatisme. Ne doit-il pas aller à la Municipalité à six heures voir ce Gonzalez?

***

Il en revient. La violence qu'il a dû se faire pendant une heure pour soutenir la palabre et écrire sous la dictée de l'homme des professions de foi veracruziennes a fait sauter les freins. Il court au Câble. A présent il y a une chance que le télégramme y soit. Rien. L'habitude n'amortit pas le choc. Aucun essai de raisonnement ne peut rien contre le vertige qui le fait tourner sur place. Pour ne pas répondre, il faut qu'elle soit gravement malade, morte? Télégraphier à Langle?

Il revient vers le Continental, aperçoit à la terrasse du café Bouquet et Vaillant. Le médecin qui vient d'arriver de Mexico, par le train du soir, le hèle.

— Eh! Haudouard! Alors? Content de faire le voyage avec vous. Vous partez toujours lundi sur la *Ventana*?

— Oui, je pense.

Il a peine à se composer une attitude, à sourire. Les mots lui coûtent un effort, moindre que celui de prêter attention aux paroles des autres.

— Mais asseyez-vous donc... Qu'est-ce que vous prenez?

Il n'a rien pris depuis la veille. N'importe quoi. Du lait froid peut-être.

— Alors ça ne va pas, — lui dit Bouquet? — Le Yucatan vous a fatigué, hein?

Le regard du praticien se fixe sur sa figure :

— Fichtre, en effet.

D'instinct Haudouard se dérobe à l'examen.

— Un peu. Mais ce n'est rien.

Bouquet reparle de fièvre. La main de Vaillant lui prend le pouls.

— Non! Curieux... Mais ce que vous avez les mains moites. Vous avez — laissez-moi voir vos pupilles... Les palpébraux... Dites donc, vous avez un facies...

Il s'interrompt brusquement.

— De quoi?

Haudouard en reculant sur sa chaise chasse d'un coup de talon le cireur qui vient de lui prendre son soulier. Vaillant a compris. Il sait qu'il ne faut pas parler d'angoisse aux anxieux. Il se reprend.

— Un peu nerveux. C'est l'air du pays, ne vous affolez pas. On fait souvent de l'angoisse sans cause ici.

— La mienne n'est pas sans cause, — laisse échapper Haudouard.

— Votre télégramme n'est pas arrivé? — demande Bouquet.

Juste secoue la tête. Le son de sa voix l'effraie. Pouvoir avouer, se confier à un être humain. Mais que demain, les choses s'arrangent, ils le prendront pour un fou.

Il a bu deux gorgées. Il se lève. Il n'y tient plus. Une terrible sensation de vide dans la tête. Il faut fuir les gens, marcher.

— Excusez-moi. J'ai mal dormi ces dernières nuits. Je crois que je vais monter.

— Vous devriez prendre quelque chose pour dormir, suggère Vaillant. Un peu de dial ou de gardenal. En avez-vous?

— Non. Mais peut-être... C'est une idée. Croyez-vous que je vais encore trouver une pharmacie ouverte?

— On va voir. Venez.

Ils l'accompagnent, prennent une rue adjacente à la rue centrale. Quelques boutiques éclairées; l'officine du droguiste n'est pas fermée. C'est une chance.

« Luminal? » L'homme n'a pas autre chose.

— Prenez ça, — dit Vaillant. — C'est le gardenal allemand. Un comprimé ou un demi, avant de vous coucher. Mais pas plus.

— Pourquoi.

— C'est assez. Maximum deux. Commencez par un.

Comme ils reviennent vers l'hôtel, Vaillant qui, à chaque

feu de boutique ouverte, le regarde, flottant dans son shantung fripé, semble avoir une appréhension.

— Vous savez, je ne suis pas partisan des drogues. Ne prenez que le nécessaire, hein! Souffrez-vous beaucoup de l'insomnie en ce moment?

Juste a entendu à peine.

— Non... De l'insomnie? Ah...

Il laisse échapper son gémissement.

— Une agonie, mon vieux.

IV

CYCLONE

Un long mugissement ébranle les murs, les vitres et son sommeil : la sirène de la *Sierra Vantana* qui entre en rade. Ses paupières s'entr'ouvrent avec effort, il a dormi grâce au luminal, il reconnaît la chambre et les toits plats qui, dans le carré de ciel citron de la fenêtre, tournent du gris au rose. Ce jour pur qui s'annonce, avant que les premiers élancements de cette sorte de lésion qui se fait sentir au côté ne lui rappellent que c'est le dernier à attendre, le plus difficile, sa rétine en redoute le premier feu. Cette aube triomphale que le bateau emplit de sa grande voix est pour lui cruciale en sa splendeur. Une longue lézarde dans le pan de mur le plus voisin léché d'une trace charbonneuse, un couple d'oiseaux sinistres, les éternels zopilotes, qui sur le rebord sont là comme des signes. Et cependant le bleu là-bas, la mer radieuse — la mer des voyages. Mer d'Ithaque et du retour... Filiou, si tu voulais, le plus beau des dimanches... Elle pourrait. Il est encore temps. « Reviens heureux, t'attends. » Comme il respirerait! Son arrêt, combien d'heures encore va-t-il l'attendre?

Le bruit montant de l'ascenseur; le voici qui aborde à l'étage. Des pas. C'est peut-être...

Non. Les pas s'en vont vers la chambre voisine.

L'hôtel s'éveille. La cage de fer reprend son ronflant va-et-vient qui, à chaque montée, redresse d'un dur claquement de porte la nuque d'Haudouard sur le traversin. L'Anglais a promis de prévenir. A droite, à gauche, sonneries, coups aux

portes, voix rudes des hôtels coloniaux, heurts de balais. Il s'efforce de s'assoupir mais le violent soleil prend position dans la chambre, poursuit une offensive qui investit le drap.

Cette fois, pas de doute. On a bien frappé.

— Entrez.

Ce n'est qu'un message de Vaillant qui propose un tour sur la chaloupe de Bouquet à l'îlot de Sacrificios. « ... *Bonne plage : un bain vous fera du bien. Retour sans faute à dix heures et demie, onze heures.* »

Y aller? N'importe quoi plutôt que d'attendre ici.

***

Est-ce la réverbération de l'eau et du corail, l'effet du luminal ou parce qu'il est à jeun depuis l'avant-veille? En débarquant sur l'îlot, il éprouve un étourdissement contre lequel il est vain de lutter. Il se réfugie à l'ombre du bosquet de pandanus et de cocotiers qui entoure la tombe des Français de l'expédition Maximilien. Vaillant est venu photographier le petit monument de cette fosse commune où il a un grand-oncle que la malaria de Veracruz a couché pendant la campagne. « Ils sont au frais, ils dorment tranquilles sous ces palmes. Pour ce qu'on laisse après soi... Ici ou ailleurs. » A peine son étourdissement commence-t-il à passer que la hâte de repartir le tenaille. Il n'y a pas dix minutes qu'ils sont là, il lui semble qu'il y a une heure. Mais de la plage où ils se sont déjà déshabillés, les autres appellent.

— Allons, venez... Ça vous remettra.

Il obéit; en se dévêtant il essaie de se dégager de cette étreinte qui le ceinture du thorax aux reins. Il entre dans l'eau tiède, nage, mais, au lieu de le dégourdir, chaque brassée l'épuise. S'abandonner, se laisser couler. Il ressort; ses genoux se dérobent : un frisson d'animal forcé malgré l'enveloppement de flamme qui lui mord la peau sans réchauffer ses extrémités. Nausée de fatigue : il se laisse tomber plutôt qu'il ne s'allonge. Si l'insolation pouvait l'assommer, le clouer là!

— Vous n'êtes pas gras, mon pauvre vieux, — dit Vaillant qui s'approche. — Bon Dieu! Ce que vous êtes décollé.

Il n'a pas la force de répondre.

— Attention au coup de bambou! Ça tape trop dur ici. Revenez plutôt vous saler. Fameux, hein? Ce qu'elle est belle et bleue ici.

Le fourmillement de ses nerfs l'oblige à se relever, pour se recoucher et se relever encore. Vont-ils venir? Qu'attendent-ils pour se rhabiller?

Le soleil monte et l'heure avance. Il est au moins dix heures et demie. Il n'a pas de voix pour les presser.

Ils devinent. Ils viennent. Mais chacun de leurs mouvements s'accomplit dans un temps de calme et de raison qui n'est plus le sien.

Enfin la chaloupe démarre. « Vous allez trouver votre télégramme en arrivant », dit Bouquet. Dieu l'entende! De l'avant, sous une cloche de torpeur, il regarde approcher les arides contours des eaux flambantes, remparts brûlés, épaves rouillées couchées dans les sables, un pétrolier enveloppé de fumée qui va et vient, comme s'il avait le feu à bord, les grosses cheminées rouges et noires de la *Sierra Ventana*, la place aux filaos qu'ils n'atteindront jamais. Vaillant et Bouquet se sont écartés. Ont-ils compris qu'on ne parle pas à un homme à deux doigts du naufrage?

Il saute le premier sur les marches. Devant l'automobile de l'agent, Vaillant prend congé :

— Vous ne viendrez pas déjeuner chez le Consul. Il m'a chargé...

— Excusez-moi. Nous partons, Bouquet?

Sur l'esplanade, devant la Municipalité, un cargador fait signe à la voiture qui s'arrête. C'est un employé du consignataire.

— Je vous l'avais bien dit, — annonce Bouquet. — Votre radio est arrivé.

« Enfin! Merci... » A haute voix il a lâché son cri de délivrance, d'espoir déjà. Elle a répondu, elle vit, elle est hors de danger, donc... Il va échapper à cet enfer. « Reviens heureux. » Ah! que ce Bouquet aille vite.

Les rues tournent. Le Western Union. L'auto stoppe, en plein élan, devant une baraque de *dolces*.

— Je vous attends, — dit Bouquet. — Je vous mène ensuite chez Ornaga. Irez-vous chez le Consul ensuite?

— Peut-être.

Derrière la grille du bureau l'Anglais en bras de chemise tend déjà l'enveloppe et avance un cahier.

— Haudouard. Signez.

Il n'entend pas. Il a devant lui, qui dansent, six ou huit lignes dactylographiées.

***

« *Crois pas devoir vous cacher qu'au cours cette longue absence ai changé mes projets — estimerez sans doute préférable continuer votre voyage comme en aviez préalablement intention — vous prie croire ai gravement débattu cette décision — Anne.* »

Il saute pour la deuxième, troisième fois d'un mot à l'autre, mais sous cette foudre les mots, les idées volent, tournoient, éclats arrachés d'un esprit qui vacille, aveuglé. Cependant ses yeux voient clair, voient dans une lueur un porte-plume tendu dans le trou du guichet, des formules à côté de lui. Il se jette dessus.

« *Affolé, si tu main...* »

Sa main tremble si fort que la plume entre dans le papier et se casse.

— Signez, — répète doucement et fermement la voix de la grille.

Signer quoi? Haudouard voit derrière les barreaux la figure geôlière d'un homme à visière qui lui tend un stylo et un cahier. L'arrêt... Il signe et sa main se colle aux formules de pourvoi. Il les emporte. Jamais il ne pourra les emplir ici.

— A quelle heure fermez-vous?

— Nous ne fermons pas.

Il sort, sans voir, dans le vide blanc de la chaussée, la voiture de Bouquet qui attend et l'appelle.

— Alors, vous venez?

Qu'est-ce encore? Que lui veut-on?

— Et votre visite à ...

— Excusez-moi. Téléphonez. J'ai de très mauvaises nouvelles. Il faut que...

— Voulez-vous que je vous ramène?

— Merci non.

— Si vous avez besoin de quelque chose, je suis à mon bureau jusqu'à midi. A demain matin, en tout cas, pour la Douane. Vous embarquez à dix heures; n'oubliez pas. Vous vous...

Il fuit. A dix heures. Il a jusqu'à demain matin à dix heures pour se défendre.

Un visage de désespoir peut donner un choc à un paisible commerçant : Bouquet, en démarrant, cogne la baraque de dolces qui branle dans un fracas de verres brisés.

***

« *Embarquerai demain — si maintiens ta décision incompréhensible tu connais la mienne la tiendrai sans délai — te jure ai jamais mérité pareil changement — te supplie comprendre...* »

Après cinq ou six essais, sur son lit, sa main retrouve un semblant de fermeté, son esprit le pouvoir de coordonner les mots qu'il écrit et les conséquences prochaines de l'avertissement qu'il va lancer : il faut qu'elle sache. A-t-elle reçu, compris la lettre où il lui disait...?

Où? Quand? Comment? Dès qu'il saura sa réponse. N'importe comment : une arme qu'il trouvera, ou l'eau. L'eau plus simple que tout. Du bateau.

Si vite qu'il télégraphie, peut-il avoir son dernier mot avant l'embarquement? Faire partir son radio par priorité.

Il tâte ses poches, son portefeuille. Il n'a guère sur lui en pesos mexicains que le montant de sa note d'hôtel et derniers frais. Peu de chance que le câble accepte des billets français. Bouquet lui en fera le change. Va-t-il encore le trouver?

Il prend en hâte la liasse des formules blanches ou brouillonnées, redescend, reprend la rue. Le commerçant est encore à son bureau, devant sa machine.

— Pouvez-vous me changer de l'argent? J'ai un radio à expédier. Par priorité. Qu'est-ce que ça peut coûter?

— Sais pas. Cher. Combien voulez-vous?

— Trois, quatre cents.

— Je vous change vos deux billets de mille. Voulez-vous que je vous tape votre affaire?

— Non, merci. J'ai quelque chose à modifier. Vous n'avez pas un stylo? J'ai oublié le mien.

— Vous avez ma machine. Préférez-vous me dicter?

— Non. Je peux moi-même.

Dicter! Pendant que l'autre va à son coffre, il se hâte de passer une feuille dans le rouleau, de recopier précipitamment, les doigts trébuchants, glissant sur les touches, le texte qu'il faut allonger.

Connaît-elle le nom du bateau? Il ajoute : « *Répondre sans délai Sierra Ventana Veracruz ou avant Havane* ». Il n'a pas l'esprit à tourner sa phrase. Bouquet revient avec les dollars mexicains, « *Sinon inévitable arrivera* ». Il déroule, replie en hâte.

— Voici les pesos. Dépêchons-nous, c'est dimanche et ma femme m'attend. Je ferme.

L'agent emmène Haudouard et le dépose en chemin.

***

Reçu, le coup le plus dur est moins paralysant que la menace. Le choc a déclenché le réflexe de défense, le sursaut d'instinct vital : courant au plus pressé, il crie au secours.

Un seul espoir demeure en lui : Anne ne peut pas connaître son intention et la laisser s'accomplir. Intention si obsédante que l'idée qu'elle puisse en douter ne l'effleure pas... Il ne voit que cette issue, elle se déplace avec lui; entre le suicide et lui, un seul espace clair, cette idée : au nom de leur amour il doit appeler Anne à l'aide, lui montrer où elle l'enfonce. Pas plus que sous l'action du marihuana, il ne conçoit, dans sa passion, l'horreur et la folie de l'acte, ni la peur physique de le commettre. Auprès de la torture qu'il vient de connaître, le geste du revolver, la minute de la noyade lui apparaissent insignifiants. Il se meut dans un cercle infiniment étroit d'où toutes réalités extérieures, toutes visions d'avenir sont abolies par les deux concepts qui mobilisent sa volonté et commandent ses mouvements : lutter pour son amour ou ne plus vivre.

Il regagne sa chambre, une sensation de soif intense. Il demande du lait froid et se couche. Il a les pieds glacés. Durant deux ou trois heures il trouve, dans sa prostration, une

sorte de bien-être, presque de réconfort. Le calme de plomb avant le retour des hautes lames.

Il en sort, lorsque sa main rencontre sur le drap le radio froissé. A-t-il rêvé? Déliré? Il le relit pour se convaincre. Les mots rendent le branle au cerveau en détresse. Il n'y a pas trois mois qu'il est parti, quinze jours plus tôt elle trouvait incompréhensible qu'il s'inquiétât. C'est donc en deux semaines que ses projets se sont modifiés. Projets! Comment parle-t-elle de projets quand il ne s'agit que de leur amour. Allusion au mariage qu'elle semblait si heureuse d'accepter? Mais qu'importe le mariage! A-t-elle oublié leurs accords essentiels, plus essentiels que tous les projets? Après un an, deux bientôt, d'une liaison comme la leur, un amour comme le leur en huit jours ne peut sombrer... Ces certitudes brûlantes, cent fois affirmées, elle n'a pas pu les oublier!

Oublier... En foule les souvenirs l'assaillent. Cent images vivantes à la fois : la marée de midi sur les plages des Landes, leur tente, leurs nuits à la campagne quand elle venait à pas de loup le rejoindre dans sa chambre. Paris, leur couple inséparable, uni comme pas un autre, à travers « les gens »; l'appartement de la Cité, la lampe éteinte; l'être qu'à deux ils formaient, la pâleur et l'extase de son visage quand, pâmée, murmurante, elle jurait qu'elle ne pourrait jamais appartenir à un autre homme. Il sent sa chaleur, la courbe de ses hanches; il l'enveloppe, la replie. « Filiou, tu ne sens plus ma main... »

Il lui parle, étranglé de larmes, étouffant ses appels au creux de son bras. « Puisque je t'ai dit, écrit tout cela. Puisque je reviens. Je ne t'ai jamais quittée. Tu ne m'entends pas, tu ne me vois pas? »

Anne, douceur d'Anne. Mais ne voit-elle donc rien? Ne le voit-elle pas, sur le drap, claquant des dents? Pour qu'elle accepte cela, il faut... quoi? Qu'elle ait eu une défaillance, qu'elle la croie irrémédiable. Mais plutôt que de la perdre, de renoncer à leur amour — rien ne compte — il est prêt à tout pardonner.

Il ne lui a pas dit cela. C'est cela qu'il fallait lui télégraphier.

Il se jette hors de son lit, cherche la formule. Où sont-elles? Tant pis, le premier papier.

« *Prêt à tout pardonner plutôt que de te perdre. Fais dernier appel à nos souvenirs, aux promesses cent fois jurées. Tu as toujours été libre, n'insisterai jamais pour mariage. Ne te l'ai proposé que pour m'engager. Ai vécu sur foi irréductible en ta parole que tu m'attendrais. Je ne te demande plus qu'une chose au nom de tout : me laisser une chance te reprendre, différer jusqu'à ce que tu m'aies revu tous engagements irrémédiables. Si tu ne peux me donner cette dernière chance, abrège délais inutiles...*

Au Câble, l'homme compte lentement les mots.

— Direct ou différé?

— Priorité... Combien?

Aura-t-il assez? Non. Il reprend son papier, abrège. Ce ne sera encore qu'un appel mutilé. Un S. O. S. sans voix. Un radio entre vingt autres. Rien.

***

La nuit vient. Rougeur d'étouffoir que souligne de zinc sombre l'horizon marin.

A la mer, demain... Est-ce l'ombre qui le détache de lui-même? Il est halluciné. Tout près, comme le matin, à l'angle du toit, les deux charognards sont revenus percher. La crevasse en éclair s'emplit de toute la noirceur du crépuscule. Dans leurs ailes de boueux, les deux zopilotes enfoncent leur cou pelé; leurs yeux ronds luisent. Oiseaux de Veracruz ou d'ailleurs? Il sent contre la tringle du lit le froid de ses pieds nus. Est-ce lui, Juste, qui est là? Qu'est-ce que Juste? Un corps gisant. Demain rien. A la mer.

Il ferme les yeux sur une vision d'eau noire et d'oiseaux bruns. Mais la nuit totale ne se fait pas. Le regard intérieur voit passer des figures : Mexicanos, cargadores moustachus, puis d'autres, pâles, à peine distinctes. Une tête vulturine... où l'a-t-il vue? Sans nom. Un œil coléreux dans un profil blafard. Ce ne peut être... Non. Si... Elle lit, puis elle écrit. Quelqu'un derrière elle comme derrière un rideau. Son œil à elle flambe. C'est à lui qu'ils en ont. Tout se brouille, se fond. Chute dans un second rêve. Il est dans sa chambre à Paris. Et le rideau bouge encore. Le choc est là. « Assassin ».

Se lever, allumer. Impossible de soulever la nuque. « Au secours ! » Pas de voix.

Le fracas de l'ascenseur le ramène au réel entre les vrais murs. L'un vaut l'autre. C'est ainsi qu'un condamné doit attendre le rejet de son pourvoi.

Il arrive au matin. Juste dort encore sous le rayon qui déjà s'allonge. Des coups à la porte l'arrachent à son écrasement. Et même en cet état, quoiqu'il ait attendu, ce qu'il lit est difficile à croire :

« *Aucune personne équitable admettrait que prétendiez m'infliger cette contrainte affreuse. Êtes parti longs mois pour voyage d'agrément rejoignant femme aimée. Aussitôt départ ai reçu télégrammes soupçons injurieux et ensuite interdictions bouger, sortir, toujours accompagnées même menace atroce. Renoncez à enchaîner ma vie et ma liberté...* »

Plus de doute : ce n'est pas elle qui répond! Ce n'est pas possible. Il a crié au secours, lui a demandé, sur sa vie, de lui donner honnêtement sa chance d'être entendu. Ce n'est pas elle qui répond : contrainte affreuse. Contrainte affreuse, le droit d'un amour sans lequel, un mois plus tôt, elle assurait ne pas pouvoir vivre. Menace atroce, la supplication qu'il lui adresse, du fond de l'être, pour la seconde fois. Ce n'est pas une femme qui répond « aucune personne équitable » au nom d'une parodie de justice, de prétextes qu'elle sait, du premier au dernier, faux et mensongers, dont l'outrance même trahit l'imposture et la féroce volonté de lui faire lâcher prise. Car ce sont des coups portés par derrière à un homme hors d'état de se défendre.

Ou elle veut le malheur ou quelqu'un tient la plume à sa place. Qui? Un de ceux qui en voulaient à leur bonheur, un de ces mauvais apôtres qui glissaient les perfidies qu'elle dénonçait, celles dont elle se sert aujourd'hui : le voyage d'agrément, la femme aimée. Mais non, ce n'est pas elle qui, de bonne foi, a signé ce hargneux réquisitoire, cet exploit d'huissier-gendarme. « Aucune personne équitable... »

Il se débat sous l'injustice. Sa protestation qui l'étouffe cherche encore à s'exprimer :

« *Aucune contrainte mais toi perdue vie impossible et tu le sais. T'ai supplié me laisser une chance. Tous reproches traîtres,*

n'ai rien fait sinon encouragé par toi. Suis parti avec approbation vingt fois donnée... »

A quoi bon? L'huissier-gendarme a pris soin d'ajouter : « *Inutile prolonger ce débat télégraphique, vous engage sincèrement au calme.* »

Le verre de rhum quand le recours en grâce est rejeté.

***

Tant pis. Perdu pour perdu, ils l'entendront, apprendront de lui qu'ils ont abominablement menti. Il se vêt de ce qu'il trouve devant lui, dans le désordre de la valise éparse. Devant l'ascenseur, Vaillant l'aborde :

— Êtes-vous prêt? Le bateau ne part qu'à midi. Mais il faut être à bord à onze heures.

— Ah!... Pouvez-vous me prêter cent pesos? Je changerai chez Bouquet tout à l'heure. J'ai encore un radio à mettre.

Le médecin le dévisage : sans cravate, pas rasé depuis deux jours, dans ce shantung roulé en chiffon, de quoi a-t-il l'air?

— Voici. Comment avez-vous dormi cette nuit?

— Merci... Comment j'ai dormi? Lourdement.

— Ça se voit. Vous avez une de ces figures. N'abusez pas du luminal, dites-moi.

— Du luminal? Pourquoi? C'est dangereux?

— A forte dose, oui. Un ou deux au plus, hein? Dites donc, on se retrouve au bateau, pas? Il faut que je coure à la Douane. Vous avez votre permis visé?

— Quel permis?

— Votre permis d'émigration, nom d'un chien! Vous n'embarquerez jamais sans ça. Eh, vous m'entendez?

Non! Il faut que Vaillant lui répète trois fois où est l'office de l'Émigration. Aussitôt seul et replongé dans le soleil, il marche dans son cercle, la mort dans les yeux. Le Câble, il y va droit. Ensuite il est perdu. Où doit-il aller? Chez Bouquet... prendre cent pesos. Où est-ce déjà, Bouquet?

Ouvertes d'un côté sur la mer, de l'autre sur des terrains vagues, toutes ces rues parallèles se ressemblent. Tous les

cubes montrent les mêmes fissures, les mêmes dartres, les mêmes portes qui s'écaillent, les mêmes lettres noires qui pour lui forment toutes le même signe : mort, mort, mort... Shipping, Curios, Syndicats. Il ne se retrouve plus.

Du wharf la sirène enfle la voix. Vibration grondante, terrifiante. Premier appel. Quelle heure peut-il être? Neuf, dix?...

Jamais il ne trouvera Bouquet. *Calle de la...?* Il ne se rappelle plus. Il manquera le bateau. Il n'échappera pas à Veracruz. Rester à Mexico? Ah! elle croit qu'il peut continuer le voyage. Elle va voir. Ils comprendront.

Mais voici Bouquet qui sort d'un angle de trottoir. Le consignataire est dans tous ses états.

— Bon Dieu, où êtes-vous? Voici une demi-heure que je vous cherche. J'ai envoyé deux cargadores prendre vos valises à l'hôtel. Est-ce qu'elles sont faites au moins? Et tous vos colis à la Douane. Il faut absolument que vous soyez là. Vous avez vos clefs? Votre permis d'émigration a-t-il été visé?

Rien, rien. Il ne sait pas où sont ses clefs. Les valises sont en pagaye. Le permis, où faut-il aller?

— Mais, tonnerre de sort, où êtes-vous, monsieur Haudouard? Qu'est-ce que vous avez? Ah, dites donc, vos papiers... Je les ai donnés à M. Vaillant. Ceux que vous m'aviez laissés. Vous alliez encore oublier ça.

Quels papiers? Son carnet, l'interview de ...? Mais qu'est-ce qu'il veut que ça lui fasse? Tout traîne, tombe de ses mains, de ses poches, depuis trois jours.

— Allons, dépêchons, dépêchons. Vous n'avez que le temps. Venez.

Un toton entre les mains du pétulant petit agent, un homme ivre conduit de poste en poste. L'Émigration... La Douane — un four entre tôle et ciment, au milieu des sept, huit — « huit, dites donc, n'est-ce pas? » — caisses, ballots et malles. (« Mais qu'ils les gardent! »)

— Des cactus? Vous ne pouvez pas sortir de cactus en ce moment. Bueno. Va voir à voir... *Tu, Pepito, la mesa? Finito por la mesa*? C'est bien votre table. Bueno. Enlevez. Roulez. Ils ne vous feront pas ouvrir les poteries. C'est une affaire. Dites donc, pas d'idolos? Si... Quoi? Des jades. Où sont-ils? Dans votre poche. Bougez pas, gardez-les. Bueno! Ça

arrangera tout. Allez, donnez vingt pesos au chef cargador, celui-là. Il se débrouille avec les gabelous... Ils vous visent votre grosse malle sans l'ouvrir. C'est une affaire. Eh, en douce, vingt pesos au douanier, au gros, là. Qu'est-ce qu'il y a? Vous n'avez plus de pesos? Que je vous change encore? Combien? Mille balles. Coquin de sort! Est-ce que je vais avoir assez, moi aussi? C'est tout ce qui vous reste? Mais comment ferez-vous? Vous vous arrangerez avec Vaillant. Bueno... Ouf, on crève ici! Pas soif? Vous allez avoir besoin de vous reposer. Sur le bateau. Vous aurez une traversée pépère. Et croyez-moi, ça s'arrangera. Allons, oust, à l'hôtel, à présent. Et dare-dare au quai... J'en ai encore d'autres à m'occuper.

L'hôtel, la note à la caisse. « Attendez, donnez vos pesos. Ils vous échappent. Alors, vous ne savez plus compter? Filez boucler vos sacs en attendant. Vous avez mes types en haut. »

La chambre, les deux cargadores au milieu du fouillis. L'entassement dans les valises des souliers, des bottes, des carnets, des photographies. Mais pourquoi faire? A quoi bon? Pas le temps d'y penser. Les hommes empaquettent pour lui, bouclent, portent les bagages sur le palier. La rafle sur la table des radios, des lettres. Luminal... Ah! ne pas oublier ça.

— *Esto, señor, esto.*

Quoi? Un peigne, une brosse à dents. Qu'est-ce qu'il fera d'une brosse à dents?

La charge vers le quai. Deuxième appel : le meuglement sinistre fait trembler le port et la ville. Sur la place, soleil à tuer des bœufs. La main du cargador sur son épaule. Il y a donc des frères humains.

— *Le gusta a usted Mexico?*

S'il a aimé Mexico!...

Le portique du wharf. Le portique gris par où il a vu venir Mac et Lupé, le jour de l'arrivée. Lupita! Son geste avec son petit sac blanc devant le hangar. Et la lettre qu'il croyait voir, en signe de reproche, sur sa poitrine. Lupita! Fini Mexico, fini tout!

L'échelle à la queue leu leu sous la poussée des passagers qui montent et des porteurs qui redescendent. Le pont. Ça y est. Fini Veracruz. Dernier bateau, dernier plancher. Le

troupeau piétinant l'entraîne dans les escaliers, les coursives. Ah! cette odeur de vernis et de cuisine, d'infirmerie et de cambuse, de vapeur chaude et de cale, tu l'aimais! La cabine où s'abattent malles, valises. Elles arriveront non accompagnées, bagages du disparu. Anne, Anne. Le quai du 6 août. Ce n'est pas possible!

— *Adios, señor.*

« Ah oui! Tiens, mon vieux. Merci. J'ai aimé Mexico. Et toi, tiens! Plus besoin de pesos. Plus besoin de rien. Ta main. Merci. »

— *Muchissimas gracias, señor... Va bene. Adios.*

A Dieu, oui!

MARC CHADOURNE

(*La fin dans le prochain numéro.*)

LE THÉÂTRE

M. Gaston Baty : *Crime et châtiment*, d'après Dostoïewsky. — M. Henri Ghéon : *Violante*, d'après Tirso de Molina. — M. Jean Sarment : *Peau d'Espagne*. — M. Francis de Croisset : *le Vol nuptial*. — M. Henry Bernstein : *le Bonheur*. — M. Sacha Guitry : *Châteaux en Espagne*.

Les dernières semaines, au théâtre, ont abondé en nouveautés, et la place nous est mesurée.

***

La suite de tableaux que M. Gaston Baty a tirée de *Crime et châtiment* est, parmi les nombreuses adaptations déjà connues de ce chef-d'œuvre fameux, l'une des meilleures. L'auteur, tout en conduisant à la perfection, sur le plan scénique, l'intrigue policière, principal ressort du drame, a su mener de front l'évolution des divers groupes humains qui gravitent autour de Raskolnikoff, le protagoniste, de sorte que, malgré les sacrifices rendus obligatoires par l'optique théâtrale, l'ouvrage ne semble point mutilé. Les analyses fouillées du roman étant remplacées, à la scène, par des représentations imagées, dont les couleurs et les rythmes suggèrent au spectateur l'impression de l'inexprimé, de tout ce qui flotte en dehors des mots, quelque chose de l'extraordinaire foisonnement qui est la marque même de la création chez Dostoïewsky, reste encore sensible.

Même réussite dans la présentation du spectacle. C'est peu de dire que le jeu des éclairages est bien réglé : il acquiert une valeur d'expression spirituelle, quasi-musicale. Sans doute, le théâtre ici n'est pas sans emprunter quelque peu au cinéma, mais, pour la première fois, l'emprunt est judicieux, parce qu'il est immédiatement transposé. Il faut voir quel parti ingénieux M. Baty a tiré de la lumière dans les transitions, les passages entre les scènes. Grâce à quoi les ruptures, les « brusques réveils », souvent si fâcheux dans la coupe en tableaux, sont subtilement évités.

Enfin la pièce est décorée, habillée, jouée avec une harmonie d'ensemble qu'il est rare de rencontrer de nos jours à Paris. Ne pouvant nommer tous les interprètes, je louerai, entre autres, particulièrement madame Germanova (que j'ai applaudie à Moscou maintes fois, jadis), mademoiselle Jamois, MM. Lucien Nat et Vitray.

***

La Compagnie des Quinze a donné *Violante*, une comédie romanesque en quatre journées, de M. Henri Ghéon, sur un thème de Tirso, de Molina. M. Ghéon est un excellent lettré, un poète, en outre, et qui, d'autre part, a montré en des ouvrages originaux, un sens très averti du théâtre. Peut-être, cette fois, a-t-il été un peu victime du genre qu'il entreprenait de ressusciter : l'imbroglio. Le premier acte de *Violante* est le mieux venu. Le deuxième et le troisième, il me semble, eussent pu être fondus en un seul. Le quatrième montre plus d'agitation que de mouvement réel, et demeure obscur dans l'enchevêtrement de ses méprises et de ses quiproquos. J'ai cru observer que les scènes étaient articulées avec soin, presque toujours attaquées avec verve, mais que, en dehors de ces moments-là, qui constituent comme les charnières de l'action, la langue, d'une truculence un peu trop visiblement apprêtée, gardait l'immobilité de la chose écrite. Or, c'est moins dans la conduite du scénario que dans le tissu même du discours, je dirai presque dans la syntaxe, dans ce que le tour contient de dynamisme caché, que réside au théâtre le rythme vivant,

celui qui passe la rampe (ou, comme au *Vieux Colombier*, le bord du proscenium).

La mise en scène est d'un goût, d'un tact exquis, et très personnelle à M. Saint-Denis, qu'il faut dûment complimenter. Les décors et costumes de M. Barsacq sont un bonheur constant, et une fine musique de M. Roland Manuel accompagne le jeu.

***

Peau d'Espagne, c'est le nom d'un parfum — c'est aussi, dans la dernière œuvre de M. Jean Sarment, le symbole des rêves qu'un jeune poète cristallise autour d'une jolie brune, qu'il a rencontrée sur une plage, et qui se dit Espagnole. Quand il apprend qu'elle ne l'est pas, le charme est rompu, et l'amour est bien près de s'envoler. Illusions créées par un masque, désillusions devant le visage nu, tel est le rythme balancé de la pièce. Mais le mensonge de la jeune femme ici n'est pas le seul; elle a pour compagnon, à l'hôtel, un homme d'âge, un original qui se fait passer pour un lord, et qui se découvrira, finalement, n'être qu'un chemisier lyonnais. Cet honnête commerçant, avait résolu, à cinquante-sept ans, de jouer, pendant trois mois, ce personnage d'Anglais magnifique, pour s'accorder, durant quelques semaines, sous cette figure d'emprunt, les joies romanesques d'une vie de fête qu'il a toujours rêvée, mais qu'il n'a pas eu les moyens ou le courage de mener en ses belles années. Ce faux lord favorise le rapprochement du poète et de la fausse Espagnole, qu'il aime cependant. Quand sa disgrâce est complète, il révèle sa véritable identité, puis s'efface devant la jeunesse, devant l'image du fringant garçon qu'il fut jadis, et que le poète lui rappelle.

Poète, M. Jean Sarment l'est lui-même, et nous retrouvons en ses deux héros l'auteur en personne, à deux âges différents, l'un qu'il n'a déjà plus, l'autre qu'il est bien loin d'avoir encore. D'où, en maint endroit, un accent profond et comme confidentiel. Toujours le même dandysme affecté et douloureux, la même tendresse tôt déçue, qui plastronne et prend un ton cavalier, la larme sous le monocle. L'œuvre est joliment écrite, voire un peu trop. Mais sa principale faiblesse est la verbosité. Trop de discours, pas assez de traits, ou

noyés dans un flot lyrique. Le faux Anglais, notamment, est intarissable. Peut-être cela tient-il à ce que l'œuvre a été tirée d'un roman (*Lord Arthur Morrow Cowley*, paru en 1931) ou conçue à la fois sur les deux plans : pour le livre et pour la scène. Quelques traces aussi de vieux théâtre, qui surprennent : le procédé d'exposition, par exemple, et le rôle de l'ami confident.

C'est M. Sarment lui-même qui joue le faux Anglais. Pas très bien, mais avec l'autorité, l'intelligence, l'âme de l'auteur. Aussi, dès qu'il n'est plus en scène, on le regrette. M. Jean d'Yd compose avec beaucoup de finesse un rôle amusant de garçon d'hôtel.

***

M. Francis de Croisset, depuis quelque temps, s'efforce de renouveler la comédie du boulevard en adaptant l'ancienne intrigue amoureuse à certaines nouveautés de la vie ou du décor modernes : dans *Pierre ou Jack?* l'industrie automobile, la radiophonie et le cinéma; dans *Il était une fois*, la chirurgie esthétique. Avec *le Vol nuptial* c'est le tour de l'aviation.

Il y a dans ce parti pris autre chose qu'une rouerie de métier; il y a une vue profonde. Car M. de Croisset est un moraliste. A travers ses caprices et ses pétillements d'esprit, il a souvent, notamment en ses récits de voyages, en ses conférences, en ses maximes, fait preuve d'une observation attentive. J'imagine donc qu'il a voulu noter l'identité des manèges de l'amour parmi les variations des mœurs et du langage. Mais il ne suffit pas, pour rajeunir un genre, que l'auteur ait pris la décision d'emprunter ses personnages à des milieux de formation récente. La facture d'un ouvrage dramatique étant inhérente au fond même, le renouvellement ne peut s'opérer que grâce à elle. C'est elle que l'écrivain, d'abord, doit vêtir à neuf. Or, dans *le Vol nuptial*, le mouvement des scènes, le ton du dialogue, le dosage du sentiment et du trait, tout appartient à la forme connue, éprouvée, glorieuse de l'antique comédie boulevardière. Quelques figures même (la mère de l'héroïne et le jeune diplomate amoureux) semblent tirées du vieux répertoire et jetées ici telles quelles, sans accommodation préalable. Je me hâte d'ajouter que ma critique porte

sur un défaut qui peut n'apparaître qu'à la réflexion. Le spectacle demeure très amusant et il est mené de main habile.

Le sujet est celui-ci : une jeune fille du monde s'est, au grand scandale de sa mère, lancée dans l'aviation. Elle se plaît en ce libre milieu, à la fois hardi et insouciant. La peinture de la camaraderie m'a semblé, dans ce premier acte, qui lui-même est le plus réussi de la pièce, la partie la plus sincère. Au surplus, après les exploits de miss Earhardt, de miss Mollison, et tout récemment de mademoiselle Maryse Hilsz, ce type d'aviatrice n'est nullement conventionnel. Ici l'auteur puise dans la vie même. Donc, au camp où elle fait ses écoles, la jeune fille n'est pas restée insensible au charme d'un de ses camarades-aviateurs, un garçon héroïque et léger, pour qui l'amour jusqu'alors n'a été qu'une suite d'aventures faciles. Mais l'aviateur, de son côté, se plaît à protéger cette nouvelle recrue, tant et si bien qu'il se met à l'aimer sérieusement, quoiqu'il ne soit pas, ainsi qu'il le déclare au moment des aveux, de complexion fidèle. Tout de même le mariage a lieu.

Au deuxième acte, nous assistons au retour triomphant de l'aviateur qui vient de réussir un grand raid. Mais, dès le premier jour de son arrivée, le héros court rejoindre une maîtresse, et sa femme l'apprend. Celle-ci, qui, depuis son mariage, avait abandonné l'aviation, signe, pour se venger de l'inconstant, un contrat par lequel elle s'engage à tenter de battre le record de son mari.

L'invraisemblable arrive : elle triomphe à son tour. Voici le héros relégué au second plan; il n'est plus que le compagnon de « l'archange », le « prince consort », et ne cache pas son dépit. Les époux vont-ils divorcer? la jeune femme épousera-t-elle plus tard le diplomate qui l'a toujours adorée avec tant de respect? non. Un raid entrepris de concert par le mari et la femme, mettra la gloire en commun et retapera le ménage.

Le jeu de M. Victor Boucher a, dans l'excellent, quelque chose d'infaillible. Qu'en dire qui n'ait été cent fois dit? La charmante mademoiselle Renée Devillers possède une vivacité extrême, comme une brusquerie gracieuse d'oiseau dans les mouvements de la tête. Avec cela, un ton juste, de l'émotion, de la force. Parmi nos jeunes comédiennes, elle est certainement une des premières.

***

« — Monsieur le Président, qui tuer? »

Telle est, au second acte du *Bonheur*, la nouvelle pièce de M. Henry Bernstein, la question que l'anarchiste Lütcher, accusé d'avoir, sans raison apparente, blessé d'un coup de revolver une *star* de cinéma, pose, en Cour d'assises, en riposte au président qui l'interroge sur les mobiles de son acte. Examinons cette réplique. D'abord, elle est superbe. Par sa brutalité, son raccourci, sa détente soudaine et irrésistible, elle porte la marque de la maîtrise. A elle seule, elle suffirait à caractériser le talent du dramaturge qui l'a trouvée. Mais cette formule saisissante n'épuise pas son intérêt dans l'effet de stupeur qu'elle produit sur l'auditoire, elle est lourde de sens. En deux mots, pas un de plus, l'auteur résume le principal de son objet, ramasse la psychologie de son personnage, frappe, comme sur un gong, au centre de sa pièce, pour y faire retentir à nos oreilles le son du tourment d'où le geste meurtrier est sorti.

Ensuite le coupable s'explique. Contrairement à ce que croit un juré, auquel M. Bernstein, qui semble se faire peu d'illusions sur les clartés de la justice populaire, accorde la parole à plusieurs reprises, Lütcher n'est pas communiste. Comment le serait-il? Un attentat tel que le sien est à l'opposé de la doctrine du parti. Cependant, pour retrouver, dans la vie, un type de révolté analogue au héros du *Bonheur*, point n'était besoin de remonter, comme on l'a fait, à Émile Henry. Sans doute l'anarchisme à la vieille mode, le terrorisme, semble aujourd'hui dater par rapport au communisme de guerre, mais les anarchistes, pour cela, n'ont pas disparu. En Russie, ils ont donné du fil à retordre aux bolchéviks. A Paris, il en est encore des foyers. Les religions ne meurent pas si vite. Donc l'existence d'un Lütcher, de nos jours, n'est pas invraisemblable. Ce qui seulement étonne, c'est la victime qu'il a choisie. A quoi il répond : « — Qui tuer? »

J'estime que M. Bernstein, étant donné son dessein, qui était de composer un drame satirique et romanesque, aura une fois de plus montré une connaissance approfondie de son art en faisant de son personnage central un anarchiste et un

anarchiste isolé. D'abord, la cause se trouvait ainsi préservée de toute interprétation politique et portée sur un plan général, humain, car l'anarchisme est moins un parti qu'une attitude sentimentale. Ensuite, cet isolement de Lütcher, outre qu'il créait autour de la figure du héros une atmosphère romantique, un halo de mystère, réalisait les conditions les plus favorables à la germination, à la croissance de l'idée criminelle, absurde, quasi démente, que l'auteur se proposait d'exploiter dramatiquement.

Le rôle de Lütcher n'est pas long, mais l'individu y est fortement dessiné, à grands traits, par « indications » brusques, frappantes, de sorte que, dans sa brièveté, il a — ou donne l'impression d'avoir, mais c'est la même chose, au théâtre — des dessous. Il restera, dans l'œuvre de M. Bernstein, comme un des exemples les plus accomplis des préoccupations nouvelles qui ont commencé d'apparaître, chez l'auteur, dès avant la guerre, exactement en 1913, à partir du *Secret*, j'entends ce souci de ne plus subordonner strictement le personnage à la ligne inflexible d'un scénario, de ne plus le présenter comme une image découpée aux ciseaux dans le réel, et de laquelle le dramaturge ne retient, ne veut connaître que les éléments utiles, ceux-là qui peuvent lui servir à préparer, précipiter, nouer, dénouer un conflit. C'est là ce qu'il y a d'admirable dans le cas de M. Bernstein, que, possèdant à un degré exceptionnel le don moteur, la faculté de conduire sans défaillance une action rapide, et ayant, grâce à cette poigne singulière, remporté des triomphes, il a paru tout à coup dédaigner ses moyens les plus sûrs, pour tendre, de tout son vouloir, à satisfaire en lui d'autres exigences plus profondes. Aujourd'hui, non seulement les héros de M. Bernstein ont des antécédents, des entours, un arrière-fond, mais ils gardent, au moment où le drame prend fin, quelque chose d'inachevé — d'inachevé non par déficience ou gaucherie de la main en sa récente manière, mais parce que l'artiste a sciemment ménagé à notre rêverie et à la sienne la possibilité de se poursuivre, parce que, dans la vie, et au delà peut-être, rien jamais ne se termine. Ainsi M. Bernstein, après avoir été, au théâtre, le maître d'un certain mode d'expression sommaire et vigoureuse, vise maintenant à suggérer plutôt qu'à exprimer.

Au lieu de nous saisir par les épaules et de nous secouer comme des pruniers, il cherche — et découvre — sur nous, comme les médecins de la vieille Chine, les points sensibles qu'il lui suffira de toucher, pour nous émouvoir ou nous faire rire, ou nous troubler longuement.

« Qui tuer? » s'est demandé un jour Lütcher dans sa petite chambre si propre de banlieue. Comme Ravaillac, comme Louvel, comme Caserio et tant d'autres de ses pareils, il a ruminé sa folie, mais lui, d'abord, ne savait point sur qui elle se déchaînerait. Alors, dans son incertitude, il procéda par élimination. Il écarta les têtes couronnées, qui, d'elles-mêmes, vont à leur déclin. Il écarta les maîtres des puissances d'argent, les milliardaires, les magnats, peut-être par un reste d'esprit aristocratique, un vestige d'égards envers la force avouée. Il chercha, dans la confusion du monde moderne, le phénomène typique, l'être hybride le plus extravagant que l'orgueil et la bêtise des hommes avaient pu engendrer, le monstre d'artifices le plus insupportable, offert aux adulations de la foule et à sa badauderie, la reine de notre décadence, et il trouva la *star* de cinéma.

Eh! eh! c'est une vue... Mais que les vedettes d'Hollywood et d'ailleurs se rassurent! Nous voulons seulement par ces mots souligner de quel biais l'auteur s'y est pris pour engager sa pièce dans la voie de la satire. Car cette pièce, en vérité très riche, contient trois sujets entrelacés, et présente pour le moins deux tons. Les deux tons principaux sont : le ton satirique, d'une part; le ton dramatique ou romanesque, de l'autre. Le premier règne seul au premier acte. Il est mêlé au deuxième ton, à l'acte suivant (ou, plus exactement, au deuxième tableau de cet acte, le premier tableau n'étant qu'un passage). Et c'est à son tour, le deuxième ton qui règne seul au troisième acte. Quant aux trois sujets, ce sont : au premier acte, la satire, non du cinéma lui-même en tant que septième art, mais des répercussions que son développement fabuleux et son caractère mondial ont eues dans les mœurs du temps, notamment la satire de la vie des *stars*; au deuxième tableau du deuxième acte, la satire des formes de la justice, satire mêlée à la précédente, qui se poursuit dans les dépositions de la victime et de son impresario; le tout joint à l'amorce du

drame sentimental qui occupe tout le troisième acte. Enfin, troisième sujet : ce drame sentimental lui-même.

Le public prend un très grand plaisir à cette variété, qui lui semble une chose simple. J'avoue que, pour la décomposer en ses éléments, il m'a fallu à moi-même faire effort, freiner mon divertissement, afin qu'il cédât le pas à l'attention professionnelle du critique. Cela dit, j'ai cru relever que cette dramaturgie composite n'allait pas, dans le détail, sans quelques disparates. Durant presque tout le premier acte, le trait est visiblement poussé à la charge. Alors on se sent rassuré : on comprend que le terrain du jeu est la satire. De même, au troisième acte, tout masque satirique ayant disparu, l'on n'éprouve aucune hésitation. Mais, entre ces deux pôles, j'ai noté des moments où le dialogue oscille d'un ton à l'autre. Le personnage de Lütcher présente une parfaite unité dans le tragique. De même, le personnage de l'impresario, dans le comique. De même, le personnage du prince, le mari de la *star*, sur le plan moyen de la comédie dramatique. Mais le personnage de la *star* elle-même est plus indécis. Tantôt il rend un son réel, tantôt il offre, dans ses répliques, ce grossissement léger de l'expression par lequel l'auteur décèle sa présence et son intention satirique.

A cela, je devine ce que M. Bernstein répondrait : « — Le personnage de la *star* est, ainsi que vous l'avez vous-même indiqué, un monstre d'artifices. Ce n'est pas moi, auteur, qui charge le trait, c'est elle, à son insu. Je la laisse parler, je transcris. Et encore, soyez assuré que, pour rester dans les bornes de la vraisemblance, j'ai dû supprimer maintes formes outrées de cette vanité imbécile, particulière aux impératrices de l'écran. Cependant, quelles que soient les déformations intellectuelles morales, physiques mêmes, qu'entraînent, chez les vedettes du cinéma, les conditions quasi mythiques de leur vie, la *star* reste une femme, après tout. Ces dissonances qui vous heurtent existent réellement chez elle. Il est donc juste que, dans son langage, à travers la croûte brillante et haïssable de sa personnalité acquise, de sa « mentalité » fabriquée, perce, par instants, quelque accent humain. »

Soit! on peut même aller plus loin et soutenir que, d'un certain point de vue, le *Bonheur* met en scène, dans la per-

sonne de la *star*, la lutte de l'artificiel et du naturel, et le triomphe final de celui-ci. La *star* est toute artifice, au premier acte. Au second, c'est la bataille entre les deux éléments contraires, et, face aux jurés, brusquement, sous la poussée de la passion qui porte la victime à aimer son meurtrier, le craquement de la « croûte » affreuse, et la flamme du cœur, retrouvée, qui jaillit. Ce deuxième tableau du deuxième acte est ample et dru, d'un pittoresque puissant. Sans doute le cadre général en était d'avance fixé par les formes mêmes de la justice, puisqu'il s'agit d'un débat en Cour d'assises. Comme il y a loin, cependant, de cette composition à une simple copie de la réalité! Tout ici est observé certes, mais aussi transposé avec une étonnante sûreté : interrogatoire du président, intervention de l'avocat, dépositions des témoins.

Le dernier acte laisse une impression plus confuse. La *star*, transfigurée par l'amour, est allée attendre Lütcher à sa sortie de prison et l'a ramené chez elle, car, depuis quelque temps, elle vit séparée du prince, son mari. La haine de l'anarchiste a désarmé et s'est muée en tendresse. Pourtant Lütcher refuse la vie trop belle que lui offre cette amie magnifique. Pourquoi? Parce qu'il est de ceux, dit-il, qui jouent pour perdre. Il me semble avoir déjà entendu ce son-là dans *les Tricheurs*, de M. Stève Passeur. Mais cet arrière-petit-fils des héros byroniens, ce personnage d'homme inquiet, incurablement insatisfait, n'en est pas moins une création très personnelle de M. Henry Bernstein. Depuis *la Galerie des glaces*, nous avons vu, dans son théâtre, la même figure reparaître, sous maints aspects. Lütcher est l'aboutissement de cette série d'anxieux, laquelle correspond, peut-être, chez l'auteur, au retour obsédant, à la hantise de quelque rêve amer.

L'interprétation du *Bonheur* est de premier ordre. M. Charles Boyer, en Lütcher, compose une image inoubliable. Voilà un comédien que, par extraordinaire, la pratique du cinéma, non seulement n'a pas gâté, mais a enrichi. Il a exprimé poétiquement la mélancolie des âmes forcenées. Mademoiselle Yvonne Printemps m'a paru un peu sage et comme réservée dans l'extravagance, mais dans la partie émue de son rôle, elle est supérieure. M. Michel Simon est un grand acteur qui colore d'une sorte de fantastique burlesque l'expression de

la vie réelle. Citons encore MM. Debucourt, Grétillat et Berthier, tous les trois judicieusement placés et fort remarquables.

***

Chaque fois que M. Sacha Guitry ajoute à sa liste un nouveau succès, il est rare que, parmi les éloges qui lui sont décernés, ne reviennent pas les deux notes suivantes : 1° c'est charmant, mais jeu d'un soir! 2° c'est charmant, mais quand M. Sacha Guitry nous donnera-t-il enfin l'œuvre importante que nous sommes en droit d'attendre, d'exiger de son talent?

Ce sont là pures sottises. Il n'est pas vrai que M. Sacha Guitry ne soit qu'un prestigieux amuseur. Ou bien ceux qui parlent ainsi n'ont aucun discernement, ou bien ils n'ont jamais *lu* son théâtre. Mais, qu'un homme de goût, plongé dans une de ces bonnes ganaches en lesquelles, disait Maurice Barrès, il est nécessaire d'être installé pour bien juger d'une œuvre imprimée, qu'un homme de goût se paie ce luxe : la lecture attentive de quelqu'une des meilleures pièces de Sacha, et il ne tardera pas à s'apercevoir que la séduction de l'ouvrage, loin de s'évaporer sur le papier, y garde sa fraîcheur, ses tons vifs. Fleur d'herbier, cela? non, fleur piquée en bonne terre... Pourquoi? parce que ce prétendu « amuseur » est un excellent écrivain. Je crois même me souvenir que, dans le même temps où il débutait au théâtre (*Nono*, sa première pièce, fut jouée, aux Mathurins, en 1905), c'est par l'art d'écrire, en des articles parus au *Matin*, que le tout jeune Sacha s'est signalé à l'attention. Nous lisions ces fantaisies, ces libres maximes, boulevard Saint-Michel, comme on croque avec délices des crudités savoureuses. La phrase de M. Sacha Guitry est dure et déliée, elle a, de la pointe sèche, l'extrême finesse et le mordant. — Fleurs, radis, burin, que d'images! dira-t-on. — Peut-être, mais leur incohérence exprime notre conviction ferme, notre pensée suivie. Quant à l' « œuvre importante » que d'aucuns, qui font les difficiles, s'obstinent à réclamer de l'auteur à chacun de ses triomphes, ils ne voient donc pas qu'elle se développe sous leurs yeux, dans cette longue suite de comédies enchantées — et qui enchantent?

Les *Châteaux en Espagne* sont un anneau étincelant de cette chaîne heureuse. Jamais M. Sacha Guitry ne s'était montré plus à l'aise, plus abandonné à ses génies, dont le propre est, non d'improviser, comme les ignorants le disent, mais de paraître inventer, sur place et sur l'instant, le couplet où le sentiment précipite ses roulades, le trait cinglant qui y coupe court, le mot d'esprit qui sert de masque à la tristesse, l'épisode qui naît brusquement des planches mêmes, du décor ou de quelque accessoire.

Deux amants... Oui, toujours, mais les amants, chez M. Sacha Guitry, sont aussi éloignés de ceux du théâtre naturaliste et des comédies dramatiques selon l'ancienne formule, aussi éloignés des drames bourgeois (ou des vaudevilles) de l'adultère, que les pigeons de La Fontaine le sont de la mare aux canards. Dans une fête de charité, Jean Larmandie, peintre-décorateur, enlève une jeune fille qu'un ami à lui avait amenée. Sa conquête vient le rejoindre le lendemain, dans l'atelier où il peint un décor représentant une cour d'auberge à Cordoue. Les amoureux décident d'aller voir cette cour sur les lieux mêmes. Les voilà partis pour l'Espagne. A leur retour, le peintre tombe au milieu des complications que l'enlèvement de la jeune fille, le soir de la fête, a entraînées. Il s'agit de deux provocations en duel. L'une vient de l'ami bafoué; l'autre est le fait d'un ancien commandant qui se fait appeler « général », un maître d'armes, mari d'une actrice mêlée à l'histoire. Des quiproquos, deux combats singuliers, burlesques : le premier, où l'ami, venu pour se battre avec le peintre, est blessé au bras, d'un coup d'épée, par le « général »; le second, entre le « général » et le peintre, et qui finit en leçon d'escrime. Cependant, les deux amants ont épuisé, au cours de leur voyage, toutes les ressources de bonheur que contenait leur aventure; ou plutôt l'homme, qui est sensiblement plus âgé que sa partenaire, décide sagement de briser là, sans attendre l'heure inévitable du désenchantement. Quand son amie reviendra le prendre pour aller dîner, qu'on lui réponde qu'il est parti. Mais, à l'instant où il donne cet ordre, elle-même téléphone pour s'excuser.

Telle est la trame légère. Elle compte peu. Le prix du tissu est dans la broderie : entendez dans le jeu d'une fantaisie, qui,

de minute en minute, de scène en scène, d'acte en acte, sans relâche, crée l'intérêt et le plaisir, et les crée — condition essentielle au théâtre — en mouvement par le mouvement. Veut-on un exemple de cette imagination proprement, spécifiquement théâtrale que M. Sacha Guitry a reçue en naissant comme un don des fées? On sait que l'habitude est de poser à plat sur le plancher de l'atelier les décors en cours d'exécution. Ainsi du décor auquel Larmandie travaille, entouré de ses aides, lorsqu'il reçoit la première visite de la jeune fille rencontrée par lui la veille. Au moment où l'entente entre eux se précise, les aides, poursuivant leur besogne, sans s'inquiéter du couple qui bavarde à l'écart, dressent autour de lui le décor achevé. Et c'est la vue de celui-ci qui, brusquement, comme nous l'avons dit, inspire aux amoureux l'idée du voyage. Là-dessus, le rideau baisse. Lorsqu'il se relève, le décor est toujours là. Seulement, par un changement d'éclairage, au lieu de se dresser au centre d'un atelier aux murs nus, il se dresse sous une nuit étoilée, car, au lieu d'être à Paris, nous sommes maintenant en Espagne. Dans un coin de la cour, représentée ici comme réelle, des joueurs de guitares accordent leurs instruments. Au tableau suivant, nous revoyons le même décor, cette fois de nouveau dans l'atelier, et dépouillé de ses prestiges nocturnes, redevenu toile et bâtis entre les hauts murs froids. Un aide est en train de peindre en rouge les sièges que Larmandie, avant son départ, avait ordonné de peindre en vert, l'artiste ayant télégraphié de Cordoue qu'ils étaient rouges dans la réalité. A cet instant, le couple, qui vient de rentrer à Paris, pousse la porte du décor, et paraît... Ce n'est pas tout : à la minute où les images de leur fugue prennent déjà, dans l'esprit des amants, les teintes du passé, les aides-décorateurs enlèvent le décor qu'on est venu chercher, et l'amant désabusé, regardant s'enfuir son rêve par morceaux, murmure avec mélancolie : « Adieu, Espagne! »...

De même, au début de la pièce, qu'on examine la manière dont l'auteur s'arrange pour exprimer scéniquement cette pensée que, l'amour étant lié au hasard et au mystère, l'idéal, correspondant au vœu secret de chacun, serait d'entamer une aventure tout de go, sans préliminaires, avec une personne

qui vous plaît et que vous seriez, par convention, autorisé à désigner. Le comité de la fête de charité, à court d'idées, a fait appel à Larmandie, boute-en-train célèbre, pour animer le souper qui doit suivre la soirée, et voici ce que l'artiste invente. On organisera une tombola. Chaque gagnant, homme ou femme, aura le droit de choisir, parmi les invités, celle ou celui avec qui il désire souper tête à tête. Le tirage a lieu aussitôt. Mais Larmandie lui-même est favorisé par le sort. Il choisit pour lot une jeune fille, venue à la fête avec le gros Achille Durand, qui est sa tête de Turc depuis le collège. La jeune fille est grande, mince et brune, et Larmandie n'aime, d'ordinaire, que les blondes un peu grassouillettes. N'importe! l'inconnue est jolie, et elle lui plaît. Ainsi l'intrigue commence par un jeu dans le jeu. Nul discours, nul développement lyrico-philosophique, mais l'illustration concrète du thème primitif, l'idée morale transformée en chose directement, immédiatement montrée, parlée sans doute (et avec quel esprit!), mais aussi mimée, jouée. Bref, le théâtre même.

Le rôle de Larmandie est interprété par l'auteur avec brio, est-il besoin de le dire? Dans celui de la jeune fille, mademoiselle Jacqueline Delubac se montre gracieuse, sensible, un peu timide; mais ce léger défaut, qu'elle perdra vite, la sert plutôt ici. Louons encore mademoiselle Marguerite Pierry, belle d'audace dans un personnage de cabotine excentrique; mademoiselle Pauline Carton, désopilante en dame des lavabos; M. Sinoël, impayable de cocasserie, en « général »; M. Marcel Vallée, enfin, tout franc et tout rond, dans le rôle de l'ami moqué.

FRANÇOIS PORCHÉ

L'HISTOIRE

La Révolution n'est-elle qu'un résultat? — Comment est née l'Afrique française? — L'Indochine avant nous.
Sur la Révolution et l'Empire. — L'affaire Favras. — Le retour de l'île d'Elbe. — Le Sénat. — Lui, toujours lui!

Les diplomates ont toujours été des lettrés et volontiers des historiens. La tradition n'est pas en train de se perdre. Nos deux ambassadeurs à Rome, M. H. de Jouvenel près du Quirinal et M. Charles-Roux près du Vatican publient en même temps deux volumes également marquants, bien qu'ils ne se ressemblent en rien. On voit que Rome est restée une des capitales de l'humanisme.

Ce serait ne rien dire que de qualifier de brillant l'essai de M. de Jouvenel : *Huit cents ans de Révolution française*, 987-1789 (Hachette). Un essai est toujours brillant, comme un officier de cavalerie. Celui de M. de Jouvenel est mieux que brillant, il est piquant, il provoque la réflexion sans tomber dans la fantaisie. C'est, à travers l'histoire de France, — au-dessus, pour mieux dire, — une course à vol d'oiseau, à vol d'avion plutôt, car ces deux cent cinquante petites pages où se reflètent huit siècles n'ont pas la prétention de s'appesantir sur les faits. Tout Français est censé connaître la loi; tout lecteur de M. de Jouvenel est censé connaître nos annales. Son idée maîtresse, c'est que toute notre histoire mène à la grande Révolution, qu'elle nous y achemine par des révolutions partielles, qu'elle en est la vaste et puissante préparation. M. de Jouvenel ne ressemble pas beaucoup à Bossuet, mais il conçoit l'évolution de l'humanité comme l'évêque de Meaux, qui trace

dans son *Histoire Universelle* une grande route aboutissant fatalement au christianisme. Les professeurs de méthode historique n'aiment pas beaucoup ce genre, mais ce n'est pas pour eux que travaille M. de Jouvenel.

L'ancêtre, Hugues Capet, monte sur le trône par une révolution. C'est une révolution de fonctionnaires et ce n'est pas la première. Les Carolingiens avaient de même supplanté les Mérovingiens dont ils étaient les maires du Palais. Le chef du gouvernement devient le chef de l'État. Le souverain, dégradé en roi fainéant, est dépossédé de son sceptre qui n'a plus entre ses mains qu'une valeur symbolique. Le malheur des usurpations, c'est qu'elles en légitiment d'autres. Les Carolingiens sentent de bonne heure le danger. Les Grands s'efforcent de donner ou de maintenir à la transmission de la couronne le caractère d'une élection, et ce n'est pas seulement une apparence. Eudes est choisi à la place de Charles le Simple. Ce n'est pas encore définitif, mais ce qui est définitif, c'est ce droit de regard qu'exercent sur la succession au trône les grands dignitaires, les comtes ou ducs, fonctionnaires du roi, simples détenteurs d'offices, devenus viagers et héréditaires à mesure que la royauté elle-même s'avère précaire et subordonnée à leur consentement. Quand l'archevêque de Reims, Adalbéron, fait élire Hugues Capet, il précise bien que ce choix est inspiré par le souci des intérêts privés aussi bien que de l'intérêt public. « Le nouveau roi sera, dit-il, le protecteur non seulement de la chose publique, mais aussi des choses privées, » *non solum rei publicæ sed et privatarum rerum tutorem.* Son avènement est le triomphe du droit électif sur le droit héréditaire. La grande affaire des premiers Capétiens, c'est de faire reconnaître leur fils comme successeur de leur vivant. Jusqu'à Philippe Auguste, la dynastie ne se sent pas sûre du lendemain.

Il reste de cela dans l'ancienne France une tradition élective en face du principe héréditaire. Le roi de droit divin est à l'usage des peuples; les Grands, à chaque occasion, guerres religieuses, minorités, succession contestée, reprennent leurs armes et leurs prétentions. Louis XIV en fait est la seule incarnation intégrale du droit divin. Dès qu'il y a une haute bourgeoisie, investie elle aussi d'offices viagers et pratiquement

héréditaires, — c'est le cas pour la noblesse de robe, — nous la voyons contrecarrer, chicaner, limiter le pouvoir royal. Et les Parlements invoquent dans leurs pompeuses « remontrances » les lois fondamentales du royaume, supérieures aux ordonnances, parce qu'elles ne sont pas écrites et remontent ainsi à une antiquité indéfinie. C'est en ce sens que M. de Jouvenel peut dire que la Révolution de 1789 n'est ni l'œuvre des « Philosophes », ni le résultat d'un soulèvement populaire, mais « qu'elle arrive du fond de l'histoire de France ».

Résumer en ces termes secs et schématiques la thèse de M. de Jouvenel, c'est assurément la trahir. C'est dans l'ingéniosité du détail que triomphe l'auteur. Il se pique de n'être pas de ceux qui en restent aux banalités ressassées par les manuels et par les professeurs. Il est admirateur de Law, « ce financier de génie qui a conçu toute la formule du crédit moderne ». L'appréciation est juste, l'admiration est peut-être de trop, car les Law récents ont achevé de démontrer l'inanité de toute prospérité fondée sur une confiance non motivée. M. de Jouvenel est aussi plus qu'indulgent pour Calonne, et il est réel que Calonne n'a pas tous les défauts qu'on lui prête, pas plus que Necker n'a toutes les vertus qu'on lui attribue. Par contre, il est sévère pour Marie-Antoinette, trop femme pour être reine. Elle a pour excuse de sa stérile agitation d'avoir pour mari « un pauvre homme » qui ne l'occupe ni ne la distrait. Mais le pauvre homme, lui, n'a nulle excuse, car la faiblesse n'en est pas une. Il donne aussi facilement sa parole quand il s'agit de faire le bien, qu'il y manque dès que le bien ne se fait pas tout seul.

M. de Jouvenel est impartial à force d'être étranger aux passions d'autrefois. On a bien envie de prendre comme conclusion de ce livre alerte et frondeur une phrase qui ne s'applique pas seulement à l'ancien régime. La voici : « Sous les régimes vieillis, ce sont les institutions qui deviennent révolutionnaires. » M. de Jouvenel excelle dans ces formules bien frappées, de bonne trempe sans affectation. A combien d'autres pourrait-on appliquer ce qu'il dit d'Étienne Marcel, un « de ces intransigeants que le cours des choses oblige à varier » et qui, à dater de ce jour, ne retrouvent plus leur équilibre?

***

L'œuvre historique de M. Charles-Roux est déjà considérable. Un long séjour en Égypte a d'abord retenu son attention de ce côté. Il a publié plusieurs volumes appréciés et couronnés par l'Académie française sur l'Expédition d'Égypte, sur la route de l'Inde et l'isthme de Suez. Il figure naturellement parmi les collaborateurs de la Grande Histoire de la nation égyptienne en cours de publication. Aujourd'hui, il ne s'agit plus de l'Égypte, mais encore de l'Afrique : *France et Afrique du Nord avant* 1830 (Alcan). C'est, dans la collection provoquée par le centenaire de l'Algérie, un gros volume sur les événements et les hommes qui ont préparé, de loin sans doute et pas toujours consciemment, notre empire nord-africain. La première ligne du livre en indique lapidairement l'objet : « La prise d'Alger a été le commencement d'un empire, mais de quoi est-elle la suite? »

La boutade d'Albert Vandal dans son cours est restée célèbre à l'École des Sciences Politiques :

Un Consul général de France
D'un coup d'éventail fut fêlé.

Telle est bien la cause immédiate de l'expédition d'Alger. Mais l'idée d'un établissement sur ce littoral où nous avions de longue date une situation privilégiée et d'où les pirates barbaresques troublaient sans cesse notre commerce méditerranéen n'était pas nouvelle. On peut dire que la question était posée depuis l'expédition de Saint Louis à Tunis, qui était bien encore une croisade à base de préoccupations religieuses, mais qui était et pouvait devenir aussi autre chose. Si la conversion de l'émir de Tunis, espérée à tort ou à raison par le pieux roi, s'était réalisée, la France aurait été naturellement la protectrice de ce néophyte contre l'Islam environnant. Il n'est nullement certain que Charles d'Anjou, le frère de Saint Louis devenu roi de Naples, ait, comme on le dit communément, poussé Saint Louis à Tunis ou ait même vu d'un très bon œil son débarquement sur les ruines de Carthage. En tout cas, il ne s'est pas pressé de l'y rejoindre. Et il est très possible que l'émir de Tunis, Mostancir, plus inquiet

du voisinage et des ambitions politiques du roi de Naples que du prosélytisme désintéressé du roi de France, ait attiré ce dernier par de vagues promesses de bonne volonté pour se créer un protecteur contre les entreprises possibles de l'autre. Il avait d'autant plus de motifs de se défier que les Normands des Deux-Siciles avaient déjà fait un siècle auparavant des tentatives persistantes, et à un moment réussies, pour prendre pied sur le littoral tunisien. M. Charles-Roux étudie avec précision tout cet épisode sur lequel plane encore beaucoup d'obscurités, malgré le savant ouvrage d'un érudit allemand, Sternfeld, malheureusement non traduit.

M. Charles-Roux ne s'écarte jamais de son sujet. D'un bout à l'autre, il nous montre la pensée plus ou moins arrêtée qui oriente vers un établissement français en Afrique une partie restreinte, mais influente de l'opinion. Certes, la masse du pays s'en soucie peu. En 1830, aucun enthousiasme n'a salué la prise d'Alger. Raison de plus pour souligner l'action des coloniaux d'alors. Ils n'ont réussi à imposer leur manière de voir que parce que, malgré tout, ils avaient pour eux un courant au moins souterrain. Polignac était aussi peu favorable que possible à une telle ambition. Charles X, tout en se réservant, était beaucoup moins négatif. Les objurgations un peu importunes et pour le moins indiscrètes de l'Angleterre pour nous arrêter ont eu un effet tout opposé. Le mot écrit par le roi en réponse à des démarches trop pressantes de l'ambassadeur britannique après la prise d'Alger traduit à merveille cette impression : « Pour prendre Alger, je n'ai considéré que la dignité de la France; pour le garder ou le rendre je ne consulterai que son intérêt. »

Plus habile, Metternich avait reconnu qu'une expédition aussi considérable et aussi coûteuse que celle de Bourmont entraînerait une occupation durable du pays. Il mettait la France en garde contre cette éventualité, en la regardant comme inévitable, mais peu avantageuse. A Pétersbourg, à Berlin, on pensait de même mais sans y voir d'inconvénient. Nesselrode y voyait même l'avantage d'une Méditerranée débarrassée de la piraterie barbaresque. Bourmont, d'abord peu annexionniste, change d'avis une fois chargé de l'expédition. De passage à Marseille, avant de s'embarquer à

Toulon, il déclare à la Chambre de Commerce que la France allait « prendre possession d'Alger pour y fonder une colonie et peut-être un État gouverné par un prince français ». Le *Sémaphore* de Marseille, après la prise d'Alger, se prononce clairement pour garder non seulement Alger, mais aussi Oran et Constantine « contigus à Marseille, puisqu'il n'y a qu'un peu d'eau entre les deux terres ». La conquête de l'Algérie, dira Prévost-Paradol, a été notre dernière réussite. C'est vrai, mais cette réussite n'est pas uniquement l'effet du hasard. Il ne faut pas conclure, parce que le fait a dépassé l'espérance, que « les pensées heureuses n'ont pas d'histoire ».

***

L'*Histoire des Colonies françaises* est maintenant accessible au public sous bien des formes; la plus ample, la plus riche en illustrations est celle qui paraît sous la direction de MM. Gabriel Hanotaux et Alfred Martineau sur le même plan que l'*Histoire de la Nation française* ou de la *Nation égyptienne* (Plon). Elle forme six volumes dont cinq ont déjà paru. Le dernier, sur l'Inde et l'Indochine, ne manque pas d'actualité, surtout en ce qui concerne l'Indochine, étudiée par M. Edmond Chassigneux, ancien membre de l'École française d'Extrême-Orient.

Pour une fois, prenons le sujet par la fin. Ce qui nous préoccupe aujourd'hui, c'est beaucoup moins de savoir comment nous avons conquis l'Indochine que de savoir comment nous pourrons la garder. Nous n'avons pas affaire à des populations incultes. Il ne s'agit donc pas de les tirer de l'ignorance et de la barbarie comme en Afrique équatoriale, par exemple, mais plutôt de changer les bases et l'orientation de leur culture. Les lettrés annamites étaient jusqu'alors élevés à l'école plusieurs fois millénaire de la Chine. C'était leur culture classique. Pouvons-nous les faire passer du jour au lendemain à la nôtre, à l'école de notre génie latin? On l'a cru, on l'a essayé. Le programme de M. Albert Sarraut, paru en pleine guerre (Règlement général de l'Instruction publique du 21 décembre 1917), était un programme de francisation par l'école. Le français se substituait au chinois comme

langue de culture, les langues indigènes restaient au village la langue « véhiculaire », comme disent les pédagogues, mais à la ville, et à plus forte raison dans les collèges et établissements d'enseignement supérieur, le français devenait la pierre angulaire de tout édifice intellectuel.

Vous créez à plaisir, disaient les gens prudents, des mécontents, des ratés, des arrivistes qui seront trop nombreux pour arriver tous. Les optimistes répondaient que le danger c'est de réserver l'enseignement français à une minorité qui se croira nécessairement tous les droits, prétention moins à craindre si la culture française n'est ni une exception ni une savonnette à vilains. Le jour où la connaissance du français devient courante, ceux qui le connaissent n'ont plus de prétexte à réclamer le bénéfice d'un privilège qui n'en est plus un. Le vrai danger n'est pas là. Il est d'ordre plus général. Élever les indigènes d'un pays conquis en citoyens du pays conquérant, c'est prendre l'engagement tacite, mais réel, de leur faire en tout la place que leur mérite peut leur assurer. C'est un problème délicat dont la solution ne peut être écartée par prétérition.

La colonisation française en général se pique d'associer l'indigène à une œuvre de progrès. Mais l'association du pot de terre et du pot de fer n'est pas une association satisfaisante pour des sujets à qui nous avons enseigné les droits de l'homme. Le danger des espérances que nous éveillons est d'être démesurées. Notre politique coloniale est honorable, mais périlleuse. Nous en sommes au moment du péril.

La propagande communiste a bon dos. Elle n'est pas, au point de vue dogmatique, si triomphante qu'on le dit parfois. Elle n'a de succès dans tous ces pays d'Extrême-Orient qu'à condition de prendre un faux-nez nationaliste. Il est vrai qu'elle n'hésite pas à le prendre. Les mécontentements qui ont, à un moment donné, porté le trouble dans nos possessions indigènes sont des mouvements d'un amour-propre blessé, qu'on aurait pu ne pas blesser et qu'on s'applique maintenant à beaucoup mieux ménager. Tous les hommes qui ont étudié de près la psychologie extrême-orientale sont d'accord sur ce point. Nous avons développé l'individualisme, relâché les liens familiaux, affaibli la tradition morale. Nous avons élargi

l'horizon de l'indigène, nous avons créé chez lui la notion de patrie collective, alors que la masse ne voyait pas plus loin que les limites de son village. Le bien-être, la sécurité que nous avons répandus sont parfaitement appréciés, mais avec cette restriction que l'indigène cultivé a l'idée — justifiée ou non, mais en tout cas difficile à combattre — qu'il serait capable de se les assurer lui-même. Il nous faut concilier les aspirations égalitaires de ces mandarins à la française avec le respect du passé qui règne encore dans la bourgeoisie annamite et avec la crédulité envieuse que les communistes cultivent dans le bas peuple. Nous en sommes à ce que Paul Leroy-Beaulieu prévoyait pour notre colonisation au XXe siècle : « L'âge critique ». Le mot le plus juste et le plus modéré sur ce qui nous menace ou nous attend est celui de M. Jules Sion dans la *Géographie universelle* de Gallois : « L'Europe ne peut plus compter sur la docilité de l'Asie. »

***

La Révolution et l'Empire sont toujours une matière inépuisable. Des papiers plus ou moins secrets surgissent, des témoignages apparaissent qui avaient été négligés en même temps que le travail de coordination et de mise au point s'accomplit. Liquidons un peu les stocks.

Voici d'abord une étude de détail qui prouve qu'il est toujours possible de trouver du nouveau à condition de savoir chercher. M. Edmond Cleray, juge honoraire au Tribunal de la Seine, actuellement secrétaire général du *Petit Parisien*, joint à l'expérience du magistrat le flair du journaliste. Il éclaircit, s'il ne la résout entièrement, une des énigmes les plus troublantes du début de la Révolution. C'est l'*Affaire Favras* (Éditions des Portiques). M. Louis Barthou qui a préfacé le volume est un friand de l'inédit. Et il y en a ici une gerbe.

Ce pauvre Favras, qui n'était peut-être pas marquis, mais qui était de bonne noblesse, Thomas de Mahy « marquis de Favras », a été pendu en place de Grève (13 février 1790) pour complot contre la Révolution, pour crime de lèse-nation, suivant le style d'alors. Il est le premier noble qui ait été, au nom de l'égalité, pendu au lieu d'être décapité. Mais l'intérêt

de son affaire n'est pas là. Favras avait projeté d'enlever le roi et la reine, de grouper à Péronne des forces capables d'en imposer à l'Assemblée Nationale et de la dissoudre. C'est le plan de Bouillé, c'est la fuite de Varennes dix mois d'avance. Favras ayant besoin d'argent s'était servi du nom de Monsieur, le comte de Provence, le futur Louis XVIII, pour demander une avance de fonds à des banquiers dont l'un, qui parut accepter, prévint La Fayette. Favras fut arrêté, mais si Monsieur était son répondant, il était difficile de le sacrifier froidement au mois de décembre 1789, alors que la famille royale conservait encore un certain prestige, au moins apparent. Pourtant, Monsieur « laissa tomber » Favras, comme on dit élégamment aujourd'hui, et se défendit de toute complicité dans une déclaration préparée par Mirabeau, que le prince en personne vint lire à la municipalité qui n'en fut pas médiocrement flattée. Quant à Favras, il avait préparé une défense qui aurait pu le sauver, mais le lieutenant civil Talon se la fit remettre et persuada Favras de ne rien dire pour l'honneur de la dynastie. Il se sacrifia, on le chapitra jusqu'à la potence, où un fils naturel de Louis XV, l'abbé Le Duc, l'accompagna avec le curé de Saint-Paul.

Tout de même, un doute subsiste sur la connivence de Monsieur. Favras avait été capitaine des gardes suisses attaché à sa personne, ce n'est pas une raison pour qu'il fût un instrument renié misérablement par Monsieur. Il est même juste de dire que Favras donne l'impression d'être de ceux dont le zèle brouillon n'attend pas pour agir d'être sollicité. La difficulté, c'est que les documents décisifs manquent. Au manuscrit des *Mémoires* du général Thiébault, qui parlent de cette affaire, il manque deux pages au moment psychologique. M. Edmond Cleray a fait une trouvaille infiniment précieuse. Il a découvert le dossier ou plutôt une grande partie du dossier qu'on croyait détruit ou perdu. Il avait passé du greffe du Châtelet où avait eu lieu le procès aux archives du ministère de la Justice où personne ne l'avait cherché. Il est maintenant aux Archives nationales. Ce n'est pas rien, car il contient ou plutôt a contenu primitivement vingt-huit pièces, la plupart inédites. La chemise qui renferme le tout l'indique expressément. On n'y trouve pas, bien

entendu, le document que s'était fait remettre Talon. Il n'a jamais été au dossier et nul ne s'en étonnera. La pièce qui manque, encore que moins importante, est aussi une pièce essentielle. Un hasard intelligent l'a fait disparaître.

Grâce au livre excellent de M. Cleray, nous savons tout ce qu'on peut actuellement savoir de cette affaire, mais nous n'en savons pas encore le dernier mot.

***

De la porte d'entrée, passons à la porte de sortie. Voici un volume dont le titre promet plus qu'il ne donne, mais qui donne tout de même quelque chose : *Le Secret de Talleyrand*, par M. Ferdinand Bac (Hachette). M. Ferdinand Bac, qui se rattache à la famille de Jérôme Bonaparte, a des archives qui lui permettent de savoir un peu de ce qui ne traîne pas partout et il a été à même de recevoir des communications et confidences qui jettent des lueurs dans certaines obscurités. Il étudie ici le cas de Talleyrand au Congrès de Vienne et fait usage d'un témoignage inconnu jusqu'ici, celui du baron de Stetten, descendant d'une de ces vieilles familles militaires du Saint-Empire où l'on se battait sans interruption contre le Turc, contre le Prussien, contre le Français, contre le Polonais à la manière d'un Maurice de Saxe, ce qui n'empêchait pas de connaître les cours et de savoir les langues, tout au moins de les parler. Celui-ci monte à cheval aux côtés de son père, colonel de dragons, dès l'âge de dix ans, est lieutenant à seize, fait campagne en France en 1792 et ne quitte plus pour ainsi dire sa selle jusqu'à la chute de Napoléon.

Il assiste au Congrès de Vienne, y est même remarqué parce qu'il ressemble vaguement au tsar Alexandre et, comme il est familier de tout le monde, de Talleyrand aussi bien que de Metternich, ses souvenirs contiennent de l'inédit. C'est un collectionneur d'anecdotes et de bons mots. C'est par sa fille, mariée à un fils naturel du roi Jérôme, que M. Ferdinand Bac a eu communication de ce qui a survécu de ses notes. Stetten ne manque pas d'humour. Il nous dit, par exemple, qu'il ne se montre pas beaucoup dans certains salons à cause de sa

ressemblance avec l'empereur de Russie « pour ne pas s'exposer davantage à passer pour un homme qui jouissait de peu de considération ».

Le secret de Talleyrand, ce serait d'avoir favorisé le retour de l'île d'Elbe, non pour rétablir Napoléon, bien entendu, au contraire pour s'en débarrasser.

Tout le monde s'est étonné de la facilité avec laquelle Napoléon a pu déjouer la surveillance, l'espionnage serré dont il était entouré. On a hésité à considérer comme un hasard l'absence providentielle du commissaire anglais chargé discrètement de renseigner son gouvernement sur les faits et gestes de l'empereur déchu. Les préparatifs ont beau se faire dans le plus grand secret, il lui eût été difficile de n'en rien voir. La flottille qui porte César et ses 1 200 hommes passe à la barbe des croisières anglaises. « Nous l'avons au bout de la longue-vue », avait dit Talleyrand. Ce jour-là, la longue-vue a été singulièrement courte. On jase à Porto-Ferrajo de ce qui se passe quand une frégate anglaise y mouille dans la nuit du 23 au 24 février. Elle ne remarque rien. Un embargo significatif est proclamé, aussitôt qu'elle a levé l'ancre, et le départ n'aura lieu que le 26 et même le 27, car la petite escadre ne prend le large qu'à minuit passé, par un temps clair à souhait pour ceux qui auraient voulu l'arrêter. Ils sont frappés de cécité.

Il est passionnant de lire ce récit dans Henry Houssaye. Et ceux qui seraient intimidés par les trois volumes de son « 1815 » peuvent trouver cet épisode dans une élégante petite plaquette qui vient de paraître dans la collection « Hier et Aujourd'hui » chez Flammarion : *Le Retour de l'île d'Elbe*. Bien entendu, le secret de Talleyrand, si secret il y a, fut et est encore bien gardé. Aucun témoignage direct ne prouve que Napoléon ait été victime d'une tentation soigneusement entretenue par ceux qui voulaient l'amener à une rupture de parole, ce qui le mettrait hors la loi et permettrait de l'expédier à Sainte-Hélène. M. Ferdinand Bac ne donne ni ne prétend apporter une démonstration en forme; il nous invite à réfléchir et il cite des mots troublants de l'homme que rien ne troublait. N'est-ce pas Talleyrand lui-même qui a rédigé la déclaration du 13 mars mettant Napoléon hors la loi?

« Les Puissances déclarent que Napoléon Bonaparte s'est placé hors des relations civiles et sociales et que, comme ennemi et perturbateur du repos du monde, il s'est livré à la vindicte publique. »

Il est probable du reste que ni Talleyrand ni aucun autre ne supposait que les choses iraient jusqu'à Waterloo. Napoléon aurait pu être arrêté dès son débarquement. Il ne s'en est pas fallu de beaucoup que les ailes de l'aigle ne fussent coupées dès le début du vol.

***

Arrivons maintenant au morceau de résistance. Ce sont les deux tomes de M. Madelin sur *le Consulat et l'Empire* dans « l'Histoire de France racontée à tous » (Hachette), publiée sous la direction de M. Funck-Brentano, qui se trouve ainsi complète en onze volumes. M. Madelin n'a jamais perdu de vue, depuis sa thèse sur Fouché, la période dont il dresse aujourd'hui le tableau d'ensemble. Ces deux volumes alertes et vivants résument vingt ans de recherches originales, dont nous aurons sans doute bientôt la puissante synthèse en une vaste fresque rajeunissant celle de Thiers.

Bonaparte premier consul, c'est le plus beau moment de Napoléon. On connaît le mot de Joseph Prudhomme : « Si Bonaparte était resté lieutenant d'artillerie, il serait encore sur le trône. » C'est vrai de Bonaparte premier consul. Il a tiré la France de l'anarchie, lui a donné la paix dont dix ans de guerre lui faisaient un besoin, l'a dotée d'une administration que l'Europe nous a enviée et dont les restes sont encore peut-être ce qu'il y a de plus solide dans notre cadre actuel. L'empire a été une exagération; il n'a rien grandi, ni l'homme ni les institutions. Paul-Louis Courier n'avait pas tort d'écrire de Bonaparte voulant devenir empereur : « Il aspire à descendre ».

Un des rouages essentiels du nouveau régime, sous le Consulat comme sous l'Empire, c'est le Sénat, le Sénat conservateur. Le rôle constitutionnel de cette Assemblée est bien connu. Son rôle actif l'est beaucoup moins. On parle peu de ce premier grand corps de l'État, on y voit un instrument docile et commode entre les mains du pouvoir exécutif. Il est bien cela en

effet sous l'Empire. Ses séances paraissent vides, de pure forme le plus souvent. Dans cette enceinte du Luxembourg, où siègent quelques survivants notables des Assemblées révolutionnaires, règne en apparence le calme plat. Ces révolutionnaires repentis et nantis rendent tous les services que demande un souverain absolu. Pourtant l'esprit de Sieyès y domine et le Sénat, plutôt que de proclamer le Consulat à vie, avait voté une prolongation de pouvoirs de dix ans. Il est vrai qu'il proclamera, avec la même sérénité, la déchéance de l'Empereur pour se rallier aux Bourbons, sans l'excuse cette fois de voir dans le nouveau souverain l'homme qui allait achever et consolider l'œuvre de 1789.

La vie du Sénat impérial est une sorte de « vie cachée » dont on ne trouve pas beaucoup de traces, surtout suivies, dans les documents publics. Les séances étaient secrètes, aucune publicité ne leur était donnée. C'est pourquoi il faut savoir gré à M. Jean Thiry d'avoir consacré sa thèse de doctorat ès lettres au *Sénat de Napoléon* (Berger-Levrault). Le Sénat a joué, bien plus souvent qu'on ne le croit et qu'on ne pouvait le soupçonner, un rôle important, mais ce rôle était d'autant plus efficace qu'il était moins visible. Toute tentative d'opposition eût été vaine, puisque l'Empereur aurait toujours pu modifier une majorité insuffisamment docile, en créant une fournée de nouveaux membres, ce que les anciens avaient tout intérêt à éviter. Mais le Sénat n'en restait pas moins pénétré de son importance, très jaloux de son prestige et disposé, le cas échéant, à user de son privilège de gardien de la Constitution pour lui en substituer une autre, ce qui sera le cas en 1814. Sur tout cela, le volume de M. Jean Thiry complète fort heureusement le croquis forcément rapide de M. Madelin.

C'est surtout la masse populaire qui est pour Bonaparte, et avec désintéressement. M. Madelin rappelle un mot très fort de Saint-Evremond : « Le Français est surtout jaloux de la liberté de se donner un maître. » De son côté, Bonaparte savait que sa popularité « lui permettrait de tout prendre, mais il entendait ne rien prendre qu'on ne lui eût offert. » C'est la doctrine du plébiscite.

M. Madelin, autant qu'un historien peut se permettre

d'avoir et surtout d'exprimer une opinion, est favorable à Napoléon. Même quand l'Empereur dépasse la mesure, compromet à la fois son œuvre et le salut du pays, M. Madelin n'oublie pas ce qu'on lui doit. Il est toujours pour lui l'homme qui a rétabli le principe d'autorité, restauré la religion traditionnelle, concilié les conquêtes civiles et sociales de la Révolution avec la politique séculaire des frontières naturelles. Il lui accorde l'excuse de la carte forcée, il ne croit pas que la vieille Europe monarchique eût pu se résigner à une France taillée sur le modèle de l'ancienne Gaule, même si l'Empereur se fût montré plus accommodant après Austerlitz ou Iéna. Et il semble en effet que ce que nous avons vu depuis ne permet guère d'illusion sur la faculté de résignation de la Prusse, sur la solidité de l'alliance russe, sur la possibilité d'amener l'Angleterre à nous laisser à Anvers. Il se garde d'ailleurs d'un de ces jugements toujours un peu littéraires, par lesquels on s'efforce de donner des contours nets et définitifs à tout ce qu'il y a d'incertain et de hasardeux dans les destinées les plus volontaires au premier aspect. Nous avons dans ces derniers temps lu tant d'essais brillants et aventureux sur l'homme et son œuvre qu'on ne saurait trop remercier M. Madelin de nous donner une mise au point précise des faits, plutôt commentés qu'étudiés par MM. Ludwig, Bainville et autres artistes en psychologie. Il ne saurait nous rendre un plus grand service. A quoi bon conclure en histoire?

Quoi qu'on fasse, la conclusion est dictée beaucoup plus par l'esprit du biographe que par celui de la biographie. L'histoire voudrait être un miroir, mais l'historien est toujours plus ou moins un miroir déformant.

A. ALBERT-PETIT

L'ANTISÉMITISME EN ALLEMAGNE

L'Antisémitisme est la honte du siècle.

FRÉDÉRIC III,
Roi de Prusse, Empereur d'Allemagne.

Il est au moins une chose qu'on ne peut reprocher aux Hitlériens. C'est, dans leur action antisémite, d'avoir pris les gens à l'improviste. On peut même s'étonner que la persécution des Juifs n'ait pas revêtu un caractère plus violent quand on lit les écrits où s'étale la doctrine nationale-socialiste et quand on songe aux excitations qu'elle déchaîne. Il est vrai que nous ne sommes qu'au début d'une campagne qui sera menée méthodiquement. Mais il ne s'agit pas, outre-Rhin, d'exterminer Israël à coups de pogroms. Il s'agit de le faire périr par asphyxie.

***

« D'un pacifique bourgeois que j'étais, a écrit Adolf Hitler, je devins un antisémite fanatique. » Comment? Le futur Chancelier d'Allemagne le raconte dans son livre *Mein Kampf*[1]. Dans sa jeunesse le mot de « juif » n'a jamais éveillé en lui que l'idée d'une autre confession que la sienne. Ses parents n'étaient nullement antisémites. Il voyait peu de Juifs. Ceux qu'il rencontrait lui semblaient normaux. L'antisémitisme dont il recueillait les échos dans une certaine presse, lui paraissait

1. On consultera utilement les documents publiés dans le numéro du 15 avril de l'*Europe Nouvelle* et les très intéressants ouvrages de M. Gabriel Roger et de M. Combes de Patris sur Hitler et la doctrine nationale-socialiste.

à cette époque un sentiment arriéré et stupide (le premier mouvement est toujours le bon!...). C'est plus tard, en lisant le journal autrichien le *Volksblatt* — violemment antisémite — que ses opinions se modifièrent. Hitler n'aimait pas le ton agressif du journal. Mais ses raisonnements, les faits qu'il produisait à l'appui de ses thèses le frappaient. Il fut bientôt convaincu. « Ce revirement ne se passa pas sans de longs et pénibles combats dans mon âme entre la raison et les sentiments; la raison finit par l'emporter. Et, deux ans plus tard, les sentiments se sont trouvés d'accord avec elle; ils n'ont pas cessé depuis d'être son plus fidèle appui et son conseiller. » Dès lors Hitler se mit à observer de près le « phénomène juif ». Il explora les *ghettos* de Vienne, discuta avec les ouvriers juifs, s'appliqua dans tous les domaines à déterminer l'apport juif. Comme il était guidé par un système et qu'il lui cherchait des justifications, il ne fut pas long, bien entendu, à juger que tout ce qui était défectueux, malsain, provenait d'une influence israélite. De là à projeter ce principe dans le domaine social et politique il n'y avait qu'un pas. Le socialisme était d'essence israélite puisque Marx et Lassalle en étaient les grands-prêtres. Donc marxisme et judaïsme ne faisaient qu'un. Le « pacifisme » était d'essence israélite puisque Rathenau, Liebknecht, Kurt Eisner en furent les protagonistes. Donc pacifisme et judaïsme ne faisaient qu'un. Tout ce qui avait précipité l'Allemagne dans la défaite, l'humiliation et la misère était juif ou inspiré par les Juifs. Le Juif est le « destructeur » né. Il faut donc pour ressusciter l'Allemagne la purger de toute la vermine étrangère qui la tue à petit feu. C'est ainsi que l'antisémitisme se greffe sur la théorie de la « race » et que l'on en vient, par une pente naturelle, à la déification des « Aryens » et à la mission surnaturelle, non seulement des Allemands — leurs uniques descendants — mais d'Adolf Hitler lui-même. Et le Führer écrit sans sourciller : « C'est pourquoi j'ai conscience de travailler dans l'esprit du Créateur. En luttant contre le Juif, je défends son œuvre. » Cette fois, Dieu n'est plus français. Il n'est plus même allemand de l'ère Wilhelminienne (qu'eût-il dit de Ballin et de Dernburg amis du Kaiser?) Non. Dieu est pur national-socialiste et Adolf Hitler est son prophète. Nous voilà en plein « racisme ». J'allais dire en pleine folie.

***

« Quand on veut tuer son chien, on crie qu'il est enragé », dit un vieux proverbe de chez nous. Pour bien saisir le mécanisme du mouvement antisémite en Allemagne — qui se développe d'autant plus aisément qu'il coïncide avec la crise de chômage (nous reviendrons sur ce point) — il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur la théorie de la « race » qu'Adolf Hitler expose tout au long dans son ouvrage.

Toute doctrine politique qui se respecte doit prendre des allures scientifiques. Il est bon de donner des alibis aux passions et de montrer qu'en prêchant la haine ou l'amour, la liberté ou la dictature, on reste fidèle aux « lois éternelles de la nature ». « Tout est dans Bayle, il suffit de l'y trouver », disait-on au XVIIIe siècle. La biologie, elle aussi, offre des justifications à qui en veut. Il suffit de la solliciter. C'est dire que le national-socialisme se fonde, bien entendu, sur la « biologie » et la « vérité scientifique ». « La nature, écrit Hitler, qui obéit à une loi de conservation n'admet pas la variation des espèces. » Tel est le postulat fondamental du racisme (on pourrait tout aussi bien poser le postulat inverse). Si l'on viole cette loi en tentant un croisement entre une espèce supérieure et une espèce inférieure la nature se venge : ou bien le produit du croisement est lui-même inapte à se reproduire. Ou bien l'espèce nouvelle, née de ce croisement, est d'un niveau physique et moral inférieur à celui du meilleur des deux parents. En ce qui concerne les races humaines, celles qui préservent la pureté de leur sang dominent les races bâtardes. Tout croisement entre des races différentes a pour résultat d'avilir la race supérieure. Admettre ou rechercher le mélange des races, c'est donc agir contre la nature. C'est un péché contre la volonté du Créateur. » (Que pense l'Église de cette interprétation de la Genèse?) Il y a donc une « hiérarchie » dans les races. Hitler les classe en trois catégories : *a*) Les fondateurs de culture (*kulturbegrunder*); *b*) les agents de culture (*kulturträger*); *c*) les destructeurs de culture (*kulturzerstörer*).

La première catégorie — la catégorie élue — c'est, bien entendu, la race « aryenne » et ici Hitler puise dans Gobineau

à pleins bras. Les « Aryens » sont les initiateurs, les promulgateurs, les vrais dieux. Eux seuls sont doués de vertus naturelles. L'Aryen est désintéressé. Il aime à se sacrifier. Il travaille non pour lui, mais pour le bonheur de la collectivité (c'est évidemment le cas de l'Allemagne!). Il a le goût de la discipline consentie. Il est foncièrement idéaliste. Les Aryens ont formé à leur image des races secondaires qui ne sont elles-mêmes ni créatrices, ni dignes de l'être, mais qui ont pu, cependant, jouer un rôle appréciable d'éducateurs. Elles forment la seconde catégorie. Quant à la troisième, elle est faite des éléments destructeurs de toute civilisation, de toute race. Au premier rang de ces éléments destructeurs, les Juifs.

Le Juif est donc « l'antithèse absolue de l'Aryen ». Il n'est ni créateur, ni original, ni grégaire. Il ne possède aucun idéalisme. Il est foncièrement menteur. Ce n'est pas, comme on le croit, un nomade. C'est un parasite. On le voit apparaître dès que se constitue une agglomération. Il suit les armées comme un chacal. Peu à peu, il s'infiltre, il s'installe, il règne. Il pénètre à la cour. Il devient banquier du Roi. Tout en demeurant dans l'entourage des Princes, il cherche à flatter le peuple. Il se pose en bienfaiteur de l'humanité. Il met le faux nez d'un Mécène, il prend les allures d'un philanthrope. Mais en même temps, il détruit les bases de la vie économique du peuple et réduit celui-ci à la misère. C'est lui qui a inventé les valeurs mobilières pour mieux s'introduire dans le processus de la production et abolir peu à peu la propriété personnelle. Il organise la lutte des classes en dressant l'employeur contre l'employé et vice versa et, continuellement, il souffle sur le feu. Il règne sur la Bourse, contrôle la production, anime la franc-maçonnerie, gouverne la presse. Il organise la violence. Le marxisme — sa sécrétion — est destiné à achever, comme colonne d'attaque, l'œuvre de décomposition qu'il a préparée. Car le Juif est l'instrument de la guerre (mais par ailleurs on le dit aussi l'instrument du pacifisme... il faudrait s'entendre) et il ne rêve qu'extermination, révolution, effondrement des races maîtresses pour mieux les asservir. Ce sont les Juifs qui ont appelé les nègres sur les bords du Rhin, toujours avec la même arrière-pensée et les

mêmes buts évidents : détruire la race blanche qu'ils haïssent en la livrant à un abâtardissement inévitable. Voici un charmant couplet à notre adresse : « L'alliance des Juifs et d'un peuple qui, de plus en plus, souille son sang de sang nègre, constitue un danger pour la race européenne. L'introduction de ce ferment de décomposition dans le bassin du Rhin, en plein cœur de l'Europe, est un acte qui répond à la fois à l'instinct sadique et pervers de notre ennemi héréditaire, à son désir de vengeance et aux visées juives froidement conçues, d'abâtardir la race blanche. L'attentat contre la race européenne tout entière que la France est en train de commettre, sous l'inspiration juive, est un crime qu'une génération vengeresse lui fera expier un jour. »

Telle est, *grosso modo*, la doctrine hitlérienne en matière d'antisémitisme. Répandue à satiété, depuis des années, par les livres, les tracts, les conférences et les organes quotidiens du mouvement national-socialiste, elle n'a pas manqué dès la première heure de trouver un puissant retentissement. Elle ne faisait d'ailleurs que fouetter les prétentions « raciales » des Allemands, car l'Aryanisme était à la mode depuis longtemps outre-Rhin et Gobineau y était sacré grand homme avant même que son nom dépassât chez nous le stade de la notoriété. Dans son excellente étude sur Hitler, M. Gabriel Roger signale que bien avant l'avènement du troisième Reich, le congrès des médecins nationaux-socialistes réunis à Leipzig avait accueilli les propositions du professeur Stammler tendant à la « séparation des races pour maintenir la pureté allemande ». Une propagande antisémite acharnée se livrait dans ce sens dans toute l'Allemagne. Le docteur Hermann Esser, dans un livre la *Peste juive universelle*, déclare que le Juif est un homme d'une espèce particulière qui ne peut être comparé à un Allemand « en raison de sa porcinité ». Depuis plus de deux ans, le « parti » avait d'ailleurs tracé son programme[1] et, dans

1. On voit qu'il était déjà décidé dans ce programme que : « Les Juifs domiciliés en Allemagne ne jouiront d'aucun des droits du citoyen; ils n'occuperont aucun emploi public. Tous les fonctionnaires juifs, professeurs, magistrats, employés du gouvernement, etc., seront congédiés sans délai. Aucun Juif ne pourra être cité comme témoin devant un tribunal ou y être appelé comme membre d'un jury. Un statut particulier sera donné aux Juifs. Ils seront frappés d'un impôt spécial, feront l'objet de mesures de police, notamment en ce qui

les fameux 25 points qui constituent le catéchisme national-socialiste, les points 4, 5 et 6 annoncent l'élimination des juifs de la vie nationale allemande.

Point 4 : Ne peuvent être citoyens que ceux qui sont concitoyens, ne peuvent être concitoyens que ceux qui sont de sang allemand, en dehors de toute considération confessionnelle.

Point 5 : Les non-citoyens ne peuvent vivre en Allemagne que comme hôtes et doivent être régis par une législation spéciale.

Point 6 : Le droit de décider de la direction et des lois de l'État ne doit appartenir qu'aux citoyens. Aussi demandons-nous que toute fonction politique, de quelque nature qu'elle soit, tant dans le Reich que dans les États fédérés ou les Communes, ne puissent être exercée que par les citoyens.

A partir du 5 mars 1933 — date de l'avènement définitif du règne national-socialiste en Allemagne — toutes ces mesures qui n'étaient jusque-là que des menaces dans le vide ont commencé à être mises en application.

***

Les événements qui se sont alors déroulés sont suffisamment connus pour qu'il soit besoin de s'étendre sur eux. Du jour au lendemain, une sorte de croisade sèche emportait l'Alle-

concerne le droit de séjour. L'exercice de la profession d'avocat leur sera interdit. Les médecins juifs n'auront pas le droit de soigner des malades chrétiens. L'État ne reconnaîtra pas le culte juif et toutes les subventions seront supprimées. Tous les Juifs naturalisés depuis 1914 perdront le droit de cité et seront refoulés comme étrangers indésirables. Une commission d'enquête contrôlera rigoureusement toutes les entreprises commerciales juives, en particulier les maisons de confection, les bazars, les banques, les affaires de gros. Au cas où ces exploitations constitueraient un « danger national », leurs propriétaires seront dépossédés et elles passeront entre les mains du peuple allemand. Une loi spéciale visera les institutions par lesquelles les juifs souillent la culture allemande. Toute concession de théâtre sera retirée aux directeurs juifs. Aucun Juif ne pourra diriger un journal. Les écrivains et journalistes juifs auront à répondre de toute immixtion injustifiée dans les affaires allemandes.

Le peuple allemand se réserve expressément le droit d'interner ou d'expulser tout « juif protégé » qui agirait contre les intérêts allemands.

Les mariages entre juifs et chrétiens seront tenus pour nuls. Il ne pourra être contracté de mariages mixtes devant l'autorité civile.

Les enfants juifs ne seront pas autorisés à fréquenter les écoles allemandes ni l'Université.

Les juifs seront utilisés pour le défrichement des régions marécageuses ».

magne hitlérienne contre les Juifs. Il ne semble pas qu'il y ait eu à proprement parler de sévices prémédités, bien que des bandes de jeunes Nazis en délire s'acharnèrent ici et là contre des Juifs, les rouèrent de coups, les fouettèrent et saccagèrent leurs maisons. Mais l'élimination des Juifs de la vie publique se prépara méthodiquement. C'est M. Franck, commissaire du Reich pour la Justice en Bavière, qui donne le branle. Il décrète qu'aucun israélite ne pourra plus exercer les fonctions de juge, de procureur, ou de substitut. Le lendemain M. Mergenthale, ministre de la Justice du Wurtemberg prend les mêmes mesures. Elles se généralisent aussitôt. C'est le tour du pays de Bade. Puis de la Prusse. Au barreau de Berlin, on décide d'abord qu'il ne sera toléré que 35 avocats juifs (sur 3 500) et les plus illustres, comme Bruno Weil sont rayés. Peu après, on est obligé de revenir sur cette mesure, car elle risque de jeter sur le pavé un nombre considérable d'employés. Les charges de notaires sont retirées aux Juifs. Dans les hôpitaux la danse aryenne commence. A Munich, les médecins juifs ne pourront plus soigner que leurs coreligionnaires. On congédie d'un coup des hôpitaux 28 médecins à Breslau et 288 à Berlin. Nulle part en Allemagne les médecins juifs ne pourront être choisis comme experts. L' « épuration » se propage dans les Universités. Les professeurs juifs y sont mis « en congé » à tour de bras. On décide que les étudiants juifs se seront plus admis aux cours que dans une proportion infime que l'on déterminera chaque année. D'ailleurs les étudiants « aryens » publient à leur tour un manifeste en 12 points qui mérite de passer à la postérité tellement il est « hénaurme » comme eût dit Flaubert. On y lit ceci : « Le Juif ne peut penser qu'en juif. S'il écrit en Allemand il ment... Nous exigerons de la censure que les ouvrages juifs paraissent dorénavant en hébreu... » — Enfin, conformément au point 6 de la charte du parti, l'administration du Reich et des pays reçoit à son tour son coup de balai. Une loi du Reich introduit la « clause aryenne » dans la législation allemande. Désormais pour être fonctionnaire allemand, il faut être pur Allemand (c'est-à-dire ne pas avoir de sang juif dans son ascendance jusqu'au troisième degré). En outre, on prépare une loi interdisant le mariage entre Allemands et Juifs. Et comme la pédan-

terie se mêle toujours à ce qui est allemand, on fonde un Institut de recherches généalogiques pour déterminer le *pedigree* de chaque Allemand. Celui qui pourra justifier de 16 quartiers de germanisme pur sera « tabou ». A ce compte-là, je doute que les Hohenzollen puissent jamais remonter sur le trône impérial, car aucun sang n'est plus mêlé que le sang royal...

La « clause aryenne » joue déjà. Elle s'applique aussi bien aux agents des administrations publiques qu'aux employés de la Reichsbank ou des Chemins de fer du Reich. On sait enfin — et c'est à la honte de la « Kultur » allemande — que des hommes illustres comme les professeurs Einstein, Émil Lederer, Bonn, Kantorowicz, Loewenstein, James Frank, Loewe, ont été obligés d'abandonner leurs chaires ou leur laboratoire; que des artistes comme Bruno Walter[1], Reinhart, Barnowski; des journalistes comme Théodor Wollf, Georg Bernhardt ont été obligés de fuir, leurs comptes en banque bloqués, leurs biens saisis. Enfin, le 1er avril un boycottage officiel de tous les commerçants juifs a été officiellement décrété dans l'ensemble du Reich[2] et exécuté sous la surveillance des milices hitlériennes et de la police. S'il a cessé, c'est uniquement parce que les dirigeants ont été impressionnés par l'émotion soulevée dans le monde entier par ces procédés de sauvages et par crainte des représailles de l'étranger.

1. Signalons ici la belle et courageuse protestation du chef d'orchestre Furtwangler en faveur de Bruno Walter et la réponse du docteur Goebbels qui sent son Homais de droite à plein nez.

2. Voici quelques-unes des instructions adressées par la direction de parti à ces groupements : 1° Des comités d'action, chargés de boycotter les magasins et les marchandises juifs, les médecins et les avocats juifs, seront institués dans chaque groupe local du parti; 2° Ces comités devront immédiatement rendre ce boycottage populaire par une propagande immédiate. Le boycottage devra être général; 3° Les comités surveilleront étroitement les journaux, afin de déterminer dans quelle mesure ceux-ci participent à la propagande allemande contre les mensonges juifs de l'étranger; 4° Si les journaux y participent insuffisamment ou s'abstiennent, ils devront être immédiatement enlevés de toute maison où demeurent des Allemands; 5° Le boycottage sera étendu aux campagnes, afin d'atteindre tous les commerçants juifs; 6° Le boycottage sera méthodique et foudroyant. Les sections des troupes d'assaut hitlériennes recevront l'ordre de se poster devant les magasins juifs, afin de mettre en garde la population qui voudrait y pénétrer. Le début du boycottage sera notifié par la presse et par voie d'affiches et de tracts. Il commencera le samedi 1er avril, à dix heures du matin, et sera poursuivi jusqu'à nouvel ordre contraire.

Malgré les précautions prises en haut lieu, cette Saint-Barthélemy commerciale n'alla pas sans bagarres. A Emden, toutes les vitres des magasins juifs volèrent en éclats. A Oranienburg, les marchands durent s'enfuir. Il y eut des coups de feu et des meurtres ici et là. Cependant, la haute banque fut laissée en dehors de la tornade. Pas un des magnats de la finance internationale — vouée pourtant à l'exécration — ne fut inquiété pas plus à Berlin qu'à Francfort. L'assaut ne fut donné que contre les commerçants, les hommes exerçant des professions libérales, bref contre le Juif moyen et le petit Juif. Beauté d'un régime qui ménage les forts et piétine les faibles et ose parler au nom de l'honneur, de l'idéalisme et de Dieu! « Hypocrites, menteurs, s'écriait Hitler, il y a quelques jours. Vous pouvez remercier Dieu que mon cœur ignore la vengeance... »

On s'étonnera peut-être que les masses allemandes, qui comptent, mon Dieu, beaucoup de braves gens, aient emboîté le pas et n'aient réagi nulle part contre ces vilenies. C'est ne pas comprendre, d'une part, qu'elles sont soumises à un régime de terreur. C'est ne pas comprendre surtout que le mouvement hitlérien est par-dessus tout un mouvement de « gens sans places ». Dans un pays où depuis trois ans il y a plusieurs millions de chômeurs et où la jeunesse bat le pavé sans débouchés, sans horizon, le mot d'ordre « l'Allemagne aux Allemands » répond nécessairement à un sentiment profond. On ne s'inquiétait pas des Juifs, tant que chacun était casé ou à peu près. Aujourd'hui où le moindre emploi vacant tient du miracle, l'on s'imagine que le congédiement des Juifs va ménager beaucoup de places. Dans une certaine mesure, il faut reconnaître d'ailleurs que les israélites occupaient dans les professions libérales un pourcentage de situations considérablement plus élevé que ne représente l'élément juif dans la population allemande. Mais ce que les Allemands oublient, c'est que 80 p. 100 au moins des Juifs qui vivent en Allemagne y sont installés depuis des siècles, qu'ils sont d'excellents Allemands, ont rendu mille services à leur pays et ont très certainement concouru à la grandeur allemande, surtout pendant les années d'avant-guerre. Le Kaiser lui-même avait modifié son attitude vis-à-vis des Juifs. Au début de son règne, il reprochait à son cousin le Prince de Galles son intimité avec des israé-

lites notoires. Plus tard, il fit de Dernburg un ministre, de Ballin son confident, et il avait mille prévenances pour les israélites. Au reste, sans vouloir le moins du monde taxer les Juifs de « germanophilie », on peut dire cependant, d'une manière générale, que l'élément israélite, dans le monde entier, était plutôt favorable que hostile à l'Allemagne, notamment aux États-Unis où la plupart des Juifs devenus Américains venaient d'Allemagne. Il est vrai que cette opinion — largement partagée par certains milieux français — est passionnément contredite par Hitler qui affirme, au contraire, que les Juifs sont toujours pro-français, qu'ils travaillent depuis longtemps et partout à la destruction de l'Allemagne et excitent l'univers contre elle. Hitler constate que le sémitisme emploie dans chaque pays les armes qui lui sont le mieux appropriées en tenant compte de ses aspirations. C'est ainsi qu'en ce qui concerne le peuple allemand les Juifs utilisent ses « tendances pacifistes, ses rêveries internationales », tandis qu'en France « les Juifs exploitent le chauvinisme qu'ils ont habilement discerné ».

***

Tout cela n'est pas seulement odieux, stupide, enfantin et sadique. Tout cela est grave. Car il s'agit d'un appel aux instincts les plus bas. Selon le mot de Robert d'Harcourt dans sa belle étude sur la « Terreur hitlérienne », il s'agit d'une « guerre à l'Esprit ». Rien n'est jamais plus dangereux qu'une doctrine primaire, répandue par des primaires agressifs et réduite en grossières images d'Épinal. Or la doctrine « raciale » — qui est devenue le « leitmotiv » du Troisième Reich — est un tissu d'erreurs historiques et de sottes prétentions. L'idée de la « race » vient spontanément à l'esprit. Elle semble indiscutable, tant elle est claire, tant on lui trouve, semble-t-il, de justifications. Elle flatte, parce qu'on la tourne toujours à sa propre gloire et à la confusion du voisin. Elle séduit, parce qu'elle est facile. Elle frappe, parce qu'elle procède par affirmations. En réalité, il suffit de crever la superficie du problème pour s'apercevoir qu'il y a peu de notions plus confuses que celle de la « race » et qu'on se perd dans ce labyrinthe dès qu'on

y pénètre honnêtement. Difficulté, pour ne pas dire impossibilité, de dénombrer les races qui existent (certains savants en reconnaissent dix-sept, d'autres quarante et une); de fonder les classifications sur des critères indiscutables. Difficulté encore d'expliquer pourquoi les races diffèrent les unes des autres. Il y a les partisans du monogénisme, du polygénisme. Il y a même ceux de l'ologénisme qui enseigne que les races humaines ont fait leur apparition sur tous les coins du monde par mutation de types plus anciens. Au milieu de ces incertitudes, quelle sera la définition de la race? Les anthropologistes attribuent une valeur spéciale à l'indice céphalique (rapport des deux diamètres longitudinal et transversal du crâne). On sait que les races se divisent, d'après cet indice, en dolichocéphales, brachycéphales et que les mésaticéphales sont les hybrides de ces deux groupes. Actuellement, outre-Rhin, le premier regard que jette tout bon Allemand sur un étranger est pour s'assurer qu'il a le crâne d'un « aryen » dolichocéphale... Or, la science a fait justice de ce critère. On s'est aperçu que bien des influences pouvaient modifier l'indice céphalique. La vie dans les villes élargit le crâne, selon les uns. Elle le rétrécit au contraire, selon les autres. Et les uns et les autres d'apporter mille preuves à l'appui. Cependant, on a constaté qu'en Afrique Équatoriale la forêt était une « immense usine de mésaticéphalie ». Que devient alors ce caractère « racial » de première importance?

Un diplomate français que je connais bien, M. Ch. A.-H., et qui possède autant de science que de modestie, a composé il y a deux ans, dans un poste lointain, un essai sur la « Civilisation » — qui n'est pas dans le commerce — et dont il ne se doutait certes pas, en l'écrivant, qu'il pourrait servir d'éclatante réfutation aux pédantes pauvretés répandues par le Hitlérisme. Les « Aryans de Gobineau, lit-on dans cet ouvrage qu'il faudrait pouvoir citer en entier, sont une création de son esprit qui lui a inspiré une façon de poème héroïque, d'ailleurs fort brillant, mais rempli d'autant de fictions que l'Astrée ou l'Amadis de Gaule. Ses Aryans primitifs n'ont jamais existé tels qu'il les a décrits. D'abord il confond deux ordres de faits que l'on a définitivement séparés l'un de l'autre : le langage et la race. Puis, si par Aryans il entendait les Indo-Européens

communs, son homme idéal était un assez pauvre barbare... Les populations actuelles de l'Empire romain sont un mélange de tous les sangs connus et réunissent les hérédités les plus diverses, sans d'ailleurs qu'il soit possible de remonter sérieusement d'un individu quelconque à telle forme raciale du passé... L'excellence de l'Occidental moderne ne serait-elle pas justement due à cet amalgame de toutes les races humaines? Gobineau se persuadait que les métissages étaient une cause de dégénérescence — le contraire de ses théories exprimerait-il la vérité?... » Et voici d'autres remarques que je cueille au hasard dans les chapitres de l'*Essai sur la civilisation* qui sont consacrés à la « Race ». « La race blanche elle-même, dont certains veulent faire la plus belle réussite de l'espèce humaine et le sel de la terre, lorsqu'elle se rencontre à l'état pur ne parvient à la civilisation et à un niveau intellectuel supérieur que lorsqu'elle se transporte à l'intérieur de la zone que nous avons déterminée (le *limes* romain). Il paraît bien difficile dans ces conditions de lui reconnaître une supériorité foncière sur les autres races humaines. En outre, si jamais elle a existé à l'état de pureté, ce qui n'est admissible qu'en adoptant la doctrine polygéniste, il y a beau temps qu'elle a perdu son caractère. Dès les temps paléolithiques nous avons constaté la présence de négroïdes dans son habitat actuel. Beaucoup d'autres tiennent que les Lapons actuels sont les descendants des Magdaléniens. A l'époque néolithique a vécu en Suisse et dans les provinces voisines une race de pygmées qui ne devait pas appartenir à la race blanche. Cette race blanche a bien l'air de n'être qu'une conception toute subjective basée sur un état momentané des lignées humaines... »

« Nous voyons que les renseignements que nous donne l'histoire établissent que les pays ayant fait partie de l'Empire romain ont été peuplés par des hommes dont l'origine est extrêmement variée et qu'il s'est fait là un mélange extraordinaire de races. » « Il résulte de tout cela que la race nous apparaîtra non plus comme la cause première, l'origine absolue des caractères que nous relevons en décrivant un groupement humain, mais au contraire comme l'ensemble purement énumératif de ces caractères. Elle existe, sans doute, et pas seu-

lement à titre de catégorie de notre esprit, car dans un espace de temps relativement restreint elle déterminera les diverses qualités des individus nouveaux qui naîtront dans ce groupement. Mais son essence est transitoire et elle représente ce qu'il y a d'instable dans le complexe qu'est une lignée humaine... La race nous apparaît donc non pas comme l'expression d'une loi simple, mais comme le résultat extrêmement complexe de toute une série d'influences[1]. »

Et voilà le mot qui dit tout. La « race » n'est pas une loi simple. Or le hitlérisme en fait non seulement une loi simple, mais simpliste. D'un principe ethnique, déjà faux, on glisse aussitôt dans une conception politique exaltée bien plus fausse encore. Et sous prétexte de purger le peuple allemand de ses éléments hétérogènes et de le ramener, pour le redresser, à ses éléments aryens constitutifs (alors qu'il n'y a pas de pays en Europe où les sangs soient plus mélangés qu'en Allemagne) Hitler, Goering, Goebbels et leurs acolytes sont en train, au nom d'un fantôme, d'inoculer une véritable rage nationaliste à tout un peuple, à toute une jeunesse qui n'ont déjà pas de sens critique, pas de sens politique, qui vivent mal et qui se croient victimes du monde entier... Dieu sait où ces folies mèneront l'Allemagne?

Je pense toujours au mot profond de Jacques Rivière : « Les Allemands ont raison. La guerre leur a été imposée. Par qui?... Par eux... »

WLADIMIR D'ORMESSON

1. En ce qui concerne les Juifs, notre auteur fait observer que si les Sephardim ont vraisemblablement le sang israélite pur, les Askénazim — qui sont en Europe de beaucoup les plus nombreux — ne sont que très partiellement d'origine sémite. Bien des auteurs pensent qu'ils ne sont que des Tatars mélangés de Slaves, convertis à la religion israélite par les rabbins fuyant la Palestine après la destruction du Temple.

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

La baisse brutale du dollar — on l'a coté, le 21 avril, à Paris 22 fr. 45, soit une dépréciation de 3 francs en deux jours — est un événement sensationnel qui est venu, juste au lendemain des fêtes de Pâques, imposer une nouvelle et large perturbation à tous les marchés financiers. La Bourse de New-York s'est incontinent engagée dans une hausse effervescente; celle de Londres, visiblement médusée, ne sait encore vers quelles perspectives s'orienter; celle de Paris, inquiète, a cherché, et trouvé, des prétextes d'aggraver sa lourdeur puis de rebondir. Bref le désarroi, la discordance règnent. On ne pouvait guère imaginer plus désagréables prémisses aux conversations qui vont s'engager à Washington vers où voguent encore, à l'heure où j'écris, MM. MacDonald et Herriot.

Bien entendu les opinions les plus contradictoires sont émises sur les conséquences, proches ou lointaines, de l'abandon de l'étalon d'or aux États-Unis. Dans ce tumulte il est encore impossible de saisir un fil conducteur pour s'y guider avec quelque sûreté. Laissons passer la tourmente. En attendant observons que le franc succombait, il y a sept ans, sous le poids d'une immense spéculation internationale qui s'était poursuivie durant plusieurs années; pour retrouver son aplomb, il dut être dévalué au cinquième. La livre sterling, à son tour, se décrocha de l'étalon d'or, voici deux ans, en dépit des efforts prolongés du gouvernement anglais qui, ensuite, parut trouver de sérieux avantages à la laisser errer tout en la surveillant. Le dollar, lui, semble n'avoir que mollement lutté contre l'adversité. Hier encore ne proclamait-on pas sa fidélité intangible? Il est vrai que le président Roosevelt se fait fort de diriger la fugue subite où il vient de lancer lui-même le dollar. L'intention est de bonne foi et, certes, excellente. Reste à savoir si les impondérables ne viendront pas fâcheusement la contrarier. En tout cas l'expérience de grande envergure, actuellement tentée dans la voie de l'inflation contrôlée et de l'économie dirigée, est incontestablement pleine de périls. Elle constitue aussi un précédent qui pourrait devenir un bien dangereux mauvais exemple. Souhaitons donc que l'on ait le souci de remettre, le plus promptement possible, de l'ordre dans le désordre actuel des monnaies.

Mise subitement en présence de cet événement, notre Bourse après avoir marqué un peu d'inquiétude s'est vite ressaisie. Il y

aurait lieu de l'en louer si l'on ne devait déplorer l'attitude de défaveur qu'elle semble vouloir maintenir vis-à-vis de nos rentes. Celles-ci ont encore fâcheusement accentué leur recul ces derniers temps. On l'a attribué au bruit, mis en circulation avec une certaine insistance, d'une prochaine émission nouvelle. Il n'y aurait pourtant là rien d'imprévu. On sait, en effet, que le Parlement a autorisé, pour subvenir aux besoins de la Trésorerie, un Emprunt total de dix milliards. Au lieu de l'émettre d'un seul coup, et pour ménager l'effort à fournir en période de crise, il a été décidé de réaliser l'opération par tranches. La première a été émise le mois dernier; elle était de trois milliards; elle en a fourni cinq. Il faudra bien qu'une seconde tranche vienne. Ce n'est pas un prétexte justifié de baisse. Celle-ci a, au surplus, le très regrettable inconvénient d'entraîner dans le sillage des Rentes, tout l'ensemble des valeurs à revenu fixe. C'est ainsi la petite épargne qui, en l'occurrence, est le plus sévèrement éprouvée. Qui va — et comment — prendre sa défense?

Par contre, conséquence en somme logique des événements qui se déroulent, voici que les actions industrielles tant éprouvées depuis quatre ans paraissent disposées à se ragaillardir. Les mines d'or ont déjà montré quel potentiel de hausse pouvaient comporter des circonstances particulières favorables. Or, la dévaluation du dollar pourra, à son tour, accélérer le relèvement des prix des matières premières et des denrées qui se manifestait déjà depuis plusieurs mois sans que l'on y prêtât grande attention. Que le mouvement s'affirme et nous ne tarderions sans doute pas à voir les acheteurs se hâter de reconstituer les stocks épuisés. On ne manquerait pas d'y voir les bienfaits de l'inflation. La drogue est, en effet, stimulante. L'important est de savoir doser le remède. Pour le moment ne portons pas notre ambition trop loin et bornons-nous à souhaiter que le réveil de notre Bourse ne soit pas éphémère.

Bourse de Londres. — *S'il est vrai qu'une sorte de lutte doive s'engager, durant un certain temps, entre le dollar et la livre, on conçoit que la Bourse de Londres l'envisage avec quelque préoccupation. Néanmoins, on peut tenir pour certain qu'elle sera vite rasséréenée. Nous ne pensons donc pas que l'on doive appréhender un changement durable des bonnes dispositions qui y régnaient précédemment. Les raisons de fermeté sont trop nombreuses pour tarder d'y dominer à nouveau.*

ANDRÉ PLY
de la Banque de l'Union Industrielle Française.